

GEO HISTOIRE

FÉVRIER-MARS 2013

N°7

France - Allemagne **GEO HISTOIRE**



FRANCE ALLEMAGNE

Charlemagne, les huguenots, les guerres, l'Europe...
Le destin chaotique de deux nations sœurs



ET AUSSI 1908-1916 : les petits forçats des Etats-Unis - XV^e siècle : Tombouctou, phare culturel de l'Afrique

BEL: 750€ - CH: 13CHF - CAN: 14 CAD - D: 11€ - ESP: 9€

GR: 8€ - IRL: 7,50€ - ITA: 8€ - POR: 9,90€ - DOMINICAIN: 8€ - BATEAU: 6,000XAF - ZONE CFA BATEAU: 1,100XAF

M 01839 - 7 - F: 6,90 € - RD



JEAN LEBRUN
LA MARCHE DE L'HISTOIRE
DU LUNDI AU VENDREDI DE 13H30 À 14H

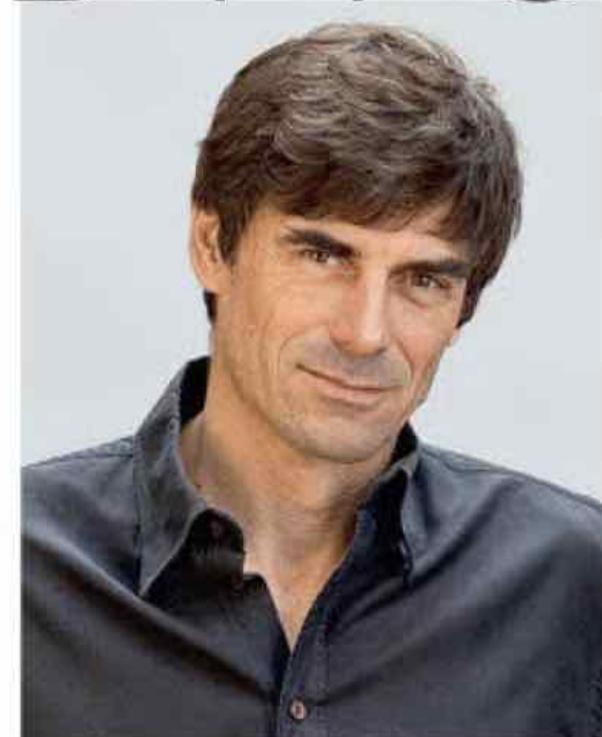
**UN COURS D'HISTOIRE
MAIS SANS LE PROF**

Mélant archives et témoignages, Jean Lebrun brosse chaque jour le tableau d'un événement, le portrait d'un personnage ou le récit d'une époque. Une demi-heure pour porter un nouveau regard sur l'histoire.



franceinter.fr

**LA VOIX
EST
LIBRE**



Derek Hudson

Le duel et le duo

De Gaulle coiffé d'un casque à pointe. Marianne déguisée en Napoléon. Mitterrand demandant à Kohl si les Prussiens autrefois coupaien les doigts des enfants, et Kohl, couteau en main, répondant que non pas du tout. A Strasbourg, dans le musée portant le nom du dessinateur français Tomi Ungerer, s'ouvrira au printemps de cette année une exposition consacrée à la représentation du couple franco-allemand dans le dessin satirique. Il est vrai que les humoristes, drôles et féroces, ont eu de quoi se régaler pour illustrer les hauts et les bas du plus fameux ménage de l'histoire européenne.

Un duel et un duo. La passion et la raison. La guerre et la paix. De Charlemagne à l'euro. Ce sont ces treize siècles de destin commun que nous avons voulu présenter dans ce numéro qui paraît à l'occasion du cinquantième anniversaire du Traité de l'Elysée. Treize siècles placés sous le signe d'un «Ich liebe dich, moi non plus», où de grandes figures de la littérature, de la politique ou de l'économie ont œuvré au rapprochement des deux nations, mis en valeur l'épaisseur de la culture commune, de ces deux civilisations qui, rive droite, rive gauche (du Rhin), se sont nourries l'une de l'autre. «Et que personne ne s'offense,/Mais les contes de notre enfance,/«Il était une fois» commence/A Göttingen», chantait Barbara. France et Allemagne sont toujours, l'un pour l'autre, premiers partenaires économiques. Le mois dernier, en Alsace, on fêtait la réouverture d'une ligne de chemin de fer transfrontalière, créée en 1878 et fermée depuis une trentaine d'années. Le «couple» va bien, merci.

Il y a les clashs et les brouilles, bien sûr. La crise de l'euro, «l'Allemagne-qui-va-payer» mais qui ne veut plus, ces coopérations difficiles entre entreprises, ces Allemands qu'on veut bien, nous Français, admirer, mais qu'on déteste aimer, quand eux, en face, adorent nous aimer, mais se refusent à nous admirer. «D'un côté les chênes, de l'autre les vignes, d'un côté le nord, de l'autre le midi, d'un côté la force, de l'autre la joie», écrivait Victor Hugo

dans son récit de voyage autour du Rhin. Pourquoi ces deux peuples-là, les Français et les Allemands, si proches par la géographie, l'histoire, ont-ils eu, à travers les siècles, autant de mal à se comprendre ? Si proches, si loin...

L'avenir ? Il se joue, en grande partie, dans le système éducatif. A peine 15 % des jeunes Français apprennent l'allemand au collège et au lycée au titre d'une première, deuxième ou troisième langue. Ils étaient 18 % (210 000 de plus) à la rentrée de l'an 2000. En revanche, les échanges universitaires, en quantité et en qualité, se portent bien. Le cinéaste Volker Schlöndorff nous dit l'importance qu'il accorde à la pratique de la langue, lui qui reprend l'idée qu'elle s'inscrit jusque dans les traits des visages ou les manières de se tenir. Si nous finissons tous par communiquer avec 300 mots d'anglais, s'alarme-t-il, quel rétrécissement de l'horizon ! Pire : quelle menace, en fin de compte, pour notre bien le plus précieux : la paix. La connaissance de la langue d'un peuple n'est-elle pas le socle qui permet de le comprendre, donc de l'aimer ? Dans le nord de l'Alsace existe un village. Il s'appelle Scheibenhardt côté allemand (avec un «t»), Scheibenhard côté français (sans «t»). L'histoire l'a longtemps coupé en deux. Aujourd'hui, une longue rue droite le traverse, on peut passer librement d'un côté et de l'autre. Seule une vieille barrière rouge et blanche, levée, marque le temps où cette frontière-là était celle d'une terre qui sonnait guerre et mort. Une barrière rouge et blanche, comme un avertissement, toujours présent, nous rappelant que dans la grande aventure commune de la France et l'Allemagne, il n'y a jamais eu loin du duo au duel.

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

SOMMAIRE

6 LES HAUTS LIEUX

Deux pays, une histoire

Comme des frères ennemis, la France et l'Allemagne n'ont cessé de se copier, de s'influencer, de se battre et de se réconcilier.



20 L'ENTRETIEN

«Nos cultures sont imbriquées depuis toujours»

Aux yeux de Volker Schlöndorff, le réalisateur du «Tambour», le rapprochement entre nos deux pays est irréversible.

26 LES ORIGINES

Charlemagne, grand-père des deux nations

Au X^e siècle, ce souverain régnait sur un territoire s'étendant des côtes atlantiques aux rives de l'Elbe. De son empire sont nées la France et l'Allemagne.

36 LE RAYONNEMENT

Les bâtisseurs sans frontière du gothique

A partir du XI^e siècle, les chantiers de cathédrales se sont multipliés en France et dans le Saint-Empire germanique. A leur tête, des architectes au savoir-faire révolutionnaire.

48 LES ÉCHANGES

Bataille d'ego à la cour

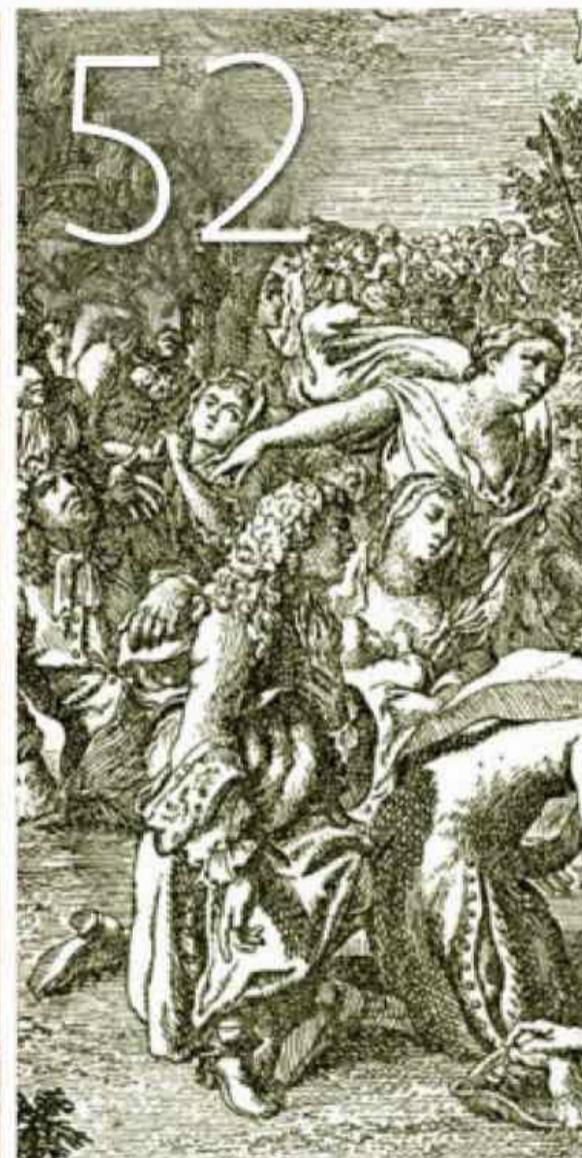
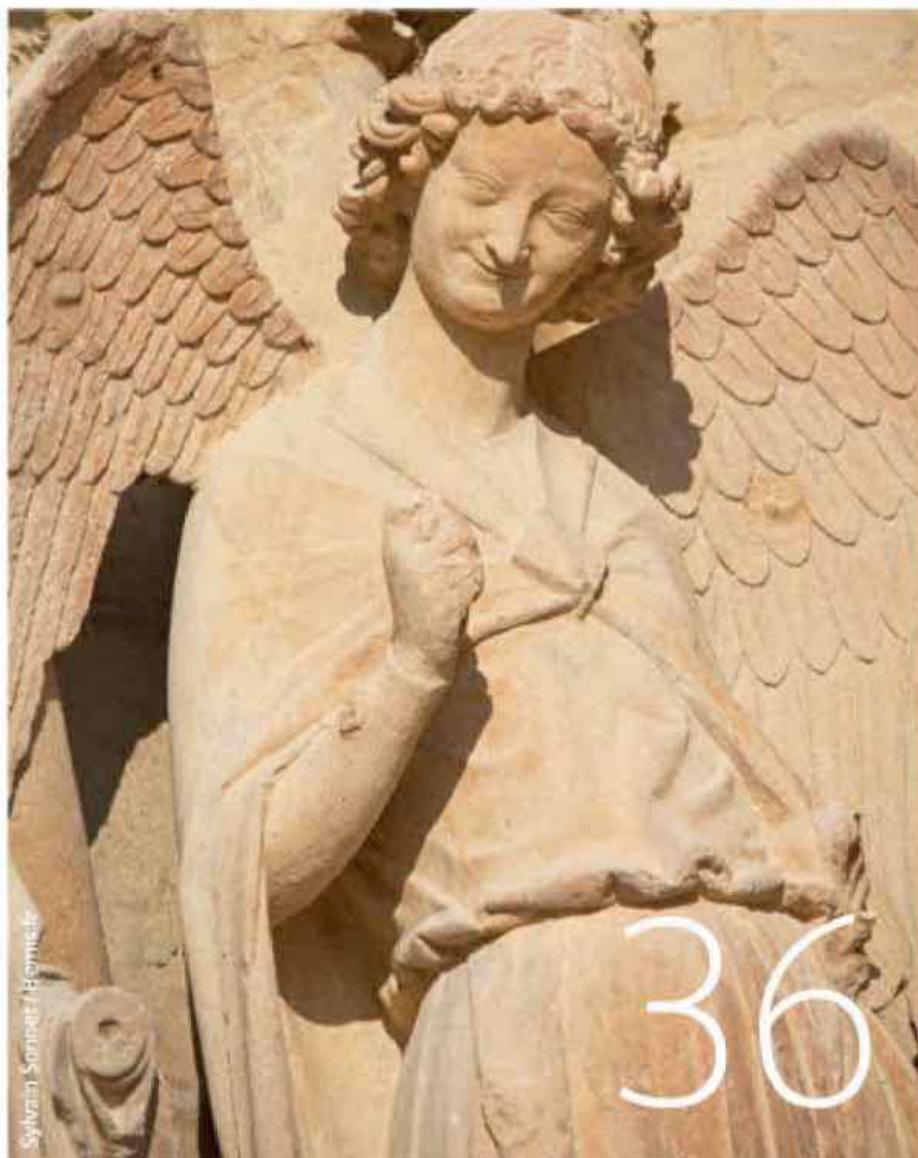
En 1750, Frédéric II, roi de Prusse, convie Voltaire à Potsdam. Mais l'idylle intellectuelle des débuts va vite laisser la place à une féroce inimitié.

52 Berlin, le refuge des huguenots

Au XVII^e siècle, 20 000 protestants fuient la France et cherchent protection dans le nord-est de l'Allemagne et sa future capitale. Ils vont y introduire leurs métiers, leurs coutumes, leur langue... et la culture des petits pois.

58 Ich liebe dich, moi aussi...

Même aux heures les plus sombres des guerres franco-allemandes, des femmes et des hommes d'esprit n'ont cessé d'échanger idées, découvertes et œuvres d'art.



Couverture:

En haut : H. Kohl et F. Mitterand à Verdun (1984) / W. Eilmes-AFP ; en bas, de gauche à droite : le sacre de Charlemagne/Luisa Ricciarini-Leermage ; Hitler à Paris (1940)/Bilderdienst-Roger-Viollet ; Adenauer et de Gaulle (1963)/Rue des Archives-AGIP.



26



58



86



Abonnement:
cartes jetées
à l'intérieur du
magazine.

Ce numéro est vendu seul, à 6,90 €, ou accompagné du DVD «Le Dessous des Cartes – 20 ans de relations franco-allemandes» pour 4,90 € de plus. Vous pouvez vous procurer ce DVD seul au prix de 4,90 € (frais de port offerts pour les abonnés / 2,50 € pour les non-abonnés) en envoyant vos coordonnées complètes sur papier libre accompagnées d'un chèque à l'ordre de GEO à : GEO - 62066 ARRAS Cedex 09. Offre limitée à un exemplaire par foyer, valable en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

66 LES CONFLITS Et puis nous sommes entrés en guerre...

En moins d'un siècle, les deux puissances voisines se sont affrontées à trois reprises. Un historien, Etienne François, nous explique ce dramatique enchaînement.

76 Ici, les barrières ne sont pas tombées

En 1815, la partition du petit village alsacien de Scheibenhard a entraîné une interminable querelle entre ses habitants français et allemands.

80 LES MENTALITÉS Si loin, si proches

Amis, ennemis, rivaux... ou tout simplement partenaires ? Et si, entre Français et Allemands, au-delà de la caricature, tout était une question de regard et de vocabulaire ? Le décryptage de l'historien Stephan Geifes.

86 LA PAIX La réconciliation à petits pas

Le rapprochement franco-allemand, mis en œuvre après 1945, fut une affaire politique. Mais il doit aussi beaucoup aux artistes, aux industriels, aux hommes d'Eglise...

102 POUR EN SAVOIR PLUS Livre d'art, BD... Des ouvrages en tous genres sur l'histoire franco-allemande.

106 DOCUMENT Les petits forçats de l'Amérique

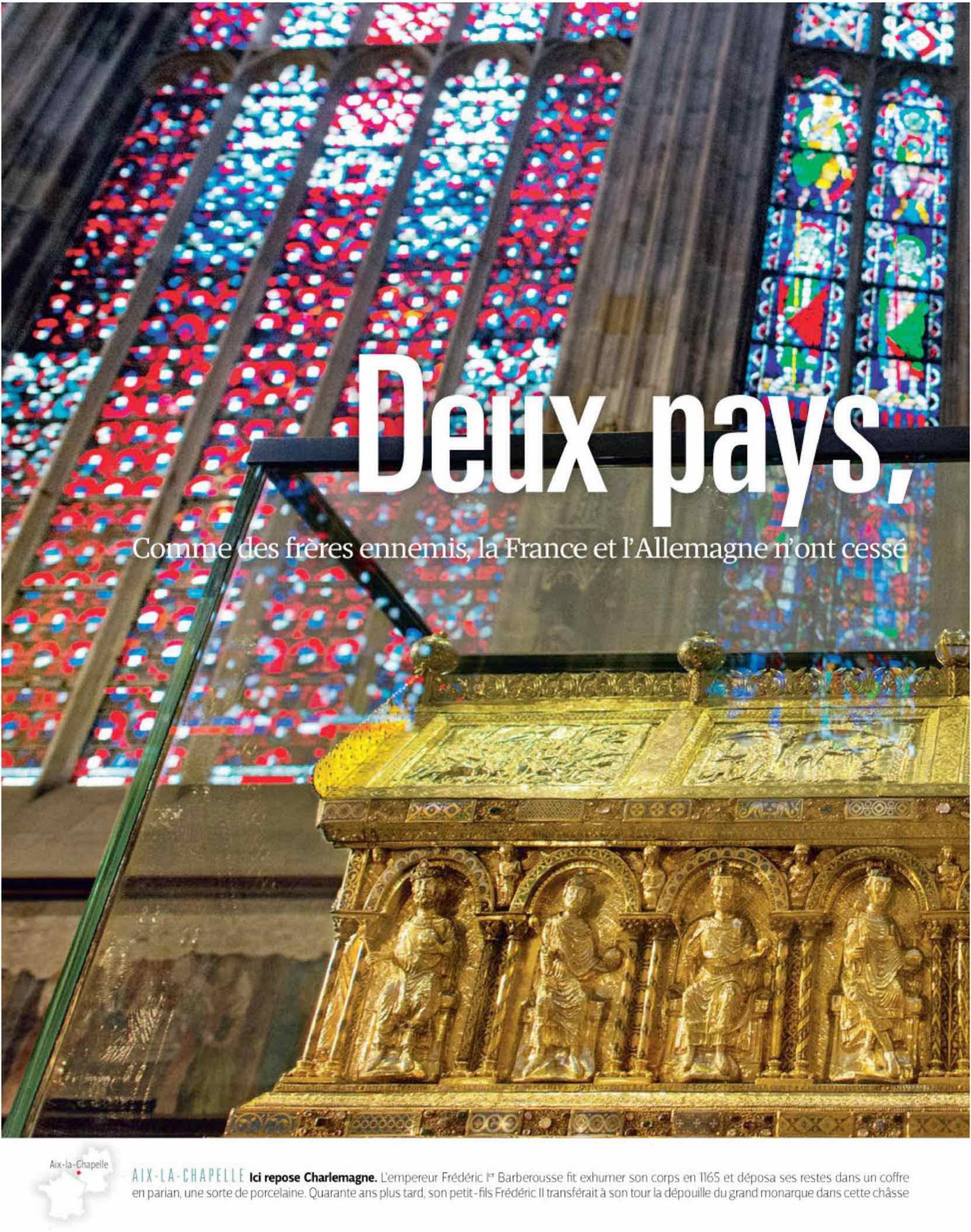
Au début du XX^e siècle, Lewis Hine photographia des milliers d'enfants utilisés comme des esclaves dans les usines, les mines ou les champs.

122 PATRIMOINE Tombouctou à livres ouverts

Cette cité du Nord-Mali, aujourd'hui contrôlée par les rebelles islamistes, était, au XV^e siècle, la capitale culturelle et religieuse de l'Afrique de l'Ouest. Elle abrite encore des milliers de manuscrits qui rappellent cet âge d'or.

130 À LIRE, À VOIR Une évocation des années Pompidou, un portrait de Cléopâtre, un film sur la Prohibition...

138 GEO NOUVEAUTÉS Comprendre la guerre froide, voyager dans le temps avec un quiz, découvrir les grands figures de l'Histoire.



Deux pays,

Comme des frères ennemis, la France et l'Allemagne n'ont cessé

LES HAUTS LIEUX

une histoire

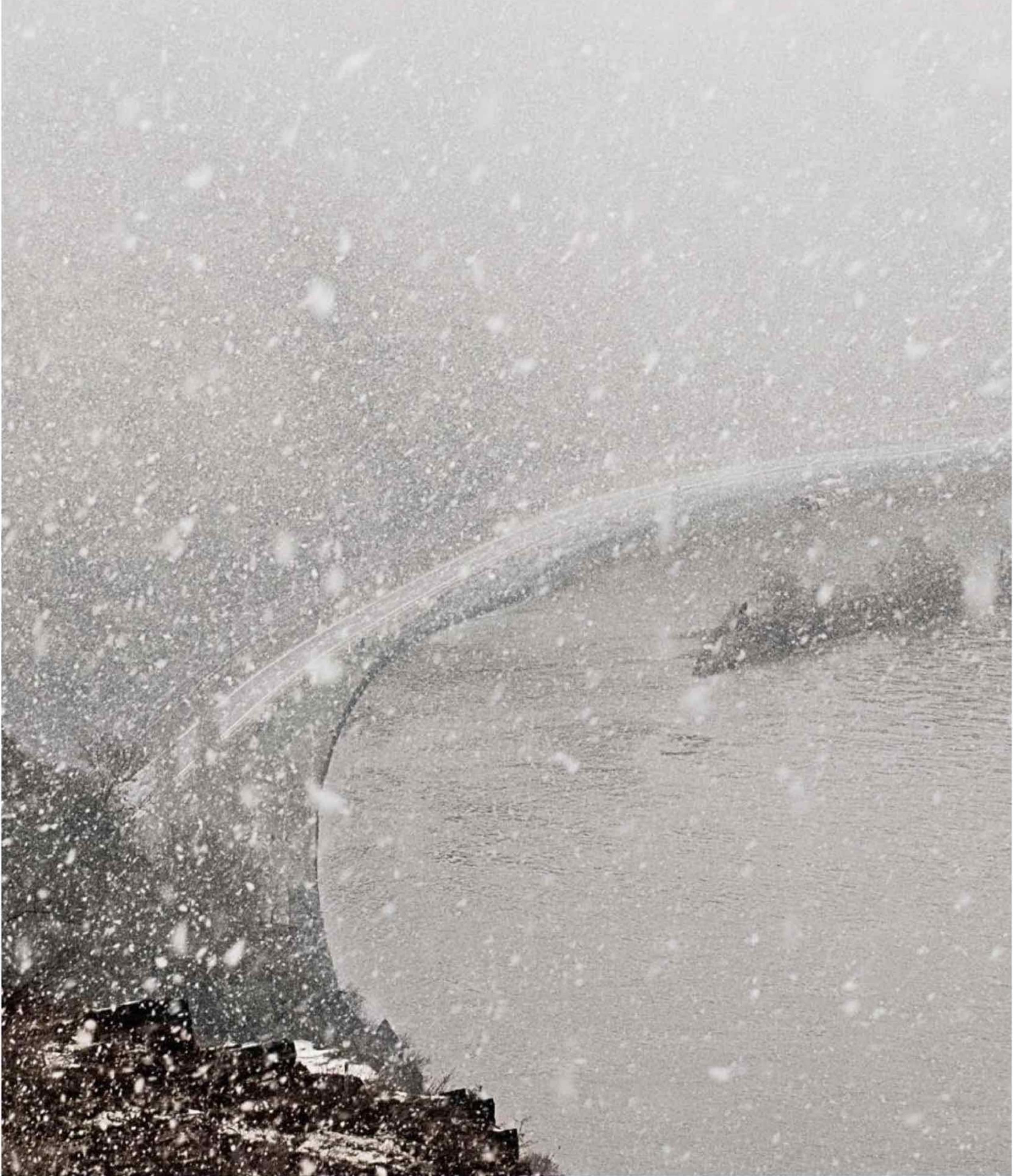
de se copier, de s'influencer, de se battre pour mieux se réconcilier...

PHOTOS DE ROBERTO NEUMILLER



en or et argent repoussés, placée au cœur de la cathédrale. Dès lors, plus personne ne toucha au tombeau de «Karl der Grosse», qu'on continuera de vénérer des deux côtés de la frontière : les rois d'Allemagne se firent tous couronner dans la chapelle palatine et, avant d'opter pour Notre-Dame-de-Paris, Napoléon I^{er} souhaita y être sacré.





poète Heinrich Heine et le compositeur Friedrich Silcher du côté allemand, Victor Hugo, Gérard de Nerval, puis Guillaume Apollinaire du côté français. A gauche de la photo, les tours du château du Katz, à Saint-Goarshausen, surplombent le fleuve. A cet endroit, le Rhin se resserre et se creuse, rendant la navigation périlleuse.





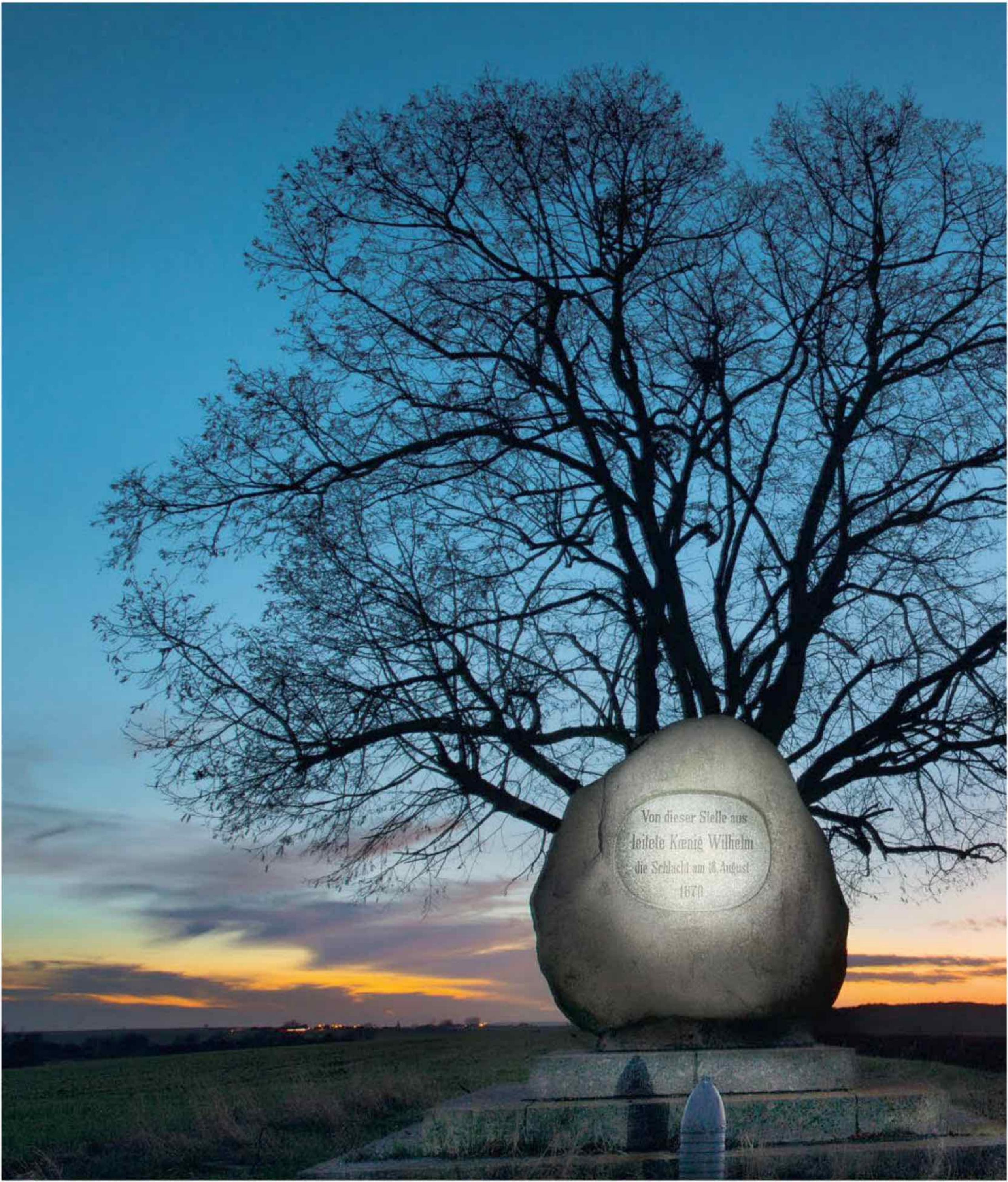
sur une île du lac de Chiemsee, entre Munich et Salzbourg. La Galerie des Glaces, copie conforme de celle de Versailles, occupe la partie avant du palais, sur une longueur de 98 mètres – soit 25 mètres de plus que le modèle original. Mais, faute d'argent, les travaux s'interrompront en 1886, laissant la demeure royale inachevée.



NEUF-BRISACH Une place forte imprenable, érigée à 5 kilomètres du Rhin, et destinée à empêcher toute invasion venue de l'est : voilà ce que Louis XIV exigea de Vauban en 1697. L'architecte fit jaillir de la plaine d'Alsace une citadelle octogonale et entourée de remparts en étoile. Achevée



en 1736, la forteresse de Neuf-Brisach se révéla pourtant inutile pendant plus d'un siècle. Le chef-d'œuvre de Vauban ne fut en effet attaqué, pour la première fois de son histoire, qu'en novembre 1870. Pris au piège dans leurs fortifications devenues obsolètes, 5 500 soldats français furent alors balayés par les troupes prussiennes.



GRAVELOTTE Les habitants du village mosellan appellent ce monument «la patate». Il indique le site où s'est déroulée l'une des plus âpres batailles de notre histoire commune. En août 1870, 120 000 Français et 190 000 Prussiens se retrouvèrent face à face. Le bilan, à l'issue d'une journée de combats,



fut effroyable : on dénombra, dans les deux camps confondus, plus de 20 000 blessés et quelque 10 000 morts. De cette boucherie, il nous reste cette stèle, sur laquelle on peut lire (en allemand) «De cet endroit, le roi Guillaume a mené la bataille le 18 août 1870», et l'expression «tomber comme à Gravelotte», qui rappelle la pluie d'obus.



VERDUN «Ceux qui dorment dans ce sol bosselé étaient humbles», a écrit Pierre Mac Orlan. Ils n'employaient pas de ces grands mots que l'on dépose, de même que des couronnes mortuaires, ça et là sur leurs tombes...» Le nom de Verdun reste, pour les Français comme pour les Allemands, synonyme de



bain de sang. Ici, du 21 février au 19 décembre 1916, s'est abattu le déluge de feu de l'artillerie. Après dix mois de souffrance pour les deux camps, plus de 300 000 hommes ont été tués par les bombes ou les gaz. Près d'un siècle plus tard, les champs de batailles, comme ici à Douaumont, conservent les traces des cratères d'obus.



Strasbourg

STRASBOURG **Trait d'union de béton et d'acier de 245 mètres de longueur**, l'unique pont routier frontalier qui relie Strasbourg à sa voisine allemande de Kehl n'a été construit qu'en 1960. Symbole de la réconciliation franco-allemande, le pont de l'Europe – ou «Europabrücke» sur l'autre rive – est



équipé depuis 1999 d'une quarantaine de bornes lumineuses. Ces dernières permettent de lire des textes traduits dans chacune des vingt-neuf langues du Conseil de l'Europe. Pour «animer la longue traversée d'une rive à l'autre, d'un jardin à l'autre, d'un pays à l'autre», comme l'a écrit le peintre strasbourgeois Michel Krieger.

“NOS CULTURES SONT IMBRIQUÉES DEPUIS TOUJOURS”

GEO HISTOIRE : Dans vos mémoires («Tambour battant», Flammarion, 2009), vous racontez votre première expérience de la France, au milieu des années 1950, avec votre père. Comment un Allemand qui avait vécu la guerre pouvait-il avoir le désir d'emmener ses enfants en vacances en France ?

Volker Schlöndorff : J'imagine que l'idée était d'abord de sortir de l'Allemagne, d'être à nouveau mobile. Jusqu'en 1955, on avait des voitures d'avant-guerre qui tombaient en ruine ; là, c'était une Coccinelle. On a fait l'Italie, l'Espagne, la France pour aller chercher le soleil. Mon père voulait aussi éduquer ses trois fils, nous montrer le retable d'Issenheim, les églises d'Autun et la grotte de Lascaux qu'on venait de découvrir. Mais les deux choses qui m'ont frappé, ce sont les pommes frites, qui n'existaient pas en Allemagne, et le fait que tous les adultes buvaient du vin à table. J'avais l'impression que c'était vivant, qu'il y avait une civilisation encore intacte. En Allemagne, les villes étaient détruites ou avaient été reconstruites très vite, bon marché. En France, on découvrait des villes non bombardées, avec des gens qui vivaient comme dans les années 1930. Et puis, venant d'une société totalement nivelée, où tout le monde était pareil, je découvrais un vrai prolétariat – l'ouvrier le mégot à la bouche, fier d'être «prolo» – et les grands bourgeois. Et quand nous nous sommes arrêtés à Paris, au retour, j'ai aussi découvert la diversité ethnique : pour la première fois de

Après avoir fait ses études dans un internat breton, le metteur en scène du «Tambour» a longtemps mené sa carrière entre la France et l'Allemagne. A ses yeux, le rapprochement entre nos deux pays est irréversible.



Andreas Chaitowski / AFP -REA

Volker Schlöndorff

Né en 1939, à Wiesbaden, il intégra, à 15 ans, l'internat jésuite Saint-François-Xavier de Vannes (Morbihan), puis le lycée parisien Henri IV. En 1966, il réalisa son premier film, «Les Désarrois de l'élève Törless», et remporta le prix de la critique au festival de Cannes. «L'Honneur perdu de Katharina Blum» en fit, en 1975, l'un des chefs de file du nouveau cinéma allemand. En 1979, il reçut la Palme d'or, à Cannes, pour «Le Tambour», adaptation du roman de Günter Grass. Après la réunification, il prit la tête des studios de Babelsberg, qu'il parvint à sauver de la démolition. Volker Schlöndorff vit aujourd'hui à Berlin.

ma vie, je voyais des Arabes, des Noirs. Je me suis dit : c'est ça la vie, la vraie, qui foisonne, qui n'est pas étiquetée. Pendant ce séjour, on a campé près d'Arcachon. Dans la tente d'à côté, il y avait un ouvrier typique de chez Renault, avec béret basque et moustache. Pendant la guerre, il avait travaillé chez Daimler, à Stuttgart : il parlait le souabe ! Il avait un fils plus âgé que moi et, l'année suivante, je suis allé chez eux près de Joinville. Leur accueil a été très chaleureux. Ils avaient une ouverture d'esprit extraordinaire et la fierté d'être ce qu'ils étaient. Par la suite, j'ai toujours eu un faible pour ces gens qui sont ce qu'ils sont : ouvriers, paysans...

Après ce premier voyage, vous êtes revenu pour étudier en France. Mais aussi, dites-vous dans votre livre, pour fuir une ambiance très pesante en Allemagne...

V.S. : L'atmosphère oppressante, on ne la ressent que lorsqu'on en est sorti. Tout était très réglementé en Allemagne. A 15-16 ans, on portait encore veston et cravate pour aller en classe, c'était extrêmement coincé. Aux questions sur le passé nazi, je ne pouvais obtenir de réponses ni de mes professeurs ni de mon père. Ils étaient tellement traumatisés qu'ils ne pouvaient pas en parler. Ce n'était pas un refus conscient, mais vraiment un trauma. Ils savaient qu'ils ●●●





Philippe Delacroix / ArtCom/Art

••• avaient participé à l'horreur, soit directement, soit indirectement, ne serait-ce qu'en la tolérant. En même temps, même s'ils avaient mauvaise conscience, le fait que tout le monde leur reproche les horreurs de la guerre entraînait une réaction de révolte : tout n'avait pas été si mauvais, pensaient-ils, ils avaient été très braves, ils s'étaient bien battus, ils avaient été bombardés... A propos de l'art abstrait, ils disaient : « Voilà que ça arrive chez nous. Hitler avait quand même bien raison de dire que ce n'était pas de l'art. » En fait, ils étaient complètement pauvres. Aujourd'hui, je le comprends, mais sur le coup, je n'avais pas envie d'avoir des parents perdus, coincés, complexés. Je voulais voir des gens heureux d'être ce qu'ils sont. Ce fut donc un soulagement pour moi de venir en France.

Vous-même, que saviez-vous de la guerre ?

V.S. : Comme les Allemands de ma génération, je traînais une culpabilité mal définie. On était impuissants face à notre culpabilité puisqu'on n'était coupable de rien. On était né avant la guerre, mais on n'avait pas participé à ça. Com-

« LA MER À L'AUBE »

Le film raconte l'épisode dramatique des 48 otages de Châteaubriant qui furent fusillés par les nazis en 1941. Parmi eux, un jeune militant communiste de 17 ans : Guy Môquet.

ment être responsable de quelque chose que je n'avais pas fait ? Et aussitôt surgissait une autre question : qu'est-ce que j'aurais fait à cette époque ?... Ces interrogations ont été exacerbées par la projection de « Nuit et brouillard ».

Vous avez découvert ce film lors d'une séance de ciné-club, à Vannes, où vous étiez en internat chez les jésuites. Vous rappelez-vous la réaction de vos camarades à votre égard ?

V.S. : J'avais l'impression qu'ils allaient tous se tourner vers moi. Mais je ne me souviens pas d'une confrontation immédiate précise. C'est plutôt moi qui ai cherché la discussion car je ne voulais pas que l'on m'épargne, je voulais qu'on en parle. C'était aussi neuf et bouleversant pour moi que pour les autres, et peut-être même plus parce que je me sentais plus directement concerné : c'est nous, les

Allemands, qui avions fait ça. Il n'y a pas eu de débat public après la projection. C'est avec deux ou trois copains qu'on a commencé à en discuter. L'un m'a dit : « Tu sais, les juifs français, c'est pas tout seuls qu'ils sont partis là-bas, ils ont été sélectionnés, mis dans des convois. » Il y avait des esprits très critiques en classe et c'est avec eux que je débattais. Tout comme moi, ils étaient en révolte contre leurs parents. Ils dénonçaient avec virulence l'implication de la France dans les colonies, l'antisémitisme, mais ils n'étaient pas communistes. C'était intéressant car tout était polarisé à l'époque, il était difficile de trouver une ligne politique antibourgeoise qui ne soit pas communiste. Peu à peu émergeait la figure de Mendès France, à laquelle on pouvait s'identifier. Le fait même qu'il y ait un débat politique était nouveau pour moi et ça me plaisait. En Allemagne, pour les élections, il y avait toujours les mêmes têtes : Ollenhauer était le social-démocrate de l'époque qui passait pour un communiste mais ne représentait aucune force. C'était un petit-bourgeois sans aucune vision. L'autre, c'était Adenauer, cet éternel grand-père. Cela ne donnait pas envie de débattre ou de s'identifier, mais plutôt de se mettre en marge de la société. C'est ce qui a conduit plus tard à la RAF (ndlr : Fraction Armée Rouge ou « bande à Baader », responsable de nombreux attentats en Allemagne entre 1968 et 1993). En France, il y avait un pluralisme possible.

A l'internat de Vannes comme plus tard au lycée Henri IV, vous racontez que vos camarades faisaient surtout preuve à votre égard de curiosité. N'y avait-il aucune manifestation d'hostilité du fait de votre nationalité ou ne vouliez-vous pas les voir ?

V.S. : J'ai fait mon examen de conscience, et je ne crois pas avoir une seule fois entendu la moindre remarque anti-allemande, ressenti la moindre malveillance ou agressivité. Ou alors j'étais aveugle. Peut-être la première fois que je suis tombé amoureux... Sur la plage de Vannes, ce jour-là, j'ai eu l'impression que la fille me repoussait parce que j'étais alle-

mand. Il faut dire que son père était officier. Mais peut-être que si j'avais été français, je n'aurais pas eu plus de chance avec elle. Une anecdote me revient : en 1960, j'étais stagiaire sur «Zazie dans le métro» (un film de Louis Malle, ndlr) et on tournait sur les grands boulevards. Dans ces cas-là, on envoie les stagiaires pour faire en sorte que les passants ne s'arrêtent pas et ne fixent pas l'objectif. On se mêle à eux et on leur dit de circuler, de ne pas regarder la caméra. J'avais un accent plus fort qu'aujourd'hui et on m'a fait pas des remarques, les gens me disaient : «Tu es qui, toi ? C'est fini l'Occupation !»

Après le lycée Henri IV, vous avez fait vos armes dans le cinéma, comme assistant de Jean-Pierre Melville, puis de Louis Malle. Et vous écrivez : «Plus je restais en France et me sentais assimilé, plus mes amis me traitaient néanmoins comme un Allemand.» Ça signifiait quoi d'être traité comme un Allemand ?

V.S. : C'était plutôt positif. Je me suis rendu compte que c'est un avantage d'être étranger : on se démarque des autres. Quand j'ai commencé à parler de mes projets, je pensais faire des choses françaises et tout le monde me disait : «Ce serait quand même intéressant que tu fasses quelque chose d'allemand.» J'étais poussé très gentiment dans cette direction, on voulait que je me montre allemand, tel qu'on l'imaginait, c'est-à-dire avec une tournure d'esprit philosophique, métaphysique. Sur quelque sujet que ce soit, on attendait de moi que je donne l'angle allemand. Je me disais, tiens, il y a donc un angle allemand ? Qu'est-ce que ça peut bien être ?

Ce sont aussi des Français qui vous ont poussé à retourner travailler en Allemagne...

V.S. : C'est surtout Louis Malle, qui était comme mon grand frère, et d'autres amis français, artistes, intellectuels – je ne fréquentais pas que des cinéastes. Finalement, j'y suis retourné de mon plein gré une fois que j'ai eu trouvé mon sujet des «Désarrois de l'élève Törless» (adaptation

d'un roman de Robert Musil, ndlr). Mais quand le film a été terminé, je n'ai pas fait de projections là-bas, je suis venu à Paris pour le montrer à mes copains. Je l'avais réalisé, en arrière-pensée, pour une sensibilité française. En revanche, mon second film, «Vivre à tout prix», qui a été un bide complet, était vraiment destiné au public allemand.

Qu'est-ce qui vous a poussé à adapter à l'écran «Le Roi des Aulnes» de Michel Tournier ?

V.S. : Pour moi, c'était avant tout un livre totalement franco-allemand. Et ces histoires de prisonniers français en Allemagne ou des soldats allemands en France, ça m'intéressait parce qu'ils se trouvaient un peu dans ma situation. C'est intéressant de raconter les frictions qui naissent d'un tel contexte, mais aussi la fascination réciproque. De plus, Tournier connaît très bien l'Allemagne de l'intérieur, pas cette Allemagne d'exportation de Victor Hugo ou de Roger Nimier, ces gens qui projettent quelque chose sur l'Allemagne. Lui, il connaît ce pays par observation. Il démasque tous les clichés qui présentent les Allemands comme rationnels, organisés (alors que la Seconde Guerre mondiale fut une improvisation continue). C'est un film qui aurait pu permettre de dresser un formidable double portrait, de montrer ce qui est allemand et ce qui est français. Mais je suis très critique quant au résultat. J'ai perdu le bilinguisme du projet initial en étant obligé de tourner en anglais. A ce moment-là, j'aurais dû tout laisser tomber.

Ce souci des langues se retrouve souvent dans vos œuvres...

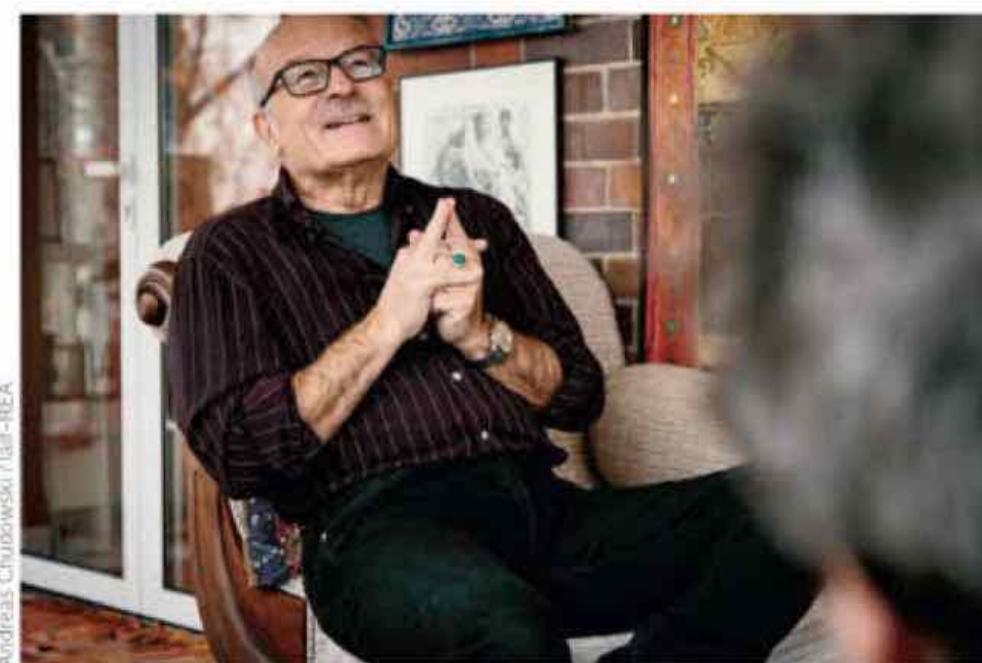
V.S. : J'ai actuellement un film en préparation d'après la pièce «Diplomatie» qui a été jouée à Paris par Niels Arestrup et André Dussollier. Je reprends les mêmes acteurs. Arestrup joue le rôle de l'officier allemand, mais il est danois et ne parle pas allemand. Ça me gêne énormément, je tiens à ce qu'il l'apprenne phonétiquement. Je suis très sensible à cela. On sait que les traits d'un visage changent selon la langue qu'on parle. Un ci-

néaste, qui observe les visages, s'en rend bien compte : on est quelqu'un de différent selon la langue qu'on utilise. Un jour, Michael Cimino m'a demandé pourquoi quand je m'exprimais en allemand, je parlais deux fois plus fort. Moi, je ne m'en étais pas aperçu !

Le «coup de grâce», que vous avez tourné en 1976, est même presque bilingue, avec des dialogues en allemand et d'autres en français. Pourquoi ?

V.S. : Dans la société allemande, on parlait beaucoup le français. Ça a commencé avec Frédéric II et Voltaire. Même Bismarck le parlait mieux que l'allemand ! ●●●

Après la Seconde Guerre mondiale, il était plus facile pour l'Allemagne de se réconcilier avec la France qu'avec d'autres pays



Andreas Chlubowski / Luz-REA

••• J'ai rencontré des personnes âgées qui passaient aisément du français à l'anglais et à l'allemand. Quel dommage que cela n'existe plus !... Je me sens très à l'aise en Suisse ou au Luxembourg, des pays multilingues, car il y a des choses qui s'expriment mieux dans une langue que dans une autre. On le sait bien quand on a fait beaucoup de traduction, comme moi. C'est fascinant, il y a des choses qu'on ne peut pas rendre en les traduisant, ça n'est plus pareil, ça n'a pas le même parfum. On ne peut mieux montrer que chacun est différent qu'en mélangeant les langues. C'est ce qui se passe dans «Le Coup de grâce», avec ces gens de tous bords qui se retrouvent dans ce petit château.

Si j'ai mélangé les langues dans ce film, c'est aussi parce qu'en Allemagne on ne passe pas de versions originales, tout est doublé. Ça a été imposé par les Alliés car cela leur ouvrait le marché allemand. Ensuite, les gens s'y sont habitués. Dans les années 1960-1970, on pensait pouvoir éduquer le public à voir des films en version originale. Ça a été un long combat pour nous, cinéastes

allemands. Combat que nous avons perdu. Même en France aujourd'hui, la part des VO est en train de se réduire. Il faut dire que pour les films d'action dont les dialogues se réduisent à des cris et des hurlements, c'est facile... Mais je trouve que c'est un vrai problème pour l'Europe, parce qu'il est impossible que nous communiquions tous avec 300 mots d'anglais. C'est ce qui se passe, et ça rétrécit considérablement l'horizon. On ne peut pas comprendre une autre culture si on ne pénètre pas dans la langue. A Bruxelles, notamment, c'est néfaste : il peut y avoir tant de malentendus entre tous ces fonctionnaires qui ne se connaissent mutuellement qu'en traduction. Il est difficile pour eux de négocier car ils ne comprennent pas la manière de fonctionner de l'autre. «Lost in translation», ce n'est pas un vain mot... Pourtant, si on croit

qu'on peut arriver à parler une autre langue, on la parle, c'est une question de foi. Mon ouvrier de chez Renault, qui était à Stuttgart pendant la guerre et qui parlait le souabe parfaitement sans l'avoir jamais appris, en est la preuve. Ça devrait être un but, en Europe, d'apprendre de plus en plus les langues. Or, c'est le contraire qui se passe. En France, il n'y a plus que deux universités avec de vrais départements de germanistes. Dans les lycées, il n'y a plus de professeurs d'allemand, on choisit l'espagnol en deuxième langue parce que c'est facile, mais on ne va pas tous aller travailler en Espagne ou en Argentine !

La fameuse réconciliation franco-allemande qui s'est mise en marche après 1945, comment l'avez-vous vécue ?

V.S. : La réconciliation était mon pain quotidien. J'ai essayé de mélanger les gens. J'ai envoyé mon frère cadet dans le même collège que moi, ainsi que l'acteur de mon film «Les Désarrois de l'élève Törless», Mathieu Carrière, qui malgré son nom ne parlait pas français (c'est un descendant de huguenot). J'ai fait venir Bertrand Tavernier et d'autres en Allemagne. J'ai poussé Louis Malle à faire des coproductions avec l'Allemagne, je lui ai même envoyé une comédienne qu'il a épousée et qui est la mère de son fils aîné. En revanche, comme j'avais 17 ans en 1962 et que je résidais à Paris, j'ai complètement loupé le célèbre discours du général de Gaulle en allemand (ndlr : au château de Ludwigsbourg, lors de son premier voyage en Allemagne, qui allait précéder la signature du Traité de l'Elysée). Pour nous, de Gaulle, ce n'était pas sérieux, c'était un vieux politicard. La réconciliation ne se jouait pas là, elle se passait au Quartier latin entre les étudiants, c'était vivant ! Je ne me souviens même pas avoir eu connaissance du Traité de l'Elysée. A posteriori, ça a été extrêmement utile et nécessaire mais, sur le coup, je ne pensais pas que la politique avait un rôle primordial dans cette histoire, je pensais que les gens allaient faire évoluer les choses entre eux.

LE ROI DES AULNES

Dans l'adaptation du roman de Michel Tournier, sortie en 1996, John Malkovich tient le rôle d'Abel Tiffauges, un recruteur de jeunes soldats allemands pendant la Seconde Guerre mondiale.



Collection Christophe L.

Et que pensez-vous aujourd'hui de cette réconciliation politique, institutionnelle ?

V. S. : Globalement, je crois que la réconciliation est aboutie, que la compréhension est meilleure. Mais j'ai quand même eu de drôles de surprises avec «La Mer à l'aube» (ndlr : un film réalisé, en 2011, par Volker Schlöndorff sur Guy Môquet et les autres otages français fusillés à Châteaubriant, en 1941). On m'a fait des compliments, on m'a dit que les officiers et les soldats allemands étaient crédibles et différents de la façon dont on se les représentait. Je me suis alors rendu compte que, finalement, il y avait toujours cette image unique de l'officier allemand, alors qu'il y avait des milliers d'officiers allemands ! Ça allait de Ernst Jünger jusqu'à des brutes épaisses mais, en général, c'étaient des gens éduqués, des militaires de carrière qui faisaient ce métier depuis des générations et c'était d'autant plus atroce de faire ce qu'ils avaient fait. On m'a aussi reproché que, dans mon film, un des soldats du peloton d'exécution ait des états d'âme. Un bourreau n'a pas à avoir d'état d'âme, me disait-on. Mais ce n'était pas un bourreau, c'était un conscrit, un garçon de 21 ans, qui avait autant d'états d'âme qu'un soldat français en Algérie...

Vous avez un souvenir de la célèbre poignée de mains entre Helmut Kohl et François Mitterrand ?

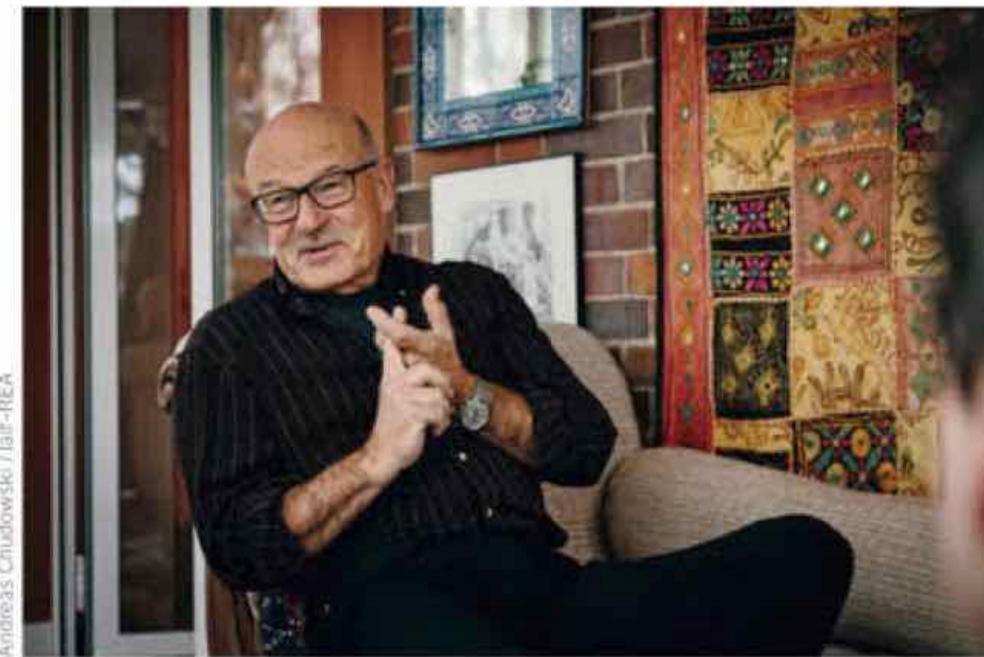
V. S. : Ni le discours de de Gaulle en allemand, ni la poignée de main avec Mitterrand ne m'ont laissé un souvenir indélébile. Ça semble manquer de respect de dire ça, mais durant la Première Guerre mondiale, il y a eu des millions de morts des deux côtés alors que pendant la Seconde, la France a connu des pertes beaucoup moins lourdes. Pour cette raison, la réconciliation était relativement facile. Mais l'Allemagne avait occupé des dizaines d'autres pays, de façon autrement brutale, avec des millions de morts. Pour elle, le pari c'était plutôt de se réconcilier avec la Pologne, avec la Hollande, la Russie, l'Ukraine... Ces réconciliations-là, qui essaient de s'inspirer de la réconciliation franco-allemande, ne sont pas encore faites et les obstacles sont importants. Avec

la France, la réconciliation a été acceptée d'emblée. En 1955, mon père voyageait déjà dans ce but, pour que ne soit pas commise la même erreur qu'après la Première guerre. Il voulait absolument que je fasse un métier allant dans ce sens, dans la diplomatie par exemple. Sur ce point, il était représentatif de la bourgeoisie éclairée, catégorie sociale qui se sentait la plus coupable car elle n'aurait pas dû tomber dans le panneau des nazis. Et cette volonté est en train de se perpétuer. Chez les familles aisées et un peu éduquées, on envoie encore souvent les enfants apprendre le français. Les deux cultures sont depuis toujours très imbriquées. L'occupation de la Prusse par Napoléon apportait l'héritage de la Révolution française. Il y a toujours eu des échanges, avec Goethe qui traduit Diderot ou Wagner qui est découvert à Paris... Le terrain était là, prêt pour une réconciliation. On peut considérer ces trois guerres comme «une brouille» un peu catastrophique, mais il y a un fond commun qui vient des Carolingiens. C'était un espace culturel très uni, on ne fait que retrouver ce qui a déjà existé.

On s'aperçoit quand même que la moindre crise franco-allemande fait ressurgir des clichés qui tiennent à l'ignorance, mais qui perdurent malgré tout.

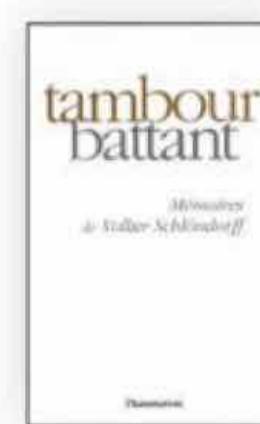
V. S. : Ça ne m'inquiète pas trop. Ce n'est qu'une façade politique, l'évolution profonde va au-delà de ça. Je l'ai constaté quand je gérais les Studios (ndlr : les studios cinématographiques de Babelsberg, près de Berlin) et que mes partenaires étaient des membres du grand patronat français. Ils étaient tous tellement à l'aise en traitant avec les institutions allemandes que, pour moi, c'est la preuve d'un rapprochement que les brouilles politiques ne peuvent pas affecter réellement. Il y a un mode de fonctionnement économique européen, avant tout franco-allemand, qui s'installe et qui est irréversible. Il y a un travail en profondeur qui se fait par l'économie et, peut-être, la culture. C'est plus important que tout le travail politique. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR J.-M. BRETAGNE ET BALTHAZAR GIBIAT



Andreas Chudowadek / Lia-REA

A toutes les époques, il y a eu des échanges entre nos deux pays, Goethe a traduit Diderot, Wagner a été découvert à Paris



Dans ses mémoires, parus en 2009, Volker Schlöndorff raconte sa découverte de la France à l'adolescence et sa vie de cinéaste cosmopolite.



En ce jour de Noël,
de l'an 800, à Rome,
le pape Léon III s'em-
pressa de poser la
couronne sur la tête
de Charles I^{er} (Char-
lemagne) qui venait
de s'agenouiller pour
prier. Une manœuvre
destinée à rappeler la
suprématie du saint-
père qui provoqua la
colère du nouvel em-
pereur d'Occident.

«Le Couronnement de
Charlemagne», Mini-
ture de Jean Fouquet,
vers 1460. Bibliothèque
nationale de Paris.

CHARLEMAGNE, GRAND-PÈRE DES DEUX NATIONS

Au IX^e siècle, il régnait sur un territoire s'étendant des côtes atlantiques aux rives de l'Elbe. Il tenta d'en unifier les lois, la langue et les usages. Au point qu'aujourd'hui, certains historiens voient en ce roi carolingien le premier grand Européen.





Durant l'été 774, Charlemagne franchit les Alpes à la tête de l'armée franque pour conquérir le nord de l'Italie, occupé par les Lombards, un peuple germanique. Francs et Germains furent alors réunis sous l'autorité d'un même monarque.

«Charlemagne traverse les Alpes pour aller combattre Didier, roi des Lombards», Roger Etienne, 1837. Châteaux de Versailles.

UN ESPRIT DE CONQUÊTE ANIMAIT CE SOUVERAIN VISIONNAIRE



ACharles, auguste, couronné par Dieu puissant et pacifique empereur, vie et victoire ! Par ces mots, au matin de Noël de l'an 800, le pape Léon III couronna Charles I^{er} empereur d'Occident. L'acclamation fut aussitôt reprise par la foule rassemblée dans

la basilique Saint-Pierre de Rome. L'événement était considérable : pour la première fois depuis 476 et la déposition de Romulus Augustule par Odoacre (chef des Skires, un peuple germanique), un empereur régnait sur l'Occident. Cependant, malgré les vœux de la papauté, cet empire n'était plus romain, il était devenu un empire franc. Son centre de gravité s'était déplacé vers le nord jusqu'en Rhénanie, à Aix-la-Chapelle, berceau du monde franc. En effet, cet empereur, que des générations d'écoliers français ont appris à considérer comme l'un des leurs, était issu de cette fédération de tribus «barbares» venues de l'est du Rhin et qui, depuis le V^e siècle, régnait sur la Rhénanie, la Belgique et l'Artois.

Dès sa mort, en 814, la légende s'est emparée du personnage, et après plus d'un millénaire, l'historien Jean Favier souligne, dans la biographie qu'il lui a consacrée (éditions Fayard), que «le Charlemagne imaginé tient autant de place dans l'histoire que le Charlemagne attesté». De part et d'autre du Rhin,

Le moine et savant anglais Alcuin (au centre) était un des conseillers de l'empereur. Il fut nommé à la tête de l'Académie palatine, l'ancêtre des académies occidentales.



IL EST CHARLEMAGNE EN FRANCE, KARL DER GROSSE EN ALLEMAGNE

on s'est disputé son héritage, on a cherché à en faire un emblème national, on l'a modelé à l'image des sociétés modernes. Il est Charlemagne pour les Français, Karl der Grosse pour les Allemands.

Pour comprendre les origines du règne de Charlemagne et de son empire, il nous faut remonter au V^e siècle. C'est en effet à cette époque que, venus des steppes d'Asie centrale, les guerriers d'Attila, le roi des Huns, déferlèrent sur l'Europe. Fuyant ces terribles cavaliers, les peuples germaniques franchirent les frontières de l'Empire romain. Burgondes, Angles, Wisigoths, Saxons et Francs se répartirent sur les terres de l'Empire romain en déclin et fondèrent autant de royaumes «barbares». Celui des Francs, situé dans le nord-est de la Gaule, prit une importance particulière, et dès 486, leur roi, Clovis, réussit à placer l'ensemble des royaumes de Gaule sous son autorité. Cependant, ses successeurs, les Mérovingiens, ne parvinrent pas à maintenir cette unité. C'est l'avènement d'une autre famille aristocratique, les Pippinides, et le sacre de Pépin le Bref, en 751, qui permirent de restaurer l'autorité franque sur la Gaule. À la mort de Pépin, en 768, les territoires conquis furent partagés entre ses deux fils, Charles et Carloman. Puis la mort de Carloman en 771 laissa Charles, futur Charlemagne, unique héritier du royaume.

Autodidacte, peu cultivé, il s'entoure à dessein de lettrés et de savants

Nous ne savons rien de l'enfance de Charles, mais le précieux témoignage d'Eginhard (dans sa «Vie de Charlemagne», «Vita Karoli Magni» en latin), un moine qui fut à la fois son confident, son conseiller et son biographe, nous donne une image du physique et de la personnalité de Charlemagne qui diffère de celle, légendaire, du vieil empereur à la barbe fleurie. Il le décrit comme un homme grand (l'exhumation de sa dépouille en 1861 confirma qu'il mesurait près de 1,92 mètre), robuste, jovial, aux moustaches tombantes. Il aimait vivre entouré des siens et ne se séparait qu'à regret de ses enfants et petits-enfants. Ses manières étaient un peu rustres et il avait été faiblement instruit. Néanmoins, il faisait preuve d'une grande curiosité intellectuelle et s'entourait de lettrés et de savants. Sa langue d'origine était un dialecte germanique, le francique, mais il était également capable de s'exprimer en latin et fit toute sa vie de grands efforts pour apprendre à écrire. Humble, juste, Charlemagne était aussi un vigoureux combattant et un implacable chef ●●●

Cette enluminure représentant saint Jean-Baptiste est extraite d'un manuscrit réalisé à l'école du palais de Charlemagne. À partir de 780, le roi, soucieux de rendre les livres accessibles au plus grand nombre, exigea que les scribes recopient les textes en utilisant les lettres «carolines», plus lisibles que l'écriture mérovingienne.

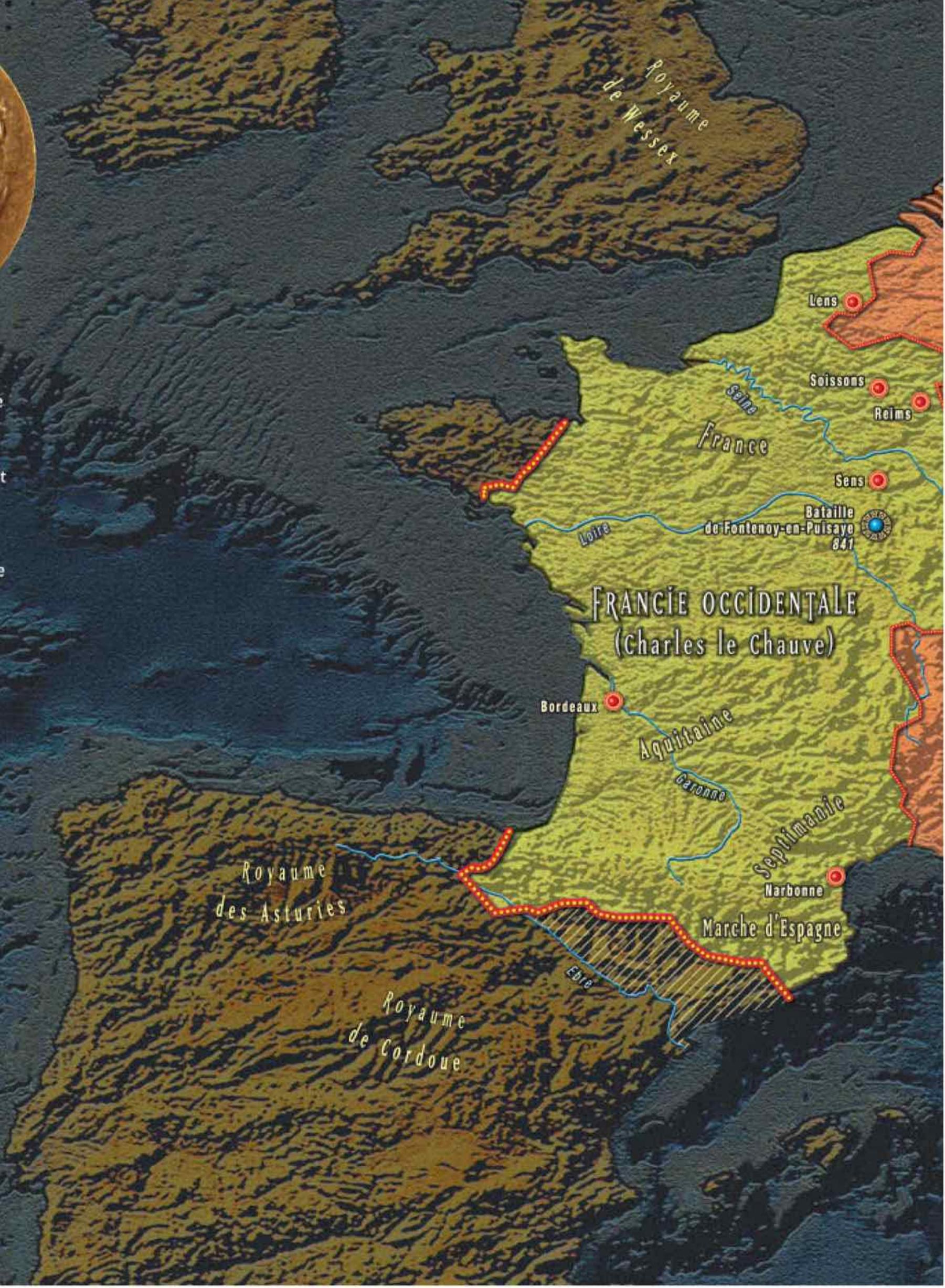
Enluminure des «Evangiles de Saint-Médard de Soissons», vers 800. Bibliothèque nationale de France.



SES HÉRITIERS SE PARTAGÈRENT UN EMPIRE DE 1 MILLION DE KM²



Charlemagne laissa à sa mort, en 814, un gigantesque royaume dont Aix-la Chapelle était la capitale (son église figure ci-dessus sur ce sceau du IX^e siècle). En 840, les petits-fils de l'empereur se disputèrent son héritage et se partagèrent l'empire en trois parties : la Francie occidentale, à l'ouest, revint à Charles le Chauve, la Francie orientale, à l'est, à Louis le Germanique, et entre les deux, la Francie médiane devint le royaume de Lothaire I^{er}.





●●● de guerre. Dès le début de son règne, il ne se passa pas une seule année sans qu'il parte en campagne à la tête de son armée.

Poursuivant l'œuvre de son père, Charles I^{er} commença par soumettre l'Aquitaine et la Gascogne. En 774, à l'appel du pape Adrien I^{er}, il se rendit maître du nord de la péninsule italienne et cumula les titres de roi des Francs et roi des Lombards (un autre peuple germanique, installé en Italie depuis deux siècles). Profitant des désordres qui régnait en Espagne, il essaya également d'étendre son influence au-delà des Pyrénées. Malgré quelques succès rapides, le revers subi face aux Basques lors de la bataille de Roncevaux en 778 mit un terme à ses ambitions ibériques. Mais c'est surtout vers la Germanie que se portèrent les efforts de conquête de Charles I^{er}. Ce roi très pieux avait l'ambition de convertir au christianisme les populations d'outre-Rhin, restées majoritairement païennes. La soumission de la Bavière, déjà entreprise sous Pépin, fut achevée lors d'une campagne en 787. En revanche, le peuple saxon refusait toujours de se rendre. Charlemagne lui livra donc, des rives du Rhin jusqu'à l'Elbe, une guerre d'une particulière sauvagerie qui ne s'acheva qu'à la fin de son règne. Elle débute en 772 lorsque les armées franques détruisirent le principal lieu de culte saxon, en Westphalie, et brûlèrent leur arbre sacré, «l'Irminsul». Après des années d'un saccage systématique des terres saxonnnes, la violence atteignit son apogée en 782, à Verden, où Charlemagne fit décapiter, en une seule journée, 4 500 otages saxons désarmés qui refusaient de se soumettre au baptême. Cette politique de terreur et de destruction se donna une forme légale par la publication, en 785, du «Capitulaire saxon», une série de lois punissant de mort toute manifestation de paganisme ou de résistance. Les derniers territoires rebelles du Nord ne furent soumis qu'en 804, avec la déportation de milliers de familles saxonnnes remplacées par des colons francs, qui fondèrent notamment la ville de Hambourg.

Pour faire triompher la civilisation contre la barbarie, l'éducation devint sa priorité

Cette série de conquêtes conféra un immense prestige à Charles I^{er}, et lorsqu'il fallut administrer ce royaume de près d'un million de kilomètres carrés, qui allait des rivages occidentaux de l'ancienne Gaule jusqu'aux confins de l'Elbe, ce grand guerrier sut également s'imposer comme un administrateur efficace. Pour étendre aux territoires conquis les mêmes méthodes de gouvernement que dans le monde franc, il imagina un découpage administratif en quelque 300 provinces, appelées comtés. A la tête de ces circonscriptions locales, les comtes constituaient les relais de l'empereur. Depuis son palais d'Aix-la-Chapelle, au cœur du monde franc, où il réunissait chaque printemps en assemblée les hauts dignitaires du royaume, Charlemagne émettait des capitulaires. Ces recueils de directives écrites indi-

DEPUIS AIX-LA-CHAPELLE, IL IMPOSA SA LOI

quant les orientations politiques du gouvernement étaient ensuite transmis aux comtes qui, à leur tour, les répercutaient auprès de la population. Les comtes étaient eux-mêmes contrôlés par des inspecteurs, les «missi dominici» («envoyés du maître»), qui dépendaient directement du roi.

Dans le domaine juridique, Charlemagne conserva les particularismes locaux hérités des Mérovingiens : chacun était jugé selon les lois et les coutumes de son peuple d'origine. Ainsi coexistaient le «Bréviaire d'Alaric» (pour les Gallo-Romains), la loi salique (celle des Francs saliens), la loi ripuaire (des Francs rhénans), celle des Saxons... Le roi fit cependant mettre par écrit l'ensemble de ces lois qui, pour certaines, étaient de tradition orale, et harmonisa certains aspects du droit criminel pour mettre un terme aux nombreuses vengeances privées, au profit d'une justice publique. Cet effort d'unification administrative et judiciaire a laissé des marques profondes dans tous les pays qui ont appartenu à l'empire.

Le prestige du royaume, puis de l'empire, ne pouvait se limiter à son expansion territoriale. Inspiré par le modèle de la Rome antique, Charlemagne avait à cœur de faire de l'Occident une aire de rayonnement culturel. Dans cette société où, depuis la chute de Rome et les incursions barbares, la culture écrite avait peu à peu été délaissée au profit d'une tradition orale, les monastères étaient les derniers gardiens de l'écrit. Soucieux d'assurer «le triomphe de la civilisation sur la barbarie», selon les termes du moine Alcuin, un des proches conseillers de Charlemagne, ce dernier encouragea la circulation des manuscrits. L'œuvre des scribes, qui recopiaient les manuscrits à la plume, était un travail long et méticuleux. D'autant plus que les caractères de l'écriture mérovingienne étaient complexes, déformés par les ornementations et, de ce fait, peu lisibles. A partir des années 780, une réforme imposa la minuscule «caroline». Constituée de lettres bien détachées, cette nouvelle écriture permit une simplification du travail des copistes et facilita la lecture. Les caractères que nous employons aujourd'hui sont le legs de cette réforme.

Charlemagne fonda à Aix-la-Chapelle une «Académie palatine» destinée à former l'élite ecclésiastique et laïque du royaume. Plaçant l'instruction de ses sujets au cœur de ses préoccupations, dans un capitulaire de 789, il ordonna aux prêtres et aux moines de se consacrer à l'étude du latin et de faire en sorte que, dans toutes les campagnes du royaume,



De Agostini/Bridgeman Art Library

les curés ouvrent des écoles pour enseigner la lecture et l'écriture aux enfants des paroisses.

Ainsi, avant même le couronnement impérial de l'an 800, la majeure partie de l'Occident chrétien avait été pacifiée et était unie par un ensemble de valeurs communes. A sa mort, en 814, Charlemagne laissait un héritage politique et culturel qui allait marquer de son empreinte la civilisation européenne. Unique héritier du titre, Louis le Pieux continua l'œuvre de son père mais à sa mort, en 840, ses trois fils se lancèrent dans une guerre fratricide à laquelle ils mirent fin par le traité de Verdun, en 843, qui partageait l'empire en trois parties de taille égale. A l'ouest du Rhin, Charles le Chauve devenait le maître de la Francie occidentale ; à l'est, Louis le Germanique régnait sur la Francie orientale ; entre les deux, la Francie médiane, large bande de territoire allant de la mer du Nord à la Lombardie, revenait à Lothaire. Ce dernier récupérait les deux capitales impériales, Aix-la-Chapelle et Rome, et conservait le titre d'empereur, titre désormais fictif puisque chacun de ses deux frères régnait en maître sur son royaume. Bientôt, la Francie médiane fut partagée entre ses deux voisines et, en 870, le traité de Mersen donna naissance à deux nouvelles entités, la Francie et la Germanie, séparées par une frontière commune courant de la Meuse au Rhin. Cette frontière naturelle n'allait cesser d'être un enjeu de pouvoir entre les deux pays, jusqu'à la période contemporaine...

La France et l'Allemagne seraient-elles donc les enfants des traités de Verdun et de Mersen ? Et ce

Les petits-fils de Charlemagne firent voler en éclats l'empire de leur grand-père en 870. Charles le Chauve (ci-dessus) s'exprimait en roman (vieux français), alors que son frère, Louis le germanique, parlait la langue tudesque (allemand médiéval).

«Charles II, dit Charles le Chauve», manuscrit du IX^e siècle. Bibliothèque nationale de France.

dernier aurait-il séparé en deux un peuple qui, auparavant, était uni ? En réalité, non : s'il consacrait la rupture définitive entre Francs de l'Est et Francs de l'Ouest, ce traité ne faisait qu'entériner une division plus ancienne, déjà à l'œuvre dans l'empire de Charlemagne. En effet, dès le règne de ce dernier, les langues nationales avaient commencé à faire leur apparition. A côté du latin classique, qui allait s'imposer bientôt comme la langue de l'élite, les langues vulgaires s'étaient développées, dessinant bientôt deux grands ensembles linguistiques. Dans la partie occidentale de la Francie, la supériorité numérique des Gallo-Romains sur les Francs fit triompher une langue dérivée du latin, qui allait donner le français. Dans la partie orientale, ce furent en revanche les langues d'origine germanique, ancêtres de l'allemand moderne, qui prirent l'ascendant sur le latin. La première manifestation de ce bilinguisme qui nous soit parvenue est le texte du serment de Strasbourg prononcé en 842 par Charles le Chauve et Louis le Germanique, lors de leur alliance contre Lothaire. Chacun utilisa la langue vulgaire de l'autre afin d'être compris de ses sujets : Charles s'exprima en langue tudesque (haut-allemand) ; Louis en langue romane (ancien français).

C'est sous son règne que l'utilisation du terme «Europe» se répandit sous la plume des lettrés

Oubliant leur passé commun, France et Allemagne n'ont cessé de se revendiquer chacune comme la seule héritière légitime de l'empereur carolingien. Ainsi est né un culte parallèle, celui de Charlemagne chez nous, et de Karl der Grosse de l'autre côté du Rhin. La question de son origine française ou allemande se posa avec une acuité particulière aux XIX^e et XX^e siècles dans le contexte des rivalités nationalistes qui opposèrent la France et l'Allemagne. L'enjeu de ce débat était de fait la domination de l'Europe sur fond d'héritage germanique ou romain. Or cette question n'avait guère de sens puisque, comme nous l'avons vu, ni les Français ni les Allemands n'existaient en tant que peuple à son époque. En revanche, certains historiens voient aujourd'hui en Charlemagne le père de l'Europe. C'est d'ailleurs à l'époque de son règne que l'utilisation du terme «Europe» – comme entité politico-religieuse – se répandit sous la plume des lettrés. Comme le note l'historien Alessandro Barbero dans sa biographie de l'empereur parue en 2003 : «Le couronnement impérial de Charlemagne [...] consacra la naissance d'un nouvel espace politique qui continue à nous paraître familier plus de mille ans après : une Europe dont les principaux partenaires sont la France et l'Allemagne.» Avec la pacification des relations entre les deux pays dans la deuxième partie du XX^e siècle, c'est désormais cet héritage commun qui est mis en avant. Depuis 1950, le prix Charlemagne est décerné chaque année à une personnalité engagée dans l'unité européenne. ■

VALÉRIE KUBIAK

LE RAYONNEMENT

LES BÂTISSEURS SANS FRONTIÈRE

A partir du XI^e siècle, les chantiers de cathédrales se sont multipliés, d'abord en France, puis dans le Saint Empire germanique. A leur tête, des architectes qui diffusaient de pays en pays leur savoir-faire révolutionnaire.

PAR VINCENT BOREL (TEXTE)

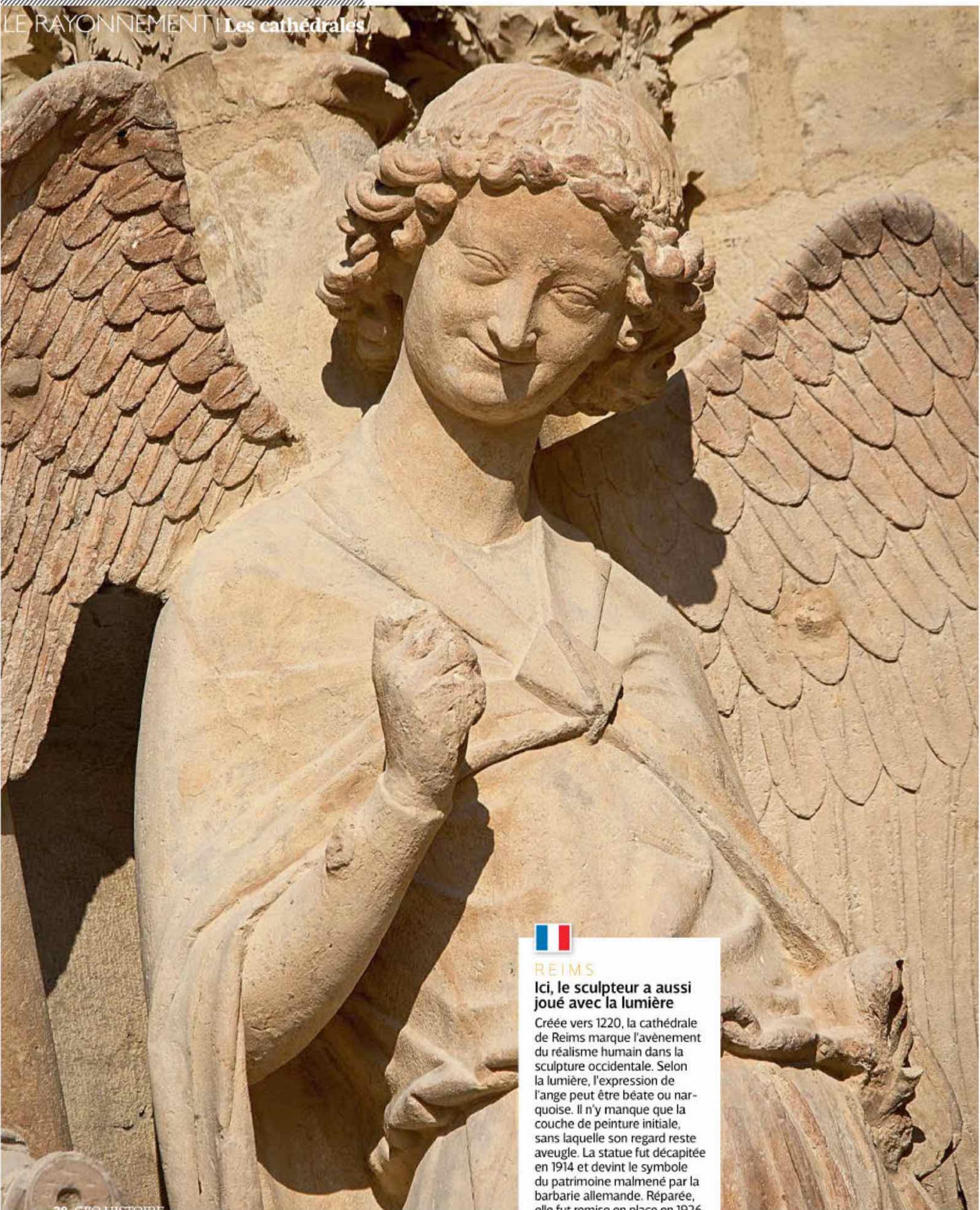


STRASBOURG

**Maître Steinbach,
expert en ornements**

Le grès rose de la cathédrale de Strasbourg flamboie au couchant. La couleur de cette pierre fascinait les maîtres d'œuvre. En 1289, Erwin von Steinbach signa la construction des ornements, qui rendent quasi invisible le mur de support. Le maîtreacheva la rosace, laissant à d'autres architectes l'envol de la célèbre flèche. Il ne put pas terminer non plus le portail qu'il avait commencé.

DU GOTHIQUE



REIMS

Ici, le sculpteur a aussi joué avec la lumière

Créée vers 1220, la cathédrale de Reims marque l'avènement du réalisme humain dans la sculpture occidentale. Selon la lumière, l'expression de l'ange peut être béate ou narquoise. Il n'y manque que la couche de peinture initiale, sans laquelle son regard reste aveugle. La statue fut décapitée en 1914 et devint le symbole du patrimoine malmené par la barbarie allemande. Réparée, elle fut remise en place en 1926.

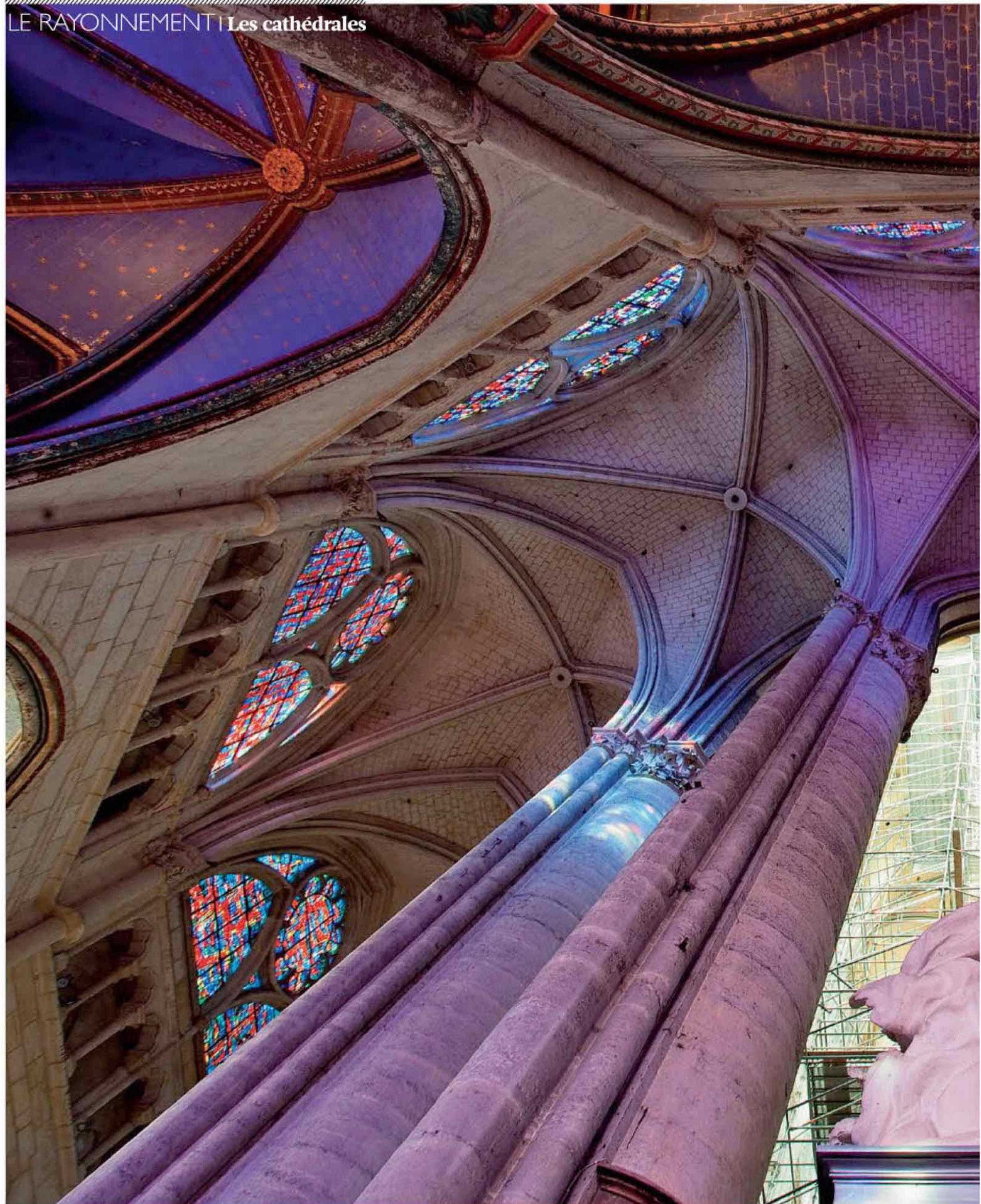


NAUMBURG

La reine Uta célébrée par un anonyme

Avec son col relevé, ses yeux et sa bouche peints, la reine Uta, épouse du margrave Ekkehard II, contemple l'éternité. Le sculpteur médiéval, anonyme, a été immortalisé sous le nom de «maître de Naumburg». Dans la cathédrale, il réalisa le jubé (tribune devant le chœur) et cinq des douze sculptures représentant les fondateurs de l'édifice. Il a aussi participé à la construction de Notre-Dame-de-Reims (voir page de gauche). Son parcours démontre les relations étroites qu'entretenaient les chantiers français et germaniques.



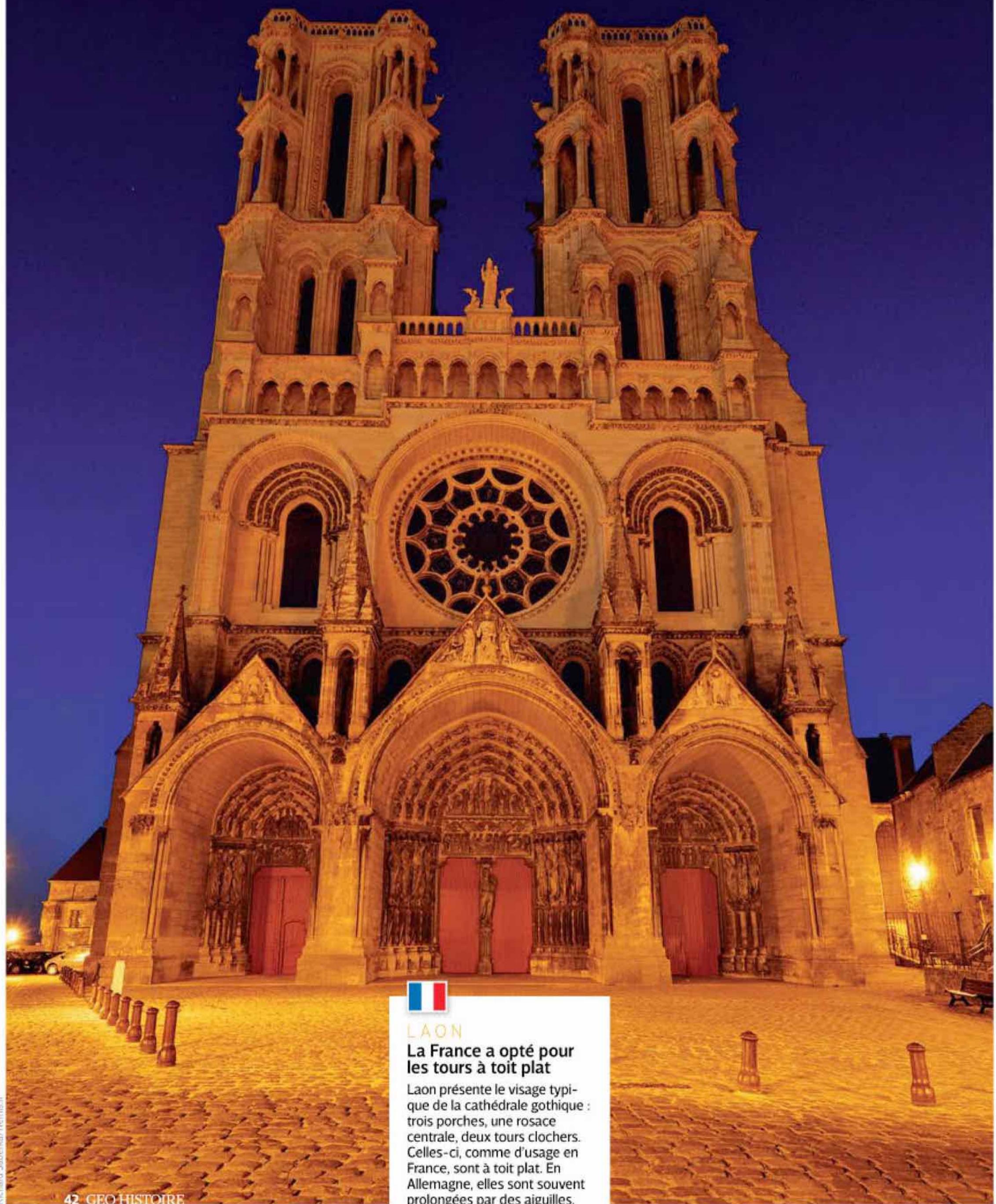




BEAUVAIS

Des voûtes lancées à la conquête du ciel

La hauteur fut une obsession du gothique. A 48 mètres, les voûtes de Beauvais sont les plus orgueilleuses jamais élevées. En comparaison, celles de Chartres s'envolent à 36 mètres, celles de Reims à 38 mètres, et celles d'Amiens à 42 mètres. Mais Beauvais a payé cher son audace. Ses voûtes se sont effondrées une première fois en 1284, avant d'être reconstruites. Sa flèche haute de 150 mètres, s'est écroulée, quant à elle, en 1573, le jour de l'Ascension.



LAON

La France a opté pour les tours à toit plat

Laon présente le visage typique de la cathédrale gothique : trois porches, une rosace centrale, deux tours clochers. Celles-ci, comme d'usage en France, sont à toit plat. En Allemagne, elles sont souvent prolongées par des aiguilles.



LÜBECK

L'Allemagne a joué avec ses briques

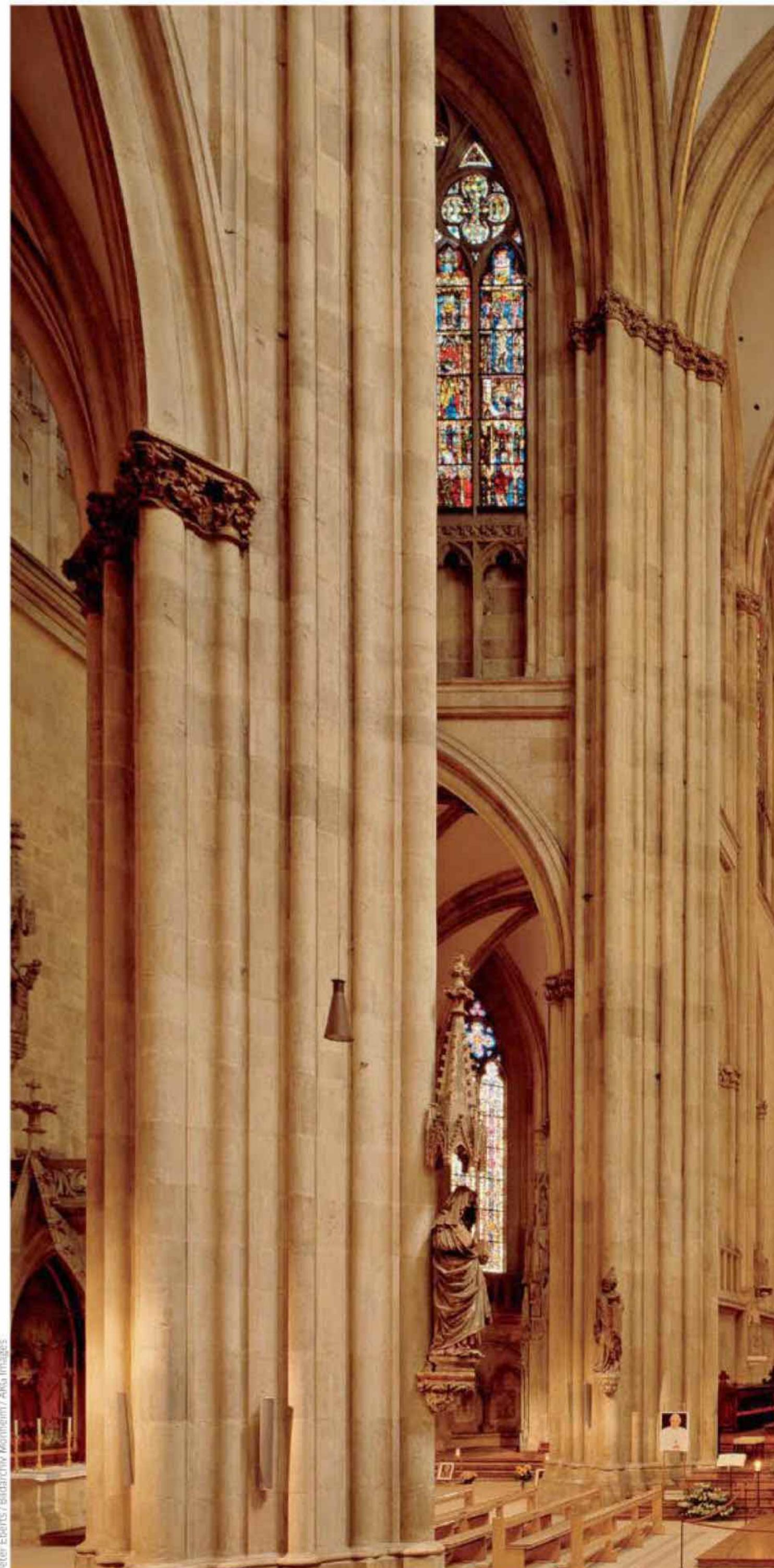
Les maîtres d'œuvre et leurs maçons bâtiisaient avec les matériaux de la région. Grès rose des Vosges et de Forêt-Noire, calcaires d'Ile-de-France, granit des Alpes. Dans les plaines du Nord, de la Poméranie à la Baltique, les églises furent édifiées en brique. L'ornement, plus simple, joue avec ce matériau comme ici pour ces fantaisies géométriques sur la façade de la cathédrale de Lübeck (1173).



Le style gothique ? Plutôt «barbare», trop assimilé aux Huns et autres Goths, jugeait-on avec un brin de dédain du temps des Lumières. Il fallut attendre la toute fin du XVIII^e siècle et surtout le XIX^e pour que les romantiques allemands et français le remettent à la mode. Ainsi Goethe mythifia-t-il Maître Erwin, l'architecte de la cathédrale de Strasbourg. Ses pinacles charmèrent Victor Hugo, dont le «Voyage sur le Rhin» est une ode aux châteaux et aux églises de Cologne et de Mayence. Puis les émules de Prosper Mérimée et de Viollet-le-Duc exacerbèrent la fierté nationale en soutenant que la patrie de saint Louis avait inventé l'art gothique, en Ile-de-France, à la fin du XII^e siècle. L'Allemagne n'aurait cédé au nouveau style qu'avec retard. Pourtant les cathédrales de Beauvais et de Cologne s'édifièrent quasi simultanément, en 1247 puis en 1248.

Mais d'où provient ce style architectural qui devait essaimer en France, en Allemagne comme dans une grande partie de l'Europe ? A l'origine, ni de l'une ou l'autre rive du Rhin, mais du monde musulman. L'utilisation de l'arc brisé apparut en effet au IX^e siècle, dans la mosquée Ibn Touloun du Caire, l'une des plus anciennes de l'architecture islamique, bâtie sous les califes Omeyyades de Syrie. Puis cette technique se propagea vers l'Andalousie, comme le rappelle André Malraux dans «La Métamorphose des dieux» (1976) : «Les architectes arabes du IX^e siècle ont approfondi l'expérience des bâtisseurs de l'Antiquité, préservée en Orient et prolongée dans l'Espagne musulmane.» L'écrivain oublie cependant une étape : la Sicile des Rois normands, royaume pacifié où cohabitaient les trois religions du Livre. A Palerme, véritable «hub» maritime des croisades, la chrétienté construisit en effet dès le XI^e siècle quelques églises en utilisant l'arc brisé, appelé ogive, en lieu et place de l'arc roman, plein et rond. L'ogive donnait de l'assise aux voûtes d'une forteresse. Et de l'élévation à un sanctuaire. Du coup, libre et dégagé, l'espace interne laissait pénétrer le flux de la lumière sous la nef et l'effet de verticalité saisissait le fidèle. Depuis la Sicile, la technique périgrina. Elle allait s'implanter avec maestria sur le continent européen, à la faveur des Croisades.

L'ordre cistercien, fondé par saint Bernard, le prêcheur des croisades, utilisa ainsi l'ogive, cette astuce ma-





RATISBONNE

La peinture sur verre naît au XIII^e siècle

La cathédrale Saint-Pierre-de-Ratisbonne (1260), laisse place à d'immenses verrières. Elles figurent parmi les plus anciennes d'Allemagne et ont servi de support au travail des maîtres verriers. Un nouveau procédé était en effet apparu au milieu du XIII^e siècle : la peinture sur verre. Un mélange de poussière de silice et de cuivre était appliqué au pinceau sur le verre, avant qu'il soit recuit. En offrant plus de liberté au dessin, ce procédé, importé de Constantinople, a permis les vastes ensembles narratifs du vitrail gothique.

●●● thématique qui libérait la pierre de son propre poids, dans les abbayes de Citeaux (1130) et de Fontenay (1139), en Bourgogne. Sur les terres du Saint-Empire, ce même ordre construisit les premiers édifices gothiques répertoriés, avec le monastère d'Eberbach (1145) et l'abbatiale d'Heisterbach en Franconie (1202). Puis, découlant de l'arc brisé, naquit l'invention majeure du gothique, sa révolution architecturale : la croisée d'ogives. Elle fit l'une de ses premières apparitions à la cathédrale de Sens. Les voûtes devinrent ces tentes de pierre flottant au sommet de piliers longilignes. Il faut aujourd'hui, pour se les représenter telles qu'elles étaient, les imaginer peintes et semblables aux voûtes multicolores des mosquées qui avaient tant ébahi les croisés. L'abbé Suger, conseiller des rois de France, sut capter cette idée. Il l'appliqua en 1140 à la reprise de la cathédrale carolingienne de Saint-Denis, qui allait devenir le laboratoire du style ogival, engendrant les cathédrales de Chartres (1134) et de Paris (1163).

Cette extraordinaire expansion, courant sur quelques décennies, avait été nourrie au préalable par la redécouverte des philosophes grecs, Aristote en premier, et celle des sciences antiques. Pour les théologiens et les maîtres d'œuvre, l'édifice religieux allait concrétiser la somme audacieuse des connaissances dont Dieu avait doté la raison humaine, tout en étant un remerciement adressé au créateur pour ses dons. Les bâtisseurs finirent par établir leur canon esthétique : plan en croix latine, hautes nefs et murs percés de vitraux, arcs-boutants de soutien, portail ouvrage, peuple de statues, tours clochers, flèches orgueilleuses.

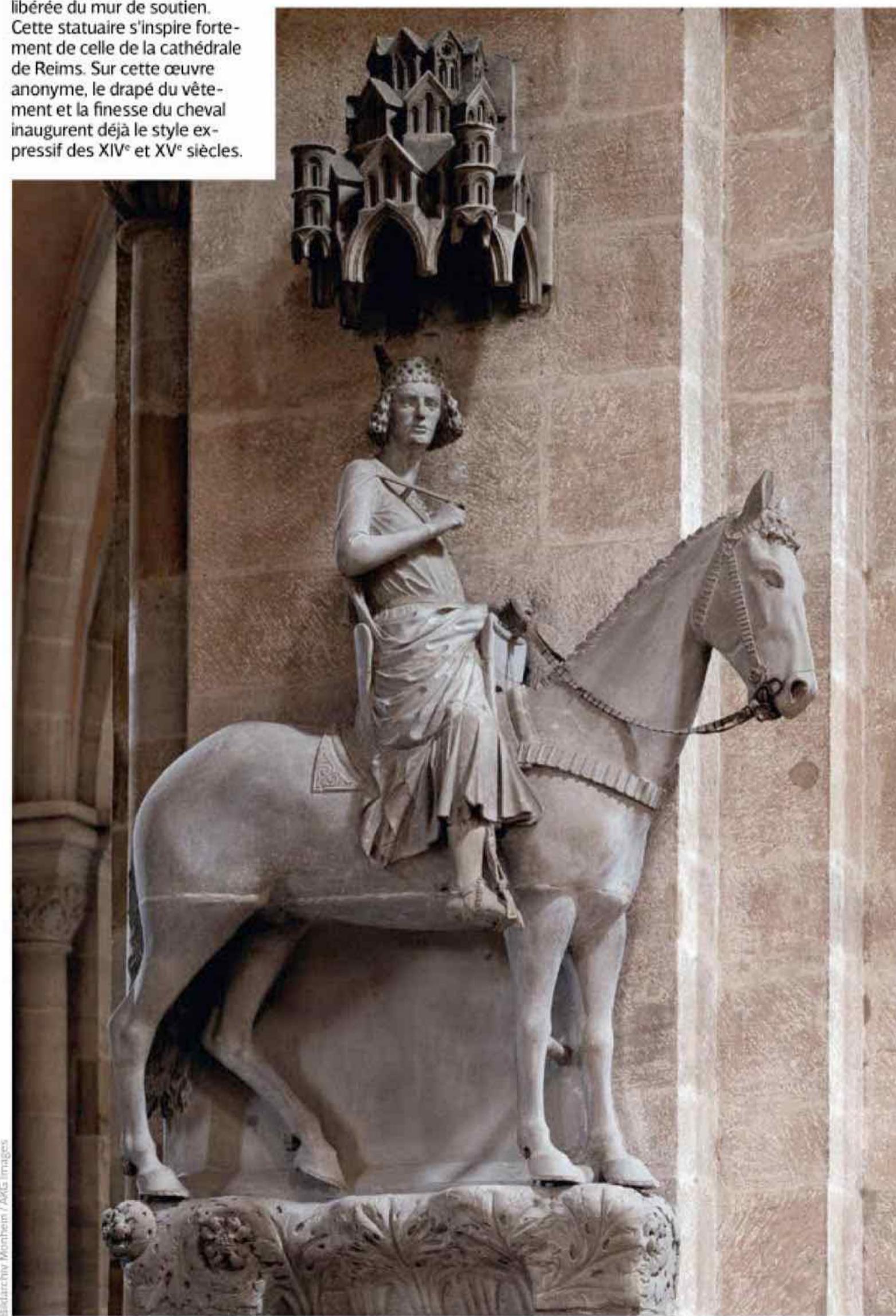
Partout, le gothique fleurit. Sous les règnes de Saint-Louis et de Philippe le Bel, dans une Ile-de-France prospère, apparut une couronne de cathédrales : après Noyon (1145) et Meaux (1151), voici Laon (1155), Senlis (1175) et Soissons (1176). Plus à l'est, Troyes (1188) et Reims (1211) s'élèverent en Champagne, zone névralgique des foires médiévales. Le gothique progressa aussi vers le Rhin, par Metz (1220) et Toul (1221), alors villes d'empire. Partout, on remplaçait l'église vétuste, souvent victime d'incendie. Les donneurs d'ordre étaient les évêques et les ordres monastiques. Sous leur impulsion, l'entreprise se menait avec l'aide de banquiers. La progression du chantier, dit «fabrique» ou «œuvre», variait en fonction de la bonne tenue du contrat. Les retards étaient dus à la rup-



BAMBERG

Une statuaire qui rappelle celle de Reims

La statue du roi Etienne de Hongrie (1230) apparaît en ébrasement, c'est-à-dire libérée du mur de soutien. Cette statuaire s'inspire fortement de celle de la cathédrale de Reims. Sur cette œuvre anonyme, le drapé du vêtement et la finesse du cheval inaugurent déjà le style expressif des XIV^e et XV^e siècles.

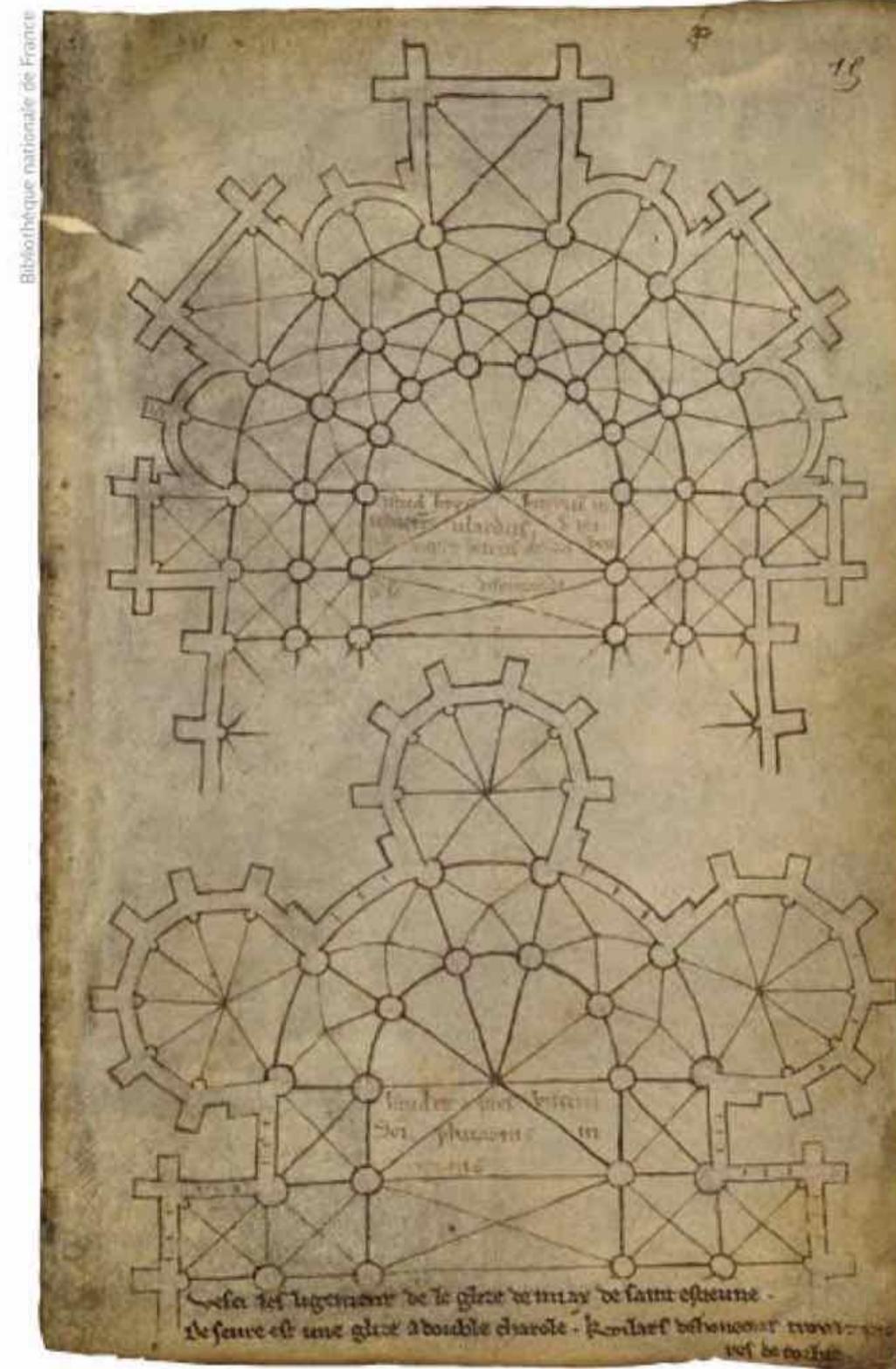


Bildarchiv Monheim / AKG Images

ture des arrangements financiers ou encore à des renversements de conjoncture politique. De fait, à cette époque, le gothique s'affirma comme le style du capitalisme urbain naissant. La capacité d'une ville à édifier rapidement sa cathédrale dépendait de son habileté à jouer de ses diverses sources de financement. Et si Amiens construisit vite (1200-1269), Cologne qui débute les travaux en 1248 dut attendre la... fin du XIX^e siècle pour voir achever sa construction.

Chacun de ces édifices fut conçu par des experts, qui sont restés généralement anonymes. Cela n'a pas empêché pas la forte diffusion de styles, de savoir-faire bien reconnaissables dès le XII^e siècle. Les marques gravées sur les pierres, et que l'on retrouve sur des sites à des centaines de kilomètres de distance, correspondaient à tel ou tel atelier, fier de son travail sur cette partie du chantier. À l'époque, elles permettaient aussi à la fabrique d'évaluer la besogne et de la rémunérer. Les noms des architectes et des maîtres d'œuvre ne sont apparus qu'au XIII^e siècle et parmi ceux-ci, celui du Français Villard de Honnecourt. Il a laissé un carnet qui tenait dans une besace de voyage. Il y figurait des plans, le relevé des chœurs d'Amiens et de Laon, des ébauches de statues vues à Reims... Ce clerc, né en Picardie au XIII^e siècle, conseiller et architecte de l'évêque de Cambrai, a beaucoup cheminé. Il a apporté son concours aux chantiers de l'abbaye de Vaucelles, des cathédrales de Meaux, Chartres, Laon, Reims et Lausanne, puis il a travaillé sur celui de la cathédrale Saint-Witt-de-Prague.

Cet itinéraire suivait le commerce des reliques, dont Villard de Honnecourt était responsable pour l'évêque de Cambrai. Il avait pour charge d'accompagner les restes de sainte Elisabeth, dont on distribua le cœur à Cambrai et le corps à Marbourg, dans l'actuel Land de Hesse. Cette Elisabeth, fille d'André II et de Gertrud d'Andechs Meran, avait marié la France du Nord aux royaumes du centre de l'Europe. Comme elle était de lignée capétienne, ses reliques entraînèrent les maîtres d'œuvre français dans son sillage. Honnecourt avait bâti à Cambrai ; à Mar-



Les carnets d'un architecte médiéval

Le folio 29 du carnet de Villard de Honnecourt, au XIII^e siècle, montre deux plans de chevets d'église. Les érudits pensent avoir identifié ceux de la collégiale de Cambrai et de la cathédrale d'Amiens. C'est grâce à de tels exemples, transportés par les architectes voyageurs d'un chantier à un autre, que le gothique s'est propagé en Europe.

bourg, il participa au chantier de la cathédrale, qui s'ouvrait au gothique. Mais il ne fut pas le seul architecte voyageur : à Prague, Matthieu d'Arras avait débuté le chantier gothique de la cathédrale et les Parler, famille d'architectes originaire de la Souabe, achevèrent son travail. En 1354, ils furent employés sur la cathédrale Saint-Witt-de-Prague, par l'empereur du Saint-Empire, Charles IV de Luxembourg.

Ainsi, dans l'Europe de la chrétienté, les maîtres d'œuvre travaillaient sur tous les chantiers. Ils effectuaient leur apprentissage auprès de maîtres éminents. Quand ils étaient devenus maîtres à leur tour, les villes se les disputaient. Strasbourg en

offre un excellent exemple. La ville, alors allemande, était bien située, sur les routes de l'Est européen et sur l'axe sud-nord du Rhin. Riche, elle rétribuait généreusement les artisans de haut niveau. Sa cathédrale attira les meilleurs durant plus de deux siècles. En 1225, une équipe, formée à Chartres, entama une première tranche de travaux. Le chef-d'œuvre de cette campagne de construction est le pilier des Anges. En 1289, Erwin von Steinbach édifica la rosace. Il s'était formé à Reims. Il décéda avant d'achever le portail. Formés dans l'atelier Parler, Ulrich d'Ensisheim, puis Johannes Hultz terminèrent la flèche en 1439. Notre-Dame-de-Strasbourg, commencée en 1225, était ainsi couronnée par des maîtres allemands affûtés sur d'autres chantiers européens. L'internationale gothique des maîtres d'œuvre venait d'offrir à l'Europe son plus haut monument (142 mètres) jusqu'à l'érection de la tour Eiffel.

VINCENT BOREL

L'OGIVE N'A PAS ÉTÉ INVENTÉE EN FRANCE, NI EN ALLEMAGNE, MAIS DANS LE MONDE MUSULMAN

LES ÉCHANGES

BATAILLE D'EGO

En 1750, le roi de Prusse convie le philosophe français à Potsdam. Mais l'idylle intellectuelle des débuts va très vite laisser la place à une féroce inimitié.

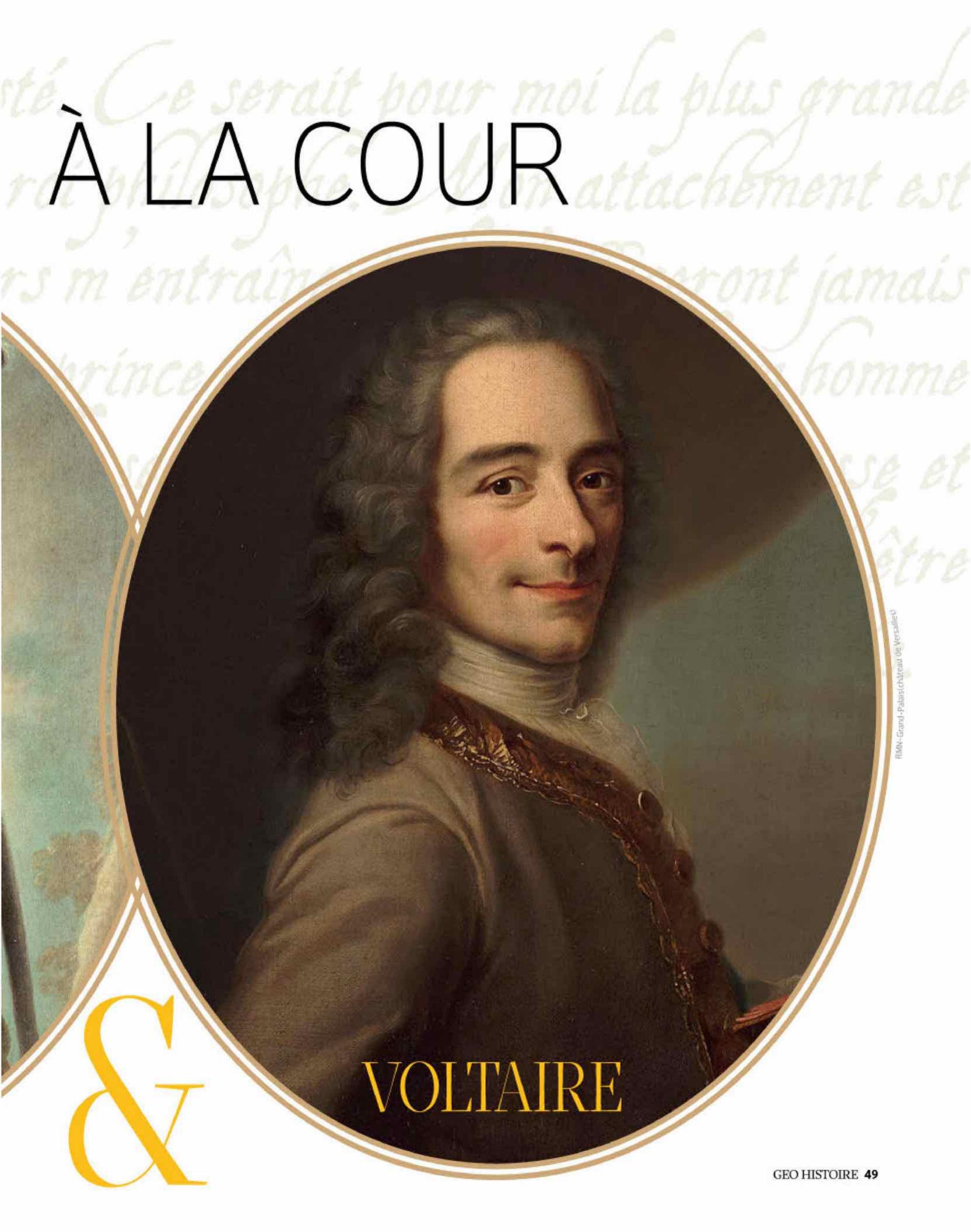
Examiner ce qui lia puis délia Voltaire et Frédéric le Grand, c'est comme surprendre les stars dans leur vie privée, intime. C'est édifiant, drôle et parfois sordide. Dans cette liaison, comme c'est toujours le cas, le premier contact fut déterminant... Voltaire et Frédéric se rencontrent en septembre 1740. La scène se passe à Clèves où le jeune roi de 28 ans, tout juste couronné, profite d'une visite à l'extrême ouest de ses «longs et étroits Etats» prussiens, pour inviter le philosophe à venir le rencontrer. Voltaire, 46 ans, accourt de Bruxelles où il était en voyage d'affaire, et découvre dans un château isolé, entre quatre murs nus, à la lueur d'une bougie, recroqueillé sur un étroit grabat, un petit homme grelottant de fièvre. «Je lui fis ma révérence, et commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin.» Un peu remis, le roi convie son hôte à un souper «où l'on traita à fond de l'immortalité de l'âme, de la liberté et des androgynes de Platon».

De retour en Prusse, et craignant d'avoir déçu son «Maître», Frédéric multiplie les invitations : que Voltaire vienne s'installer à Berlin, il y trouvera honneur et fortune. Voltaire, d'abord, refuse. Il est lié à la très belle, très savante Emilie du Châtelet et, écrira-t-il dans ses «Mémoires», «philosophe pour philosophe, j'aimais mieux une dame qu'un roi», lequel d'ailleurs «approuvait cette liberté, quoiqu'il n'aimât pas les femmes». ●●●

AKG Images

A gauche, Frédéric II de Prusse, vers 1745 (huile sur toile d'Antoine Pesne).
A droite, François-Marie Arouet dit Voltaire, en 1736 (huile sur toile de Quentin de La Tour).





À LA COUR

&

VOLTAIRE

●●● La vérité est aussi que l'écrivain brigue alors un fauteuil à l'Académie française (où il sera élu en 1746) et que l'ascension à la cour de Versailles de Madame de Pompadour, son autre protectrice, lui inspire les plus douces espérances. Avec raison. Le voilà bien-tôt nommé historiographe de France et gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi. Notons que le Voltaire de ces années 1740-1750 est loin de correspondre à l'image que léguera à la postérité le vieux sage de Ferney, courageux militant de la tolérance engagé dans l'affaire Calas. Sa perruque de poète à succès (il est alors connu pour ses tragédies en vers et considéré comme l'héritier direct de Racine) dissimule un arriviste forcené, qui écrase ses rivaux pour être le premier partout, obtenir les plus fortes pensions et la faveur des Grands. «Mon nom, je le commence, vous finissez le vôtre», a-t-il lancé vingt ans plus tôt à un chevalier de Rohan-Chabot qui l'apostrophait sur ses origines roturières et bâtarde. Cette saillie lui a valu quelques coups de bâton, un séjour à la Bastille et un exil en Angleterre, d'où il a rapporté ses fameuses et scandaleuses «Lettres philosophiques». De la même manière, avec Frédéric II, ce roi philosophe qu'il surnomme déjà le «Salomon du Nord», ses flagorneries céderont le pas à l'insolence...

Maupertuis, un Breton, est alors à la tête de l'Académie de Berlin

En 1750, après dix ans de valse-hésitation, le philosophe cède soudain à l'invitation du souverain. A cela, plusieurs raisons. La mort de Madame du Châtelet, en 1749, l'a laissé presque fou de douleur, seul, sans but et sans domicile, à 55 ans. Et dans le même temps, son étoile à Versailles n'a cessé de pâlir. Aux yeux de Louis XV, il n'est qu'un philosophe impie et un flatteur ambitieux. «On ne pouvait faire taire cet homme», déclarera le roi, qui le laisse partir en confiant à son entourage : «Ce sera un fou de plus à la cour de Prusse, et un fou de moins dans la mienne.» Le 10 juillet 1750, Voltaire arrive donc à Berlin, la capitale moderne d'un Etat jeune, en plein essor ; un Etat non catholique, gouverné par un

monarque éclairé qui, loin de se croire de droit divin, se veut le «premier serviteur de l'Etat». Pour Frédéric, la couronne n'est ainsi qu'un «chapeau qui laisse passer la pluie». Berlin est alors une ville quasi française. Aux nombreux huguenots exilés ici après la révocation de l'édit de Nantes, soixante-cinq ans plus tôt, s'ajoutent les esprits libres chassés par Versailles, la Sorbonne ou l'Eglise. C'est ainsi que le roi prussien a fait d'un médecin matérialiste français, La Mettrie, son lecteur (secrétaire), et a nommé Maupertuis, un Breton astronome, mathématicien et philosophe, à la tête de l'Académie de Berlin – poste qu'occupait avant lui le grand Leibniz. Epris de Lumières, ce roi n'aime guère sa propre langue. Celle-ci lui semble manquer de pureté, d'élégance, de concision : «Elle a besoin d'être limée et rabotée.» Il ne doute pas que l'allemand parvienne un jour à maturité et produise même des chefs-d'œuvre littéraires mais, se résout-il, «je ne les verrai pas». Lorsque Voltaire s'installe à Berlin, Goethe vient tout juste de naître...

Les débuts sont idylliques. C'est «L'Embarquement pour Cythère», chef-d'œuvre de Watteau que vient d'acquérir le roi de Prusse, grand amateur de ce peintre : traité en prince, Voltaire marche dans le scintillement des fêtes, reçoit la clef de chambellan, la croix de l'ordre du Mérite, une pension de 20 000 livres. Il loge au rez-de-chaussée du palais de Potsdam, dîne chaque soir avec le roi, est de toutes les escapades à Sans-Souci, la résidence privée de Frédéric. Il observe «ce gouvernement singulier, ces mœurs encore plus étranges, ce contraste de stoïcisme et d'épicurisme, de sévérité dans la discipline et de mollesse dans l'intérieur du palais». Rien ne lui échappe. Il voit le roi assister de ses fenêtres, tout en folâtrant avec ses pages, au supplice d'un soldat indiscipliné. De son côté, cédant au goût qu'il a eu pour l'argent (car il garantit sa liberté), il se compromet dans une spéculation douteuse avec une banque de Dresde. Scandale. Le roi en prend ombrage. «Le temps commence à se mettre à un beau froid», note l'écrivain avec une légèreté inquiète. Tout en

poursuivant son œuvre («Le Siècle de Louis XIV» et «Micromégas»), il corrige inlassablement les vers français de Sa Majesté prussienne. Doux esclavage dont il commence à se lasser, d'autant plus que La Mettrie lui a répété perfidement une remarque cruelle de Frédéric : «J'ai encore besoin de lui pour revoir mes ouvrages : on suce l'orange et on jette l'écorce.» L'écrivain répond par l'intermédiaire du général von Manstein, qui lui demande de corriger ses propres écrits : «Le roi m'envoie son linge sale à blanchir ; il faudra que le vôtre attende.» Sourires jaunes. Survient un cer-

FRÉDÉRIC COMBLE SON CHER **VOLTAIRE** DE BIENFAITS... PUIS MENACE DE LE TUER



tain La Beaumelle, jeune ambitieux qui, pour se faire valoir, publie un recueil de réflexions intitulé «Qu'en dira-t-on?» On peut y lire : «Le roi de Prusse a comblé de bienfaits des gens de lettres par les mêmes principes que les princes allemands comblent de bienfaits un bouffon et un nain.» Voltaire a un ennemi de plus et de moins en moins de réconfort à attendre du roi.

«Cet homme est fou !» lance le souverain en éclatant de rire

L'illustre écrivain ronge son frein. En fait, Voltaire espérait prendre la direction d'une Ecole des Beaux-Arts que le souverain tarde à fonder. Son ambition le pousse maintenant à briguer le poste de Maupertuis, à la tête de l'Académie. «Ces deux hommes ne sont pas faits pour demeurer ensemble dans la même chambre», avait prédict Buffon, ami de Maupertuis, en apprenant le départ de Voltaire pour Berlin. En tout cas, ces deux habitués de Sans-Souci se font mutuellement de l'ombre.

Quand l'un brille, l'autre s'éteint. Pour ne rien arranger, Maupertuis (1698-1759) a été, avant Voltaire, l'amant de Madame du Châtelet.

La contestation d'une découverte de Maupertuis par un autre savant est l'occasion pour Voltaire de s'en prendre à son rival. Il laisse éclater sa hargne dans un libelle intitulé «Les Diatribes du docteur Akakia», où il ridiculise l'œuvre et son auteur. Frédéric en interdit la publication. Voltaire passe outre et fait imprimer son brûlot. Frédéric fait saisir «Akakia», qui est brûlé en place publique, le 24 décembre 1752. C'est la disgrâce. Voltaire veut quitter la Prusse.

Un soir, Frédéric fait porter à Voltaire ce billet : «Vous avez le cœur cent fois plus affreux encore que votre esprit n'est beau.» On souhaite une réponse. Au page qui attend, le philosophe vocifère : «Qu'il aille se faire foutre !» Le page, médusé, se fait répéter les mots... «Eh bien, qu'a-t-il dit ?», demande le roi qui, entendant la réponse, part d'un immense éclat

En 1750, à Sans-Souci, le roi et le philosophe devisent dans le parc du château (à gauche, gravure d'après un dessin de Camphausen). Mais en 1753, rien ne va plus : Voltaire est arrêté à Francfort, sur ordre de Frédéric II (gravure à droite).

de rire : «Cet homme est fou !» Pour une fois, le roi de Prusse et le roi de France sont d'accord. Voltaire renvoie sa clef de chambellan et sa croix du Mérite. Frédéric les lui fait aussitôt rapporter. Il est excédé, et surtout ennuyé. S'il retient ce loup dans sa bergerie, c'est qu'il ne veut en aucun cas le voir partir grondant, tous crocs dehors, et avoir contre lui ce redoutable polémiste. Comprenant l'enjeu, Voltaire se rend chez le roi et obtient son congé après quelques excuses et des protestations d'amitié. Conclusion de Frédéric : «Il n'est bon qu'à lire et dangereux à fréquenter.» Il précisera plus tard : «Voltaire s'est conduit ici en faquin et en fourbe consommé ; je lui ai dit son fait comme il le mérite. C'est un misérable et j'ai honte pour l'esprit humain qu'un homme qui en a tant soit si plein de malaisance. Voltaire est le plus méchant fou que j'aie connu de ma vie. Il n'est bon qu'à lire. Vous ne sauriez imaginer toutes les duplicités, les fourberies et les infamies qu'il a faites ici. Je suis indigné que tant d'esprit et tant de connaissances ne rendent pas les hommes meilleurs.»

Voltaire quitte Berlin le 26 mars 1753. Quelques jours plus tard, on s'aperçoit qu'il a emporté les poésies de Sa Majesté ! Le roi craint qu'il ne s'en serve pour faire de lui la risée des cours d'Europe et le fait arrêter à Francfort. Des officiers fouillent ses bagages, le retiennent trois semaines presque aux fers, menacent de le tuer. Les poésies sont récupérées. Voltaire, écoeuré, quitte l'Allemagne. Frédéric et lui ne se reverront jamais.

Mais ils vont reprendre leur correspondance. Installé à Ferney et devenu souverain dans son propre royaume, un opulent petit coin de terre entre la France et la Suisse, Voltaire adresse en 1759 à Frédéric II ces mots presque tendres, qui définissent admirablement cette étrange amitié franco-allemande : «J'aime vos vers, votre prose, votre esprit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'est l'affaire des souverains ; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je suis toujours fâché.»

JEAN-BAPTISTE MICHEL





Bridgeman-Graudon

BERLIN, REFUGE



Persécutés par Louis XIV, 300 000 huguenots préfèrent quitter le royaume plutôt que d'abjurer leur foi. Abandonnant tous leurs biens, ils partent s'installer principalement en Angleterre, aux Pays-Bas ou en Suisse. Ravagée par la guerre, l'Allemagne attire, quant à elle, les protestants venus de Lorraine.

«Les Protestants quittant la France», gravure de Jan Luyken (1649-1712), Société de l'histoire du protestantisme, Paris.

Au XVII^e siècle, 20 000 protestants fuyant la France cherchent protection dans le nord-est de l'Allemagne et dans sa future capitale. Ils vont y introduire leurs métiers, leurs coutumes, leur langue... et même la culture des petits pois.

DES HUGUENOTS

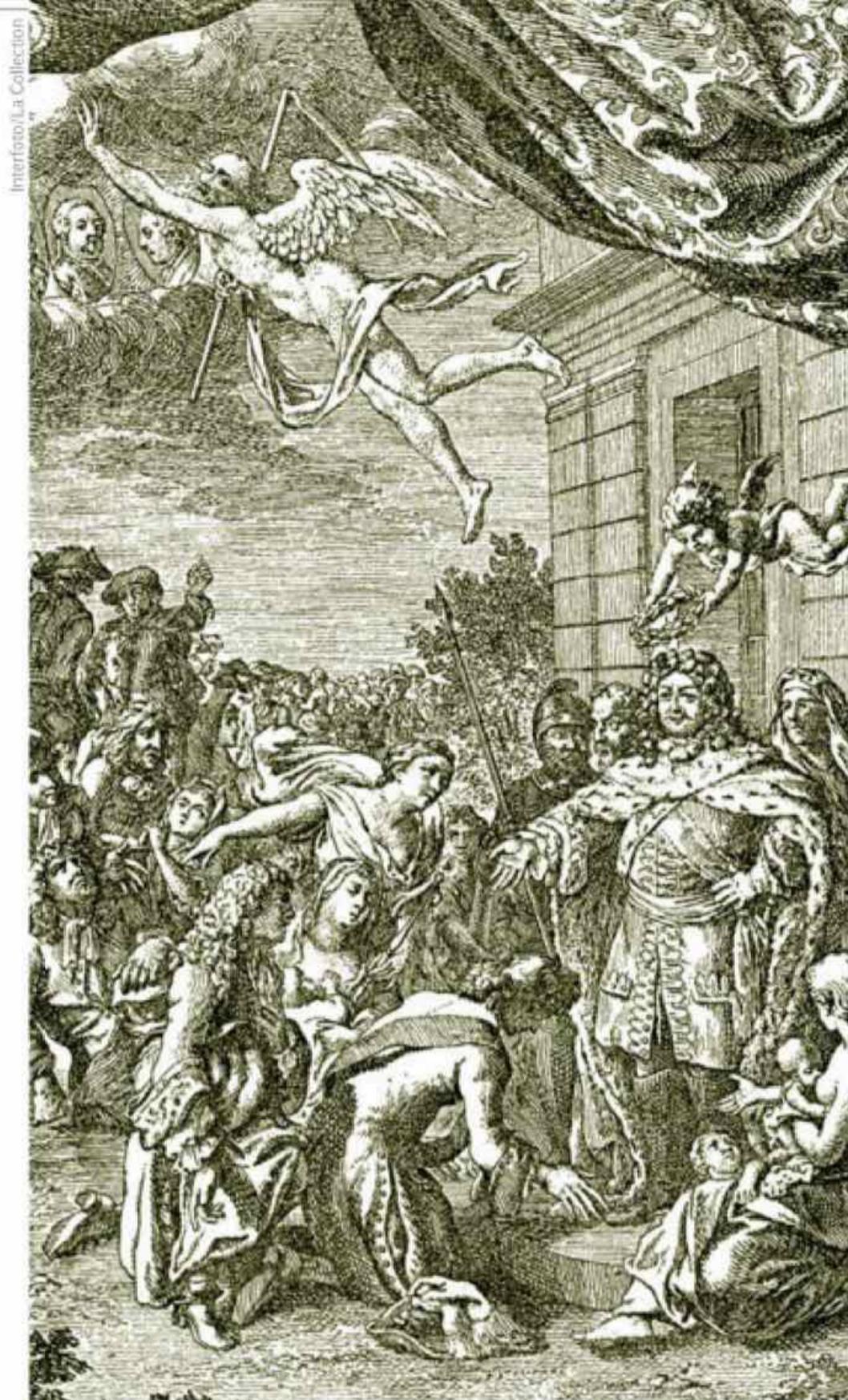
Vingt mille huguenots, frappés par la pauvreté mais déterminés, ont trouvé refuge en Brandebourg et contribué au développement des manufactures (...) A Berlin, ils se sont établis comme orfèvres, bijoutiers, horlogers et sculpteurs. Les Français installés dans nos campagnes cultivent le tabac et d'excellents fruits et légumes.

A la sueur de leur front, ils tirent des sols sablonneux d'excellentes terres fertiles.» En ce jour d'automne 1785, le roi Frédéric II de Prusse n'a pas assez de mots pour dire tout le bien qu'il pense des réfugiés français. Sans ces derniers, il est vrai, son pays ne connaîtrait sans doute pas le même rayonnement.

Qui sait, en effet, ce qu'il serait advenu de Berlin si, deux cents ans plus tôt, Louis XIV n'avait pas révoqué l'édit de Nantes, garant de la liberté de culte aux protestants ? En promulguant, le 18 octobre 1685, un nouvel édit – celui de Fontainebleau – le Roi-Soleil ordonnait de détruire tous les temples du royaume, d'expulser les prêtres et d'obtenir par la force la conversion des laïcs protestants.

A cette époque, Metz, haut lieu huguenot, voit son temple rasé. David Ancillon, doyen des pasteurs de la ville, et trois autres ministres du culte réformé sont chassés. Malgré les menaces de représailles (les hommes sont envoyés aux galères, les femmes dans des couvents catholiques), des milliers de protestants préfèrent quitter le royaume plutôt que de renoncer à leur croyance. Ils se mettent en marche pour rejoindre le Brandebourg et Berlin, dans le nord-est de l'Allemagne. Huit cents kilomètres les séparent de leur destination. Le voyage n'est pas seulement long, il est également périlleux, comme en témoignent les récits des proscrits. Il faut franchir la frontière sans être pris par les patrouilles, éviter les paysans prêts à dénoncer les fuyards en échange d'une récompense. Cependant, les huguenots, savent que de l'autre côté du Rhin, ils sont attendus à bras ouverts.

En effet, dès le 29 octobre 1685, soit douze jours après la révocation de l'édit de Nantes, Frédéric-Guillaume I^{er}, Grand Electeur de Brandebourg, a publié l'édit de Potsdam promettant d'accueillir les protes-



Frédéric-Guillaume I^{er} accueille les huguenots (à gauche). Ces derniers

Pour le Brandebourg, ruiné par la guerre, les immigrants sont une bénédiction



s'engagent dans l'armée du prince (au centre) et lui montrent les tissus issus de leurs filatures (à droite). Gravures de Daniel Chodowiecki. XVIII^e siècle.

tants martyrisés. La principauté, ruinée par la guerre de Trente Ans, décimée par cinq épidémies de peste successives qui ont fait près de 140 000 victimes, est exsangue. Pour repeupler son pays et relancer l'économie, le prince espère attirer les huguenots français en multipliant les mesures en leur faveur. Ceux qui s'installent dans le Brandebourg et à Berlin sont exemptés d'impôts pendant quatre ans. On leur cède des terrains et on leur fournit gratuitement le bois

de construction. Ils sont libres de travailler comme ils l'entendent, pourront suivre leur culte, dans leurs temples, avec leur clergé. Ils seront administrés par leurs propres bourgmestres et auront même leurs magistrats qui appliqueront les lois... françaises ! Mieux, les paysans se voient attribuer des terres et des fermes abandonnées. Vingt mille réfugiés s'installent sur cette terre promise, dont six mille à Berlin, ce qui en cette fin de XVII^e siècle, représente ■■■

●●● un quart de la population berlinoise. Parmi eux, on compte des membres de l'élite messine, des médecins, des pharmaciens, mais aussi des jardiniers, des agriculteurs, des commerçants, des artisans et des militaires. Cinq cents à six cents officiers se mettent au service de l'armée de Frédéric-Guillaume I^{er}.

Petits pains blancs, «ragoût fin»... Les mets lorrains conquièrent les tables berlinoises

La colonie française se révèle vite active et industrielle. En 1701, alors que le Brandebourg devient le royaume de Prusse, les registres mentionnent l'existence au sein de celle-ci de 45 cordonniers, 42 orfèvres, 41 tailleur, 36 perruquiers, 20 boulanger, 20 menuisiers... Les Français ont apporté avec eux un savoir industriel inexistant ou perdu en Allemagne : filature de la soie, orfèvrerie, horlogerie... De fait, toujours selon les listes officielles, 46 métiers nouveaux font leur apparition, notamment dans le travail du cuir, comme les gantiers et les chapeliers. Jardiniers, horticulteurs et maraîchers ne sont pas recensés dans ces listes. Ils méritent pourtant qu'on signale leur apport. Installés sur des parcelles inhospitalières surnommées «les terres du Moab» (aujourd'hui le quartier Moabit de Berlin), en référence au royaume aride de la Bible, les huguenots introduisent des cultures maraîchères : haricots, petits pois, choux-fleurs, salsifis, asperges ou encore artichauts. Dans le même temps, de nouveaux mets font leur apparition sur les tables berlinoises : les petits pains blancs, les boulettes de viande, le «ragoût fin», cuisiné avec trois viandes ou encore la Berliner Weisse, «le champagne de Berlin» (boisson à base de bière).

Dans les domaines des lettres, des sciences et des arts, les huguenots français affichent également un beau dynamisme. Des écoles, des académies sont créées. Le Französisches Gymnasium, qui voit le jour en 1689, a pour premier directeur Charles Ancillon, frère du pasteur David

Ancillon. La qualité de son enseignement est si réputée que la noblesse allemande y envoie ses enfants, bien que tous les cours soient dispensés en français. A sa fondation, en mars 1700, l'Académie royale des sciences de Prusse compte parmi ses membres un tiers de Français.

Loin de vivre en communauté fermée, les huguenots messins s'intègrent à la population locale. Dès la deuxième génération, les mariages franco-allemands sont nombreux. A l'occasion, les noms de familles se transforment : Hennequin devient Hennecke, Le Clerc se transforme en Klerike. Des mots français se mêlent également au vocabulaire allemand. Les hommes portent des «Jacke» (jaquette, veste) ou un «Kostüm», les femmes, une «Bluse» (chemisier) et un «Trikot» si le temps est un peu frais. Les Mamsellchen (mademoiselles) ont «Rendez-vous» avec un «Monsieur» et se promènent sur le «Trottoir».

En 1785, les descendants des réfugiés célèbrent le premier centenaire de l'édit de Potsdam. Des cérémonies sont organisées, un livre du souvenir édité et on demande à Daniel Chodowiecki – un artiste d'origine huguenote – de réaliser une médaille commémorative. Un exemplaire spécial, unique et en or, est frappé et remis à Frédéric II. Le roi de Prusse prononce à cette occasion un discours élogieux pour rendre hommage aux Français. On peut voir encore

La cathédrale française de Berlin accueille depuis 1929 le Musée huguenot.



Ces Messins choisiront le camp des Prussiens contre Napoléon

aujourd'hui sa déclaration (en allemand) sur la plaque apposée à l'extérieur de la Französische Friedrichstadtkirche, la «cathédrale française», située sur la Gendarmenmarkt (place du Marché des gendarmes), le centre historique de Berlin. A cette époque, les descendants des réfugiés se sont fondus dans la population de souche allemande au point que la langue française n'est plus utilisée que dans les milieux huppés et pour le culte.

Bismarck juge que les huguenots sont «les meilleurs des Allemands»

La confusion entre les deux communautés est telle que les frères Grimm, au moment de retranscrire les contes oraux de la culture allemande, vont en être victimes. «Nous avons une source merveilleuse, s'enthousiasme Wilhem Grimm en 1813, une vieille femme qui sait beaucoup de chose et raconte très bien...» L'écrivain ignore que Dorothée Viehmann, son informatrice, est une descendante des huguenots français. Son arrière-grand-père paternel, Isaac Pierson, faisait partie des premiers expatriés venus de Metz. Dix-neuf histoires qu'elle leur transmet en toute bonne foi, et que les frères Grimm retracent comme d'authentiques récits populaires allemands, sont en fait... françaises.

Au début du XIX^e siècle, alors que la Grande Armée de Napoléon marche sur Berlin, le roi de Prusse peut se poser la question : dans quel camp vont se situer les descendants des Français ? Confrontés à une vraie crise identitaire, ces derniers n'hésitent pourtant pas et s'engagent du côté de la Prusse. En 1806, lorsque Napoléon entre en vainqueur dans Berlin, le doyen des pasteurs de la capitale, d'origine française, aurait reçu l'empereur par ces mots : «Sire, je suis Prussien (...) et je vois votre Majesté dans ces lieux avec la

plus profonde douleur.» Pour protester contre l'occupation de la Prusse par les armées napoléoniennes, les pasteurs décident de célébrer désormais le culte en allemand et les deux églises réformées, françaises et allemandes, fusionnent. Animés d'un fort sentiment nationaliste, de nombreux huguenots rejettent la culture

française dont ils sont issus. Ainsi, le père de l'écrivain Théodor Fontane a 17 ans quand il fait la promesse de ne plus prononcer un mot de français et s'engage pour combattre Napoléon. «Les réfugiés pour la foi deviennent des patriotes prussiens», explique l'historien allemand Rudolf von Thadden. Et l'empereur Otto von Bismarck, alors que la Prusse est devenue en 1871 le Reich, ira jusqu'à qualifier les descendants des Français de «meilleurs des Allemands».

Une simple promenade, aujourd'hui, dans les allées du Französischer Friedhof, le cimetière français de Berlin, rappelle l'importance de la présence huguenote dans la capitale allemande. On y trouve la stèle du graveur Daniel Chodowiecki (1726-1801), de l'acteur Ludwig Devrient (1784-1832), celle de Peter Louis Ravené (1793-1861) qui fondit les premiers rails du chemin de fer allemand, ou du philosophe Karl Ludwig Michelet (1801-1893). Cette première nécropole étant devenue insuffisante pour accueillir les dépouilles des descendants des huguenots, le second cimetière de la communauté réformée française a été inauguré en 1835 sur la Liesenstrasse. C'est là que repose l'écrivain Théodor Fontane (1819-1898).

Chaque année, en octobre, la communauté protestante commémore toujours l'édit de Potsdam, avec des offices en français, des conférences historiques et des repas conviviaux où l'on évoque volontiers les descendants qui influent toujours sur le destin du pays. Comme la famille Maiziére, par exemple (qui doit son patronyme à la ville de Maizières-lès-Metz) : Lothar de Maiziére fut Premier ministre est-allemand en 1989-1990. Son cousin Thomas de Maiziére est, lui, l'actuel ministre de l'Intérieur d'Angela Merkel. ■

CYRIL GUINET

Ich liebe dich, moi aussi...

Même aux heures les plus sombres des guerres franco-allemandes, des femmes et des hommes d'esprit n'ont cessé d'échanger idées, découvertes et œuvres d'art, partageant et diffusant tout ce que les deux pays avaient de meilleur.

PAR NICOLAS CHEVASSUS-AU-LOUIS ET HÉLÈNE STAES (TEXTES)

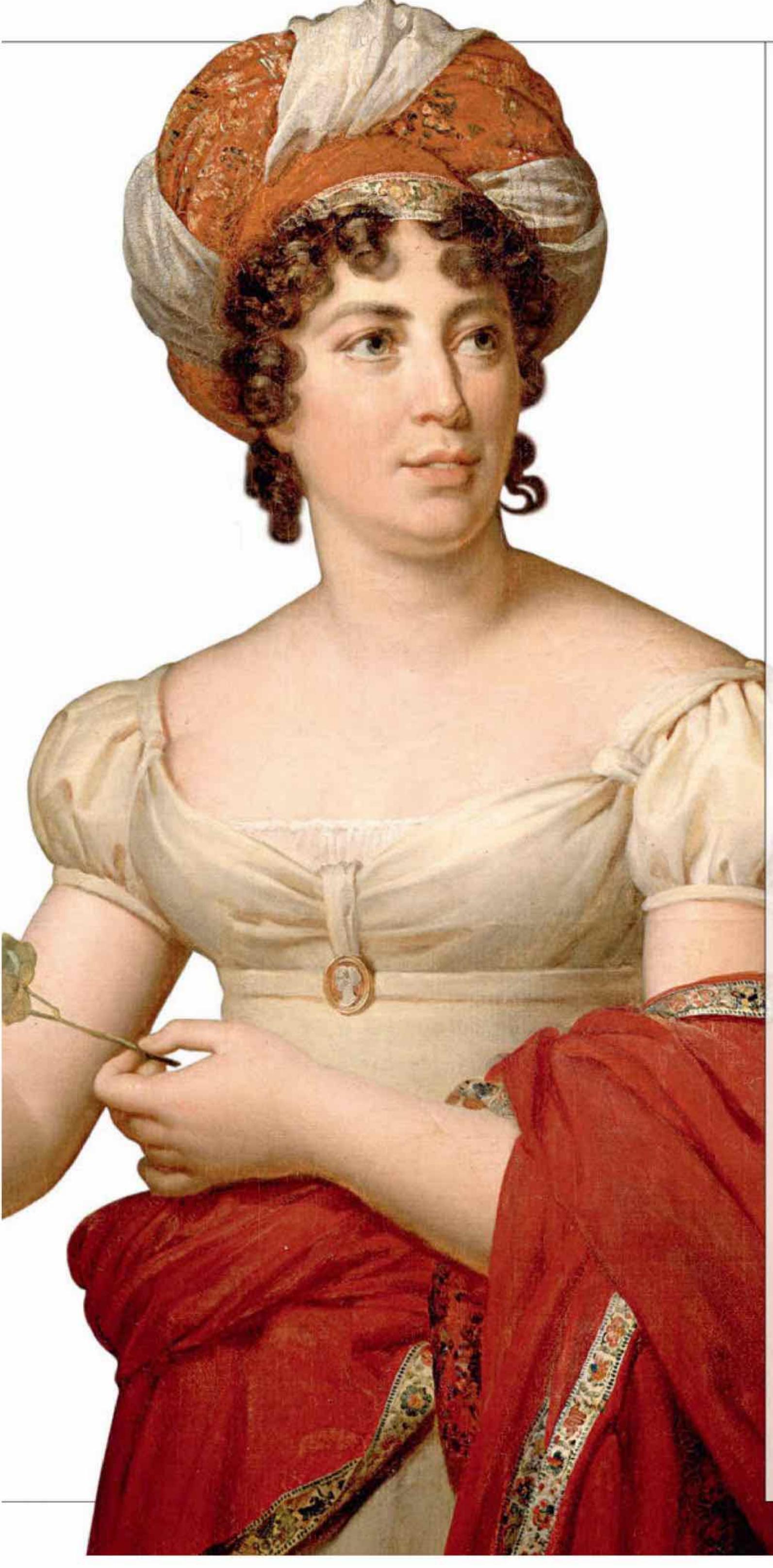
De la révolte allemande de 1813 contre l'occupation napoléonienne à l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par le I^{er} Reich, des combats de la Grande Guerre à l'occupation française de la Rhénanie jusqu'en 1930, la France et l'Allemagne s'engagent tout au long du XIX^e siècle et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale dans une interminable confrontation. Pourtant, cultures allemande et française ne cessent d'échanger grâce à des «passeurs» qui puisent chez le voisin d'outre-Rhin ce qu'ils déplorent de ne pas trouver chez eux.

Ce que recherchent les Allemands en France ? La liberté. L'idée naît avec la Révolution de 1789 et la proclamation des droits de l'homme, qui suscitent une vague d'enthousiasme parmi les intellectuels du monde germanique. De cette liberté de pensée, d'association et de presse profitent des exilés politiques en délicatesse avec les régimes autoritaires d'outre-Rhin avant l'unification de 1871... ou, bien plus tard, après l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler. Durant ces périodes sombres, nombre d'Allemands, juifs, s'installent aussi à Paris pour fuir l'antisémitisme. D'autres encore rejoignent la France pour travailler et manger à leur faim : jusqu'à son point culminant, en 1848, l'immigration allemande en France est autant économique que politique.

Ce que recherchent les Français en Allemagne ? Le savoir. Déjà Madame de Staël évoquait dans son «De l'Allemagne» le goût de la philosophie allemande pour la métaphysique. Kant devient vite un auteur incontournable de l'enseignement de la philosophie en France. L'érudition allemande, c'est aussi celle des humanités, de l'histoire, de la philologie, de l'archéologie. En 1892, la moitié des livres achetés par l'Ecole normale supérieure sont en allemand. Les universités d'outre-Rhin sont un passage obligé pour tout étudiant français ambitieux. En sciences, elles sont les premières à se doter de laboratoires et à développer des relations avec l'industrie. Un modèle que la France s'efforce de copier à marche forcée après sa défaite face à la Prusse de 1870.

Enfin, il est un domaine où les deux pays ne cessent de communiquer en dépit des nationalismes, c'est celui de l'art. Le romantisme au XIX^e siècle est un courant allemand et français. La musique de Richard Wagner déchaîne les passions à Paris, tandis que l'on joue Saint-Saëns et Berlioz à Weimar. Dans les années 1920, le peintre allemand Max Ernst s'amuse de fréquenter à Paris le poète Louis Aragon qui, quelques années plus tôt, lui faisait face dans les tranchées. La déclaration de guerre de 1939 interrompra ces échanges intenses qui duraient depuis cent cinquante ans. Mais ils reprendront dès 1945 (voir notre sujet consacré à la réconciliation). ■





MADAME DE STAËL

Elle inventa le romantisme en version française

En 1803, Germaine de Staél est interdite de séjour en France par Napoléon. L'Empereur voit dans la fille de Jacques Necker, l'ancien ministre d'Etat de Louis XVI, l'un des chefs de file de l'opposition libérale. Non sans raison. Richissime, elle est aussi intelligente qu'influente. Comme le dit un bon mot qui circule dans Paris, trois puissances s'opposent à Napoléon : l'Angleterre, la Russie et Madame de Staél. Cette dernière supporte mal son exil en Suisse. Elle entreprend un long voyage en Allemagne. Elle part sans presque rien connaître du pays, pas même la langue. Elle en revient émerveillée, convaincue que la France a tout à gagner à s'ouvrir à la culture allemande. Et c'est cette conviction qu'elle exprime avec force dans son livre qui deviendra, des années plus tard, un immense succès et le breviaire des romantiques français : «De l'Allemagne», publié en 1810. Saluant cet ouvrage, Victor Hugo, en 1824, reconnaîtra en Madame de Staél «une femme de génie».

«*De l'Allemagne*» est un guide de voyage inspiré. Madame de Staél y décrit les paysages d'outre-Rhin, mais aussi les institutions et les mœurs de nos voisins allemands. Elle souligne par exemple les effets positifs de la fragmentation du monde germanique en de multiples micro-Etats. «Comme il n'existe point de capitale où se rassemble la bonne compagnie [...] l'esprit de société y exerce peu de pouvoir, l'empire du goût et l'arme du ridicule y sont sans influence.» Son analyse est fondée sur l'opposition des caractères entre Français brillants, mais superficiels, et Allemands plus ternes mais plus profonds. «Un Français sait encore parler, lors même qu'il n'a point d'idées. Un Allemand en a toujours dans sa tête un peu plus qu'il n'en saurait exprimer.» De ce génie allemand, elle donne de longs exemples, présentant aux lecteurs français les philosophes Kant et Fichte, mais surtout les écrivains Goethe et Schiller, qu'elle a rencontrés à Weimar, ou encore Wieland et Novalis.

Ces artistes ont en commun l'amour de la nature. Leurs œuvres s'ancrent dans un passé médiéval mythifié. «Le nom de romantique a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme.» Persuadée que la littérature classique française s'épuise et se perd dans l'imitation de l'Antiquité, elle invite ses auteurs à puiser leur inspiration, comme outre-Rhin, dans les légendes nationales. Cette invitation à imiter l'Allemagne, alors entièrement soumise à Napoléon, achève d'exaspérer l'Empereur. Les 2 000 exemplaires du livre sont saisis avant même la mise en vente et détruits. «Nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est pas français», lui écrit le ministre de la Police. Craignant pour sa sécurité, de Staél entame un long voyage à travers l'Europe. Ce n'est qu'après la chute de l'Empire, en 1815, que «*De l'Allemagne*» peut à nouveau être diffusé en France. Mais Madame de Staél, qui décède en 1817, à l'âge de 51 ans, aura à peine le temps d'en entrevoir le phénoménal succès à venir.

FRÉDÉRIC-MELCHIOR GRIMM

Il initia l'élite germanique à la mode versaillaise

Ce jeune juriste sans fortune, issu d'une famille de luthériens bavarois, arrive à Paris en 1750 en qualité de précepteur du fils d'un noble allemand. Il se lie d'amitié avec un autre étranger, le Genevois Jean-Jacques Rousseau, qui le fait entrer dans le monde des salons. Il y rencontre d'Alembert, Voltaire, qu'il avait déjà traduit en allemand, et Diderot, dont il sera un ami intime. Grimm noue bientôt une liaison avec Madame d'Epinay, au grand dam de Rousseau, dont elle était la protectrice.

Grimm devient une célébrité dans le monde des lettres parisiennes non pas, à son grand regret, comme auteur, mais comme critique et surtout en tant que correspondant des cours européennes. Notamment germaniques. Les princes allemands ont besoin d'avoir à Paris, ville qui donne le ton dans toute l'Europe, un informateur leur fournissant des nouvelles fraîches sur la vie culturelle autant que sur la mode. Grimm enverra ainsi à la duchesse de Saxe-Gotha une coiffure pour lui donner une idée de ce qui se porte à Paris. En 1753, Grimm succède à l'abbé Raynal à la tête du périodique «Les Nouvelles littéraires» et lui donne le titre de «Correspondance littéraire, philosophique et critique». Bimensuelle, la publication rend compte de l'actualité des arts, des lettres et du spectacle parisiens. Diderot et Louise d'Epinay compteront parmi les principaux collaborateurs de la «Correspondance».

Cette revue est réservée à un nombre restreint d'abonnés. Ces derniers doivent garder une discréption absolue sur son contenu, une condition que Grimm pose pour pouvoir garder sa liberté de ton. Parmi les lecteurs, on compte l'impératrice Catherine II de Russie, la reine de Suède, sœur de l'empereur François II, ainsi que des membres des familles aristocratiques des petites cours d'outre-Rhin. En revanche, la «Correspondance» ne parvient pas à séduire le roi Frédéric II de Prusse. Grimm le déplore et écrit : «Je sais aussi que j'ai avec lui le tort ou la tache originelle d'être Allemand. Si je portais un nom français, j'aurais bien plus beau jeu.» Frédéric II, correspondant de Voltaire et ami de d'Alembert, n'a guère de goûts pour les flatteries de Grimm, qui n'hésite pas à le comparer à Alexandre le Grand.

Grimm se lance dans des activités diplomatiques. Il devient ambassadeur en France de la ville libre de Francfort, puis de la cour de Saxe-Gotha qui lui obtient le titre de baron en 1772, un an avant qu'il n'abandonne la direction de la «Correspondance». Ce goûts des honneurs l'éloigne de son ami Diderot qui lui écrit en 1781 : «Mon ami, vous avez la gangrène [...] Vous êtes devenu le plus dangereux des anti-philosophes.» La Révolution rompra les liens de Grimm avec la France. Il quitte Paris en 1791 et combat le nouveau régime jusqu'à sa mort en 1807 dans la ville de Gotha. Revanche posthume : «Correspondance» est imprimée et rendue publique en 1812, donnant à voir combien Grimm a permis aux idées des Lumières françaises de faire le tour de l'Europe.

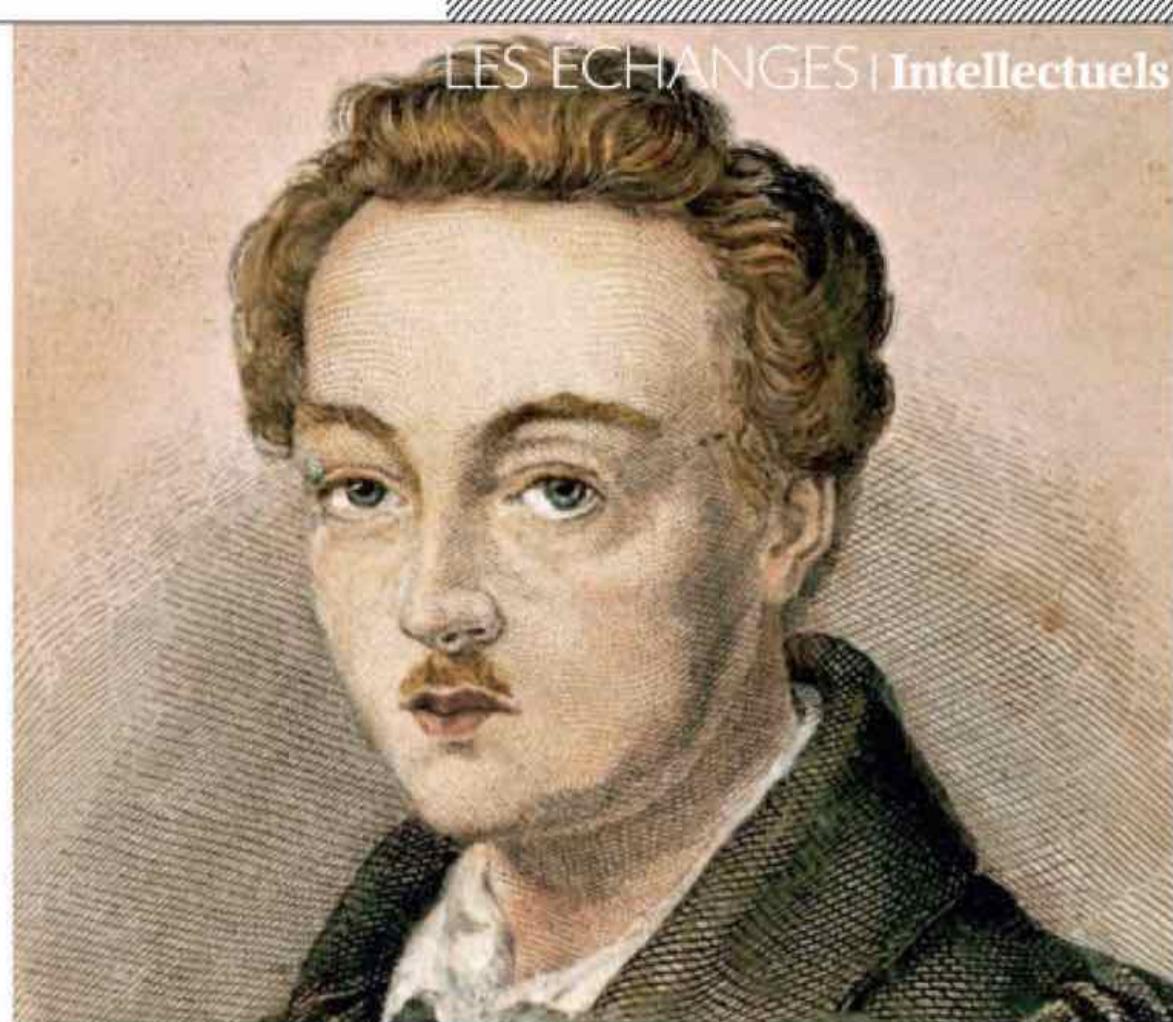


GEORG BÜCHNER

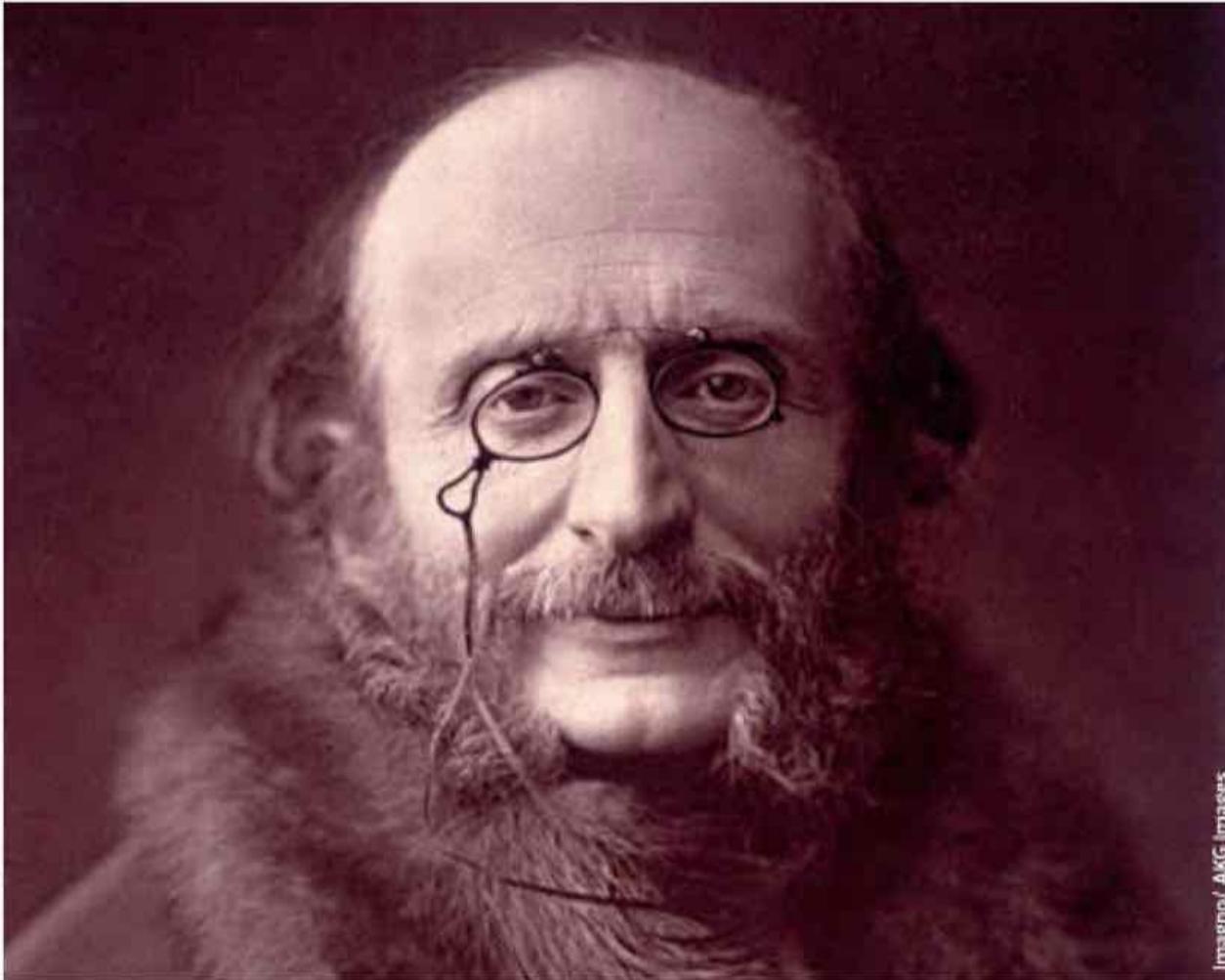
Musset et Hugo étaient ses maîtres, Danton lui inspira son chef-d'œuvre

Écrivain. Scientifique. Et révolutionnaire. Durant les vingt-quatre années de sa courte vie – il mourut du typhus en 1837 –, Georg Büchner a mené de front ces trois carrières. Toutes marquées par l'influence française. Ainsi, il fut le traducteur de Hugo, en qui il reconnaissait, avec Shakespeare et Musset, l'un de ses maîtres dans le domaine du théâtre. Dramaturge, Büchner se consacra aussi à la médecine. Il l'étudia à l'université de Strasbourg, et c'est en son sein et en français qu'il publia sa très étudie

étude de l'anatomie du système nerveux du barbeau (*Cyprinus barbus*). C'est également dans la capitale alsacienne que Büchner se réfugia en 1835 pour fuir la répression politique qui le menaçait outre-Rhin. Il était adepte du socialisme de Blanqui et Saint-Simon, et cet engagement lui valait d'être recherché par la police du grand-duché de Hesse-Darmstadt... Son théâtre, difficile à monter avec les moyens techniques de son époque, ne fut joué en Allemagne qu'au début du XX^e siècle et en France après 1945.



AKG Images



Imago / AKG Images

FRANZ LISZT

Ce Hongrois fit jouer Berlioz et Saint-Saëns sur la scène de Weimar

Dès son arrivée à Paris en 1823, à l'âge de 12 ans, Liszt est adulé comme pianiste prodige. Il diffuse en France l'œuvre de Bach et s'enthousiasme pour la «Symphonie fantastique» de Berlioz, créée en 1830. Les idées socialistes aussi le séduisent. Il consacre à la révolte des canuts de 1833 une pièce pour piano : «Lyon». En 1848, alors que le printemps des peuples fait souffler un vent de liberté sur l'Europe centrale, Liszt quitte la France pour l'Allemagne. À Weimar, on lui confie les fonctions de

maître de chapelle. Il y fait jouer Berlioz, puis le jeune Camille Saint-Saëns. Nouveau tournant en 1858 : en froid avec les autorités conservatrices de Weimar, il démissionne pour se retirer en Italie, où il est ordonné abbé. Il partage les dernières décennies de sa vie entre Weimar, Rome et Budapest. Liszt meurt en 1886. De ce «docteur en philosophie et en double croche», le poète Heine disait qu'il était «le moderne Homère que l'Allemagne, la Hongrie et la France [...] réclament comme l'enfant de leur sol».



AKG Images

JACQUES OFFENBACH

Emblème de la légèreté parisienne, il était né... à Cologne

Les *Contes d'Hoffmann* d'Offenbach passent, dans le monde entier, pour le modèle de l'opéra français... même si l'action se déroule à Berlin, si le personnage principal est un écrivain allemand, et si son compositeur est né à Cologne ! Dès l'enfance, Jacob Offenbach est doué pour la musique. Il arrive à Paris en 1833, à l'âge de 14 ans, pour entrer au Conservatoire autant que pour échapper à l'antisémitisme qui lui interdit toute carrière musicale outre-Rhin. Après des débuts difficiles, il fuit les émeutes de la

révolution de 1848 et repart à Cologne. À son retour en 1850, Offenbach devient chef d'orchestre à la Comédie-Française et ses opérettes rencontrent un succès croissant sous le Second Empire. La guerre de 1870 le place à nouveau dans une situation délicate : vu comme un espion en France et comme un traître en Allemagne, il s'enfuit à travers l'Europe. Il revient à Paris en 1871 pour de nouveaux triomphes et s'éteint en 1880 pendant les répétitions de ces «*Contes d'Hoffmann*» qui feront sa gloire.



AKG Images

GÉRARD DE NERVAL

De l'autre côté du Rhin, on ne le trouvait pas si fou que ça...

A 20 ans et pas encore bachelier, Gérard de Nerval publie en 1828 une traduction du «Faust» de Goethe. «Il vaut mieux, je crois, s'exposer à laisser quelques passages singuliers ou incompréhensibles, que de mutiler un chef-d'œuvre», explique-t-il hardiment dans sa préface. Le temps lui donnera raison : plusieurs fois remaniée par ses soins, sa traduction fait toujours autorité. En 1838, Nerval visite la Rhénanie en compagnie d'Alexandre Dumas. Ce voyage a pour lui une résonance intime :

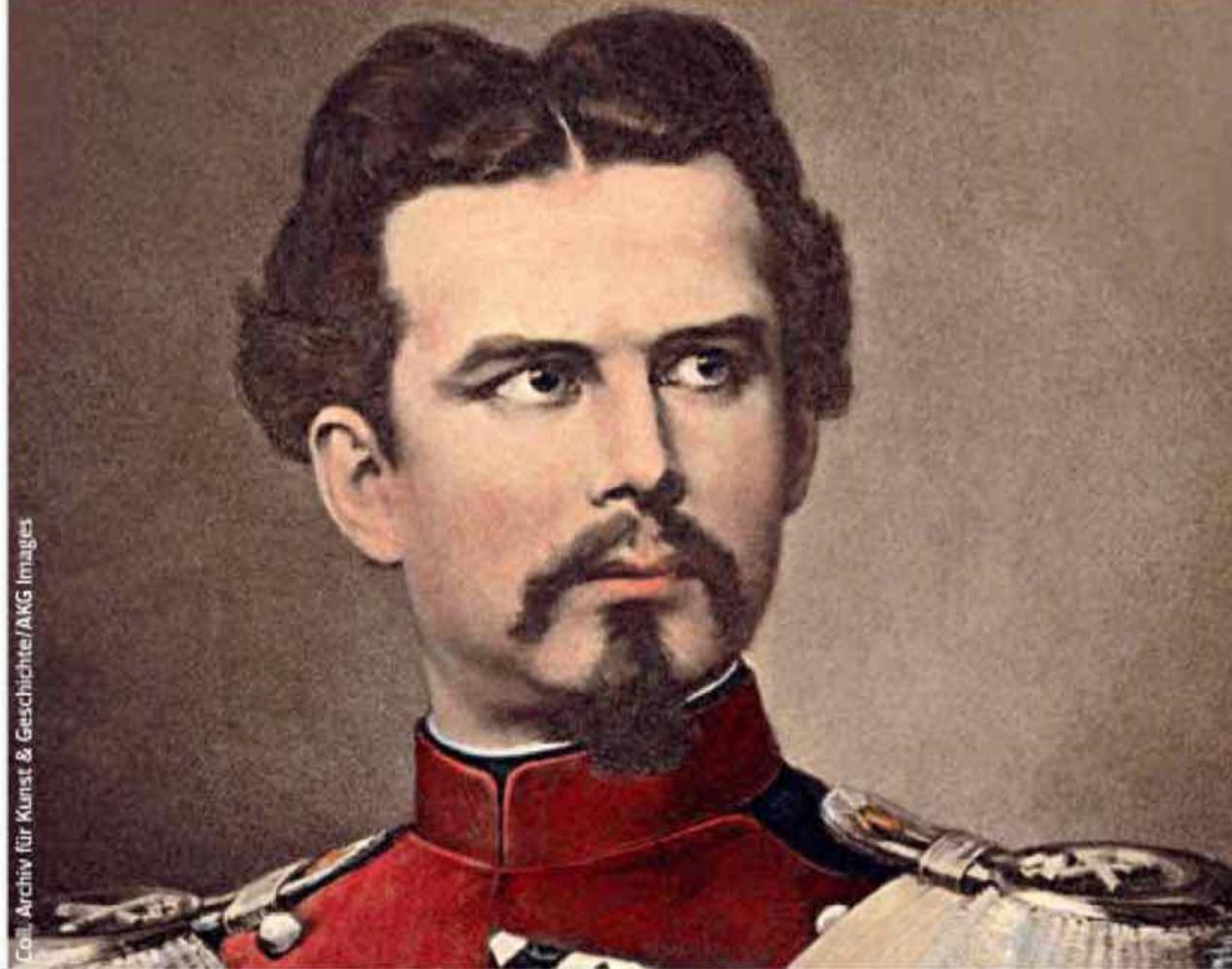
décédée alors qu'il n'avait que 2 ans, sa mère est enterrée outre-Rhin. De retour, il publie le récit ému de ce voyage. En 1841, il éprouve sa première crise de folie. Il multiplie ses voyages dans «cette bonne Allemagne, où repose ma mère, et qui est comme ma seconde patrie» (lettre à Franz Liszt). Fidèle à ce pays, il note en 1854 cette phrase énigmatique dans son journal : «On ne me trouve pas fou en Allemagne.» Six mois plus tard, il se pend à un réverbère, près du Châtelet, à Paris.

LOUIS II DE BAVIÈRE

Il dépensait des fortunes pour briller comme le Roi-Soleil

Son château de Neuschwanstein est connu dans le monde entier depuis que les studios Walt Disney s'en sont inspirés pour créer leur logo. Mais l'on sait moins que le roi Louis II de Bavière a conçu l'idée de ce palais en 1867, après la visite du chantier de reconstruction du château médiéval de Pierrefonds (Oise). Louis II en fut émerveillé. En 1869, il fit poser la première pierre du château de Neuschwanstein, inspiré de ce Moyen Âge rêvé. En 1874, c'est pour le château de Versailles que le sou-

verain fantasque se passionna. De retour dans son pays, il en fit construire une réplique à Herrenchiemsee, près de Salzbourg. Louis II l'appela du nom de Meicost Ettal..., une anagramme de «L'Etat, c'est moi», la fameuse phrase du Roi-Soleil. Mais Louis II n'y séjournait que quelques jours, en 1886. Le gouvernement de Bavière, qui s'inquiétait de sa folie dépensiére, le fit déclarer aliéné mental, le 10 juin 1886. Quelques jours plus tard, il se noya dans des conditions qui n'ont jamais été éclaircies.



Coll. Archiv für Kunst & Geschichte/AKG Images

GABRIEL MONOD

Cet historien forgea sa méthode à l'université de Göttingen

La guerre franco-prussienne de 1870-1871 entraîne ce que les historiens appellent souvent «la crise allemande de la pensée française». Intellectuels et savants français prennent conscience que leur pays n'est plus à l'avant-garde du savoir. Alsacien par sa mère, l'historien Gabriel Monod (1844-1912) ressent durement la défaite, mais refuse de se réfugier, comme le font nombre de ses collègues, dans une exaltation revancharde du génie français. Il a suivi avec passion des cours aux universités

de Berlin et de Göttingen et crée, en 1876, la «Revue historique». Son credo : une histoire positiviste, fondée sur l'analyse critique des sources, telle qu'il a appris à la pratiquer outre-Rhin. Son ambition : lutter contre la manie des historiens français de son temps d'être «des littérateurs avant d'être des savants» en privilégiant le beau style à la rigueur. Sous sa direction, durant trois décennies, la «Revue historique» introduira en France le meilleur de l'historiographie allemande.



Roger-Viollet



HEINRICH HEINE

Depuis Paris, sa plume faisait trembler Berlin

Peu après la signature, en 1963, du traité de l'Elysée scellant la réconciliation franco-allemande, la Bibliothèque nationale de France acheta, sur instruction expresse de Charles de Gaulle, une collection de manuscrits de Heinrich Heine. Né à Düsseldorf en 1797, mort à Paris en 1856, après y avoir vécu plus de trente ans, écrivant en allemand mais surveillant de très près ses traductions françaises, Heine avait été sans conteste le plus grand «passeur de culture» du XIX^e siècle entre la France et l'Allemagne. Et c'est à ce titre que de Gaulle entendait honorer sa mémoire.

Heine était un admirateur passionné de la Révolution française. En 1830, dès qu'il apprit que le vent révolutionnaire recommençait à y souffler, il s'installa à Paris. En Allemagne, il jouissait pourtant d'une certaine renommée. Son talent de poète y était reconnu. Mais, juif, il se heurtait à l'antisémitisme latent. Il souffrait aussi de la censure omniprésente comme du conservatisme des élites. C'est donc dans la capitale française, où vivaient alors quelques 60 000 Allemands, artisans fuyant la misère ou intellectuels en quête de liberté, qu'il s'installa comme correspondant de l'*«Allgemeine Zeitung»* de Augsbourg, l'un des journaux alors les plus réputés d'Allemagne.

Son style brillant se caractérisait par une ironie ravageuse. Heine aimait «à mordre les méchants» et même ses amis, comme George Sand, n'échappaient pas à ses saillies. «(Elle) est belle comme la Vénus de Milo ; elle surpassé même celle-ci par bien des qualités ; elle est par exemple beaucoup plus jeune.» En 1832, Heine voulut publier sous le titre «La Situation française» un recueil de ses textes, mais son livre fut interdit dans la Confédération germanique. Ses éloges des libertés politiques et ses attaques contre la religion étaient jugés subversifs.

Il était ami d'un autre exilé allemand : Karl Marx. Et il suivait avec sympathie l'émergence du mouvement socialiste, qu'il tenait pour un antidote au poison du nationalisme allemand alors en pleine ascension. Sur ce point, l'aveuglement de ses amis romantiques parisiens – Gérard de Nerval (qui était son traducteur), Alexandre Dumas, Théophile Gautier – l'inquiétait. L'Allemagne qu'ils vénéraient, celle que Madame de Staél leur avait fait découvrir, n'était qu'un mythe, une chimère, pensait-il. Il fustigeait l'absence de démocratie dans les petites principautés allemandes. Il se méfiait aussi de la philosophie métaphysique allemande, et de son idéalisme aveugle. À l'université de Berlin, Heine avait suivi les cours de Hegel, qu'il décrivait «assis avec sa triste mine de poule couveuse sur les œufs funestes» du nationalisme... Mais celui qui se présentait comme «un romantique défroqué» aimait aussi l'Allemagne, une autre Allemagne qu'il contribua à faire connaître chez nous. C'était notamment celles des légendes populaires dont il appréciait la poésie. Grâce à lui, les Français entendirent parler pour la première fois des frères Grimm, dont les recueils de contes rencontraient alors un grand succès outre-Rhin.

ERNEST FOURNEAU

La chimie allemande n'avait pas de secrets pour lui

On lui doit le premier anesthésique local moderne, le premier médicament contre la syphilis, et c'est dans le laboratoire qu'il dirigeait que furent inventés en 1935 les sulfa-mides, premières molécules à action antibactérienne. Autant de découvertes qu'Ernest Fourneau n'aurait pu faire, de son propre aveu, sans sa formation en Allemagne, entre 1899 et 1903, après ses études de pharmacie à Paris. Outre-Rhin, il travailla à Heidelberg, puis à Berlin, dans le laboratoire d'Emil Fischer, et enfin à Munich, dans celui de Richard Willstätter. Tous deux furent lauréats du prix Nobel, en 1902 et en 1915.

La chimie allemande était alors la plus avancée au monde. Fourneau décida d'appliquer ce qu'il avait appris outre-Rhin à la synthèse de nouveaux médicaments. C'était une révolution scientifique, car la pharmacopée se limitait alors à des extraits naturels, longs et coûteux à préparer. Fourneau devint directeur scientifique des établissements Poulenc (future Rhône-Poulenc, entreprise aujourd'hui intégrée, de fusion en fusion, au sein du géant franco-allemand de la pharmacie, Sanofi-Aventis). Dans le même temps, il dirigea à partir de 1911 le laboratoire de chimie thérapeutique à l'institut Pasteur. Là encore, il implanta en France la pratique allemande de rapprochements entre industrie et recherche fondamentale. Ce qui ne n'allait pas sans rivalités : à plusieurs reprises, son laboratoire a extrait les principes chimiques, tenus secrets par leurs inventeurs, de médicaments allemands, ce qui entraîna de longs contentieux en matière de brevets.

Fourneau était un germanophile de toujours. Après la Première Guerre mondiale, il s'engagea dans plusieurs associations œuvrant pour l'amitié franco-allemande. C'est ainsi qu'il fit la connaissance d'Otto Abetz, futur ambassadeur d'Hitler dans Paris occupé. Ensemble, ils présidèrent à la fin des années 1930 le comité France-Allemagne, formé par la réunion de mouvements de jeunesse et d'associations d'anciens combattants des deux pays. Politiquement très conservateur, mondain introduit dans les milieux aristocratiques parisiens, Fourneau voyait avec sympathie le redressement économique de l'Allemagne sous Hitler. Il assista aux journées du parti nazi à Nuremberg et aux Jeux olympiques de 1936, à Berlin. En septembre 1940, Abetz lui confia la censure, pour le compte de l'occupant, des publications scientifiques françaises. Une tâche qu'il exécuta sans zèle, ni antisémitisme, même s'il participait aux activités du groupe Collaboration, dont le nom résumait le programme.

Ces compromissions et ses sympathies nazies d'avant guerre, lui valurent d'être arrêté à la Libération. Mais les plus éminents scientifiques, dont le communiste et Nobel de physique Frédéric Joliot-Curie, réclamèrent dans une pétition sa remise en liberté qui permettrait de « servir les intérêts de la France et combattre dans le domaine de la chimie, l'influence de l'Allemagne». Fourneau sortit de prison en décembre 1944, et fut ensuite acquitté par les tribunaux d'épuration. Il décéda en 1949 à l'âge de 77 ans.



WALTER BENJAMIN

Des promenades dans Paris changèrent sa vision du monde

Paris était pour lui «la grande salle de lecture d'une bibliothèque que traverse la Seine». Le philosophe allemand Walter Benjamin développa très jeune cette studieuse passion pour la capitale française. En 1914, étudiant à l'université de Fribourg-en-Brisgau, il entama une traduction des «Tableaux parisiens» de Baudelaire. Grâce à la fortune paternelle, il voyagea en Europe et mena des recherches en histoire de l'art et en esthétique. En 1926, il commença une traduction de la «Recherche

du temps perdu», de Proust, en collaboration avec Franz Hessel. Juif et marxiste, il fuit l'Allemagne en 1933 et s'installa à Paris. C'est en lisant le roman surréaliste d'Aragon «Le Paysan de Paris» que lui vint son intérêt pour l'architecture urbaine parisienne. Il en explora la signification politique dans son essai «Paris, capitale du XIX^e siècle», écrit en français. En septembre 1940, Walter Benjamin se suicida à Port-Bou, faute de pouvoir franchir la frontière espagnole et fuir la France occupée.



Illustration Billa/Roger-Viollet



Albert Harlingue/Roger-Viollet

MARC BLOCH

Ce chercheur fut tué par les nazis, puis célébré par les Allemands

En 1943, avant d'être arrêté et fusillé par les nazis, l'historien Marc Bloch écrit ces vers : «J'avais un bon copain/Serrant la mâchoire, il est mort sous la torture.» Le titre du poème, «Ich hatte einen Kamaraden», était celui d'un chant militaire allemand. Ce n'est pas si étonnant : quoique fervent patriote, cinq fois cité à l'ordre des Armées, Bloch ne fut jamais germanophobe. Il parlait couramment allemand et lisait même le vieux saxon. Il obtint sa première chaire à Strasbourg, en 1919. Après la guerre,

les enseignants les plus brillants de France y étaient envoyés, pour donner à l'université de cette ville, redevenue française, le même prestige que lorsqu'elle était allemande. En 1929, Bloch fonda avec Lucien Febvre «Les Annales», une revue qui allait révolutionner la recherche historique. Cette aventure intellectuelle fut arrêtée par la guerre. En 1989, quand ils créèrent le centre de recherche franco-allemand en sciences sociales, les gouvernements de Paris et Bonn le baptisèrent du nom de Marc Bloch.

JEAN CAVAILLÈS

Dans les geôles de la Gestapo, il étudiait encore la pensée de Husserl

En 1930, ce brillant philosophe, sorti de l'Ecole normale supérieure trois ans plus tôt, séjourne en Allemagne dans le cadre ses recherches. Il rend visite à Edmond Husserl, alors une des plus grandes figures philosophiques outre-Rhin, et lit Heidegger, l'étoile montante de la pensée allemande. Il se montre un remarquable observateur de la montée du nazisme. Inquiet, il rentre à Paris en 1931 et consacre plusieurs articles à l'analyse du national-socialisme. Après sa soutenance de thèse, en 1938, il est nommé à

l'université de Strasbourg. Mobilisé, il est fait prisonnier en juin 1940, mais il s'évade et s'implique dans la résistance naissante. Arrêté en août 1943, il est torturé et interné pendant plus de cinq mois. Une détention durant laquelle il trouve la force d'écrire «Sur la Logique et la théorie de la science», chef-d'œuvre posthume dont la moitié est consacrée à une critique de la phénoménologie de Husserl – car les nazis n'ont pas eu raison de son amour pour la pensée allemande. Il sera fusillé à Arras, le 17 février 1944.



Tallandier/Rue des Archives

Et puis nous sommes entrés en guerre...

1870, 1914-1918, 1939-1945 : en moins d'un siècle, les deux puissances voisines se sont affrontées à trois reprises.

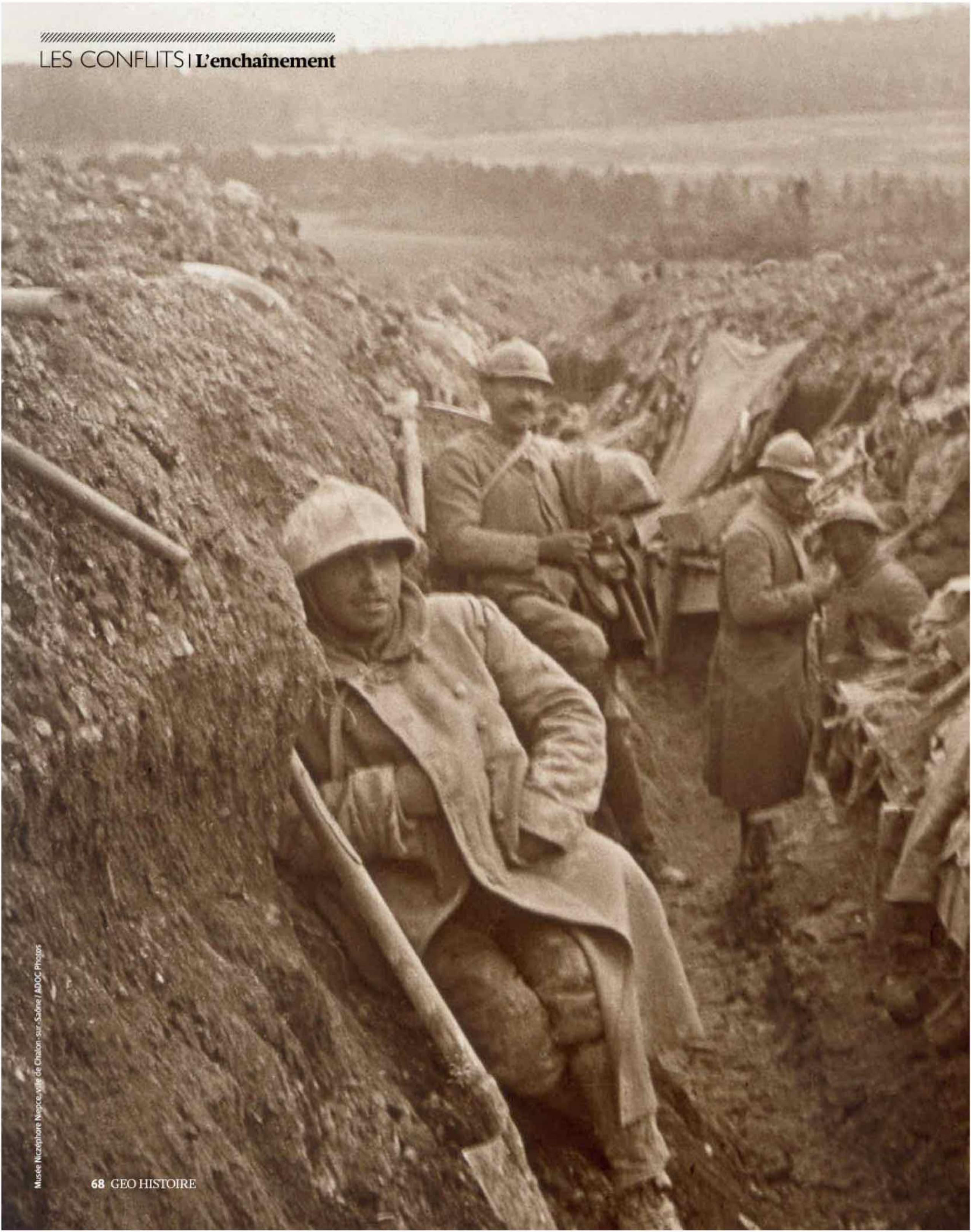
Un historien, Etienne François, nous explique ce dramatique enchaînement.

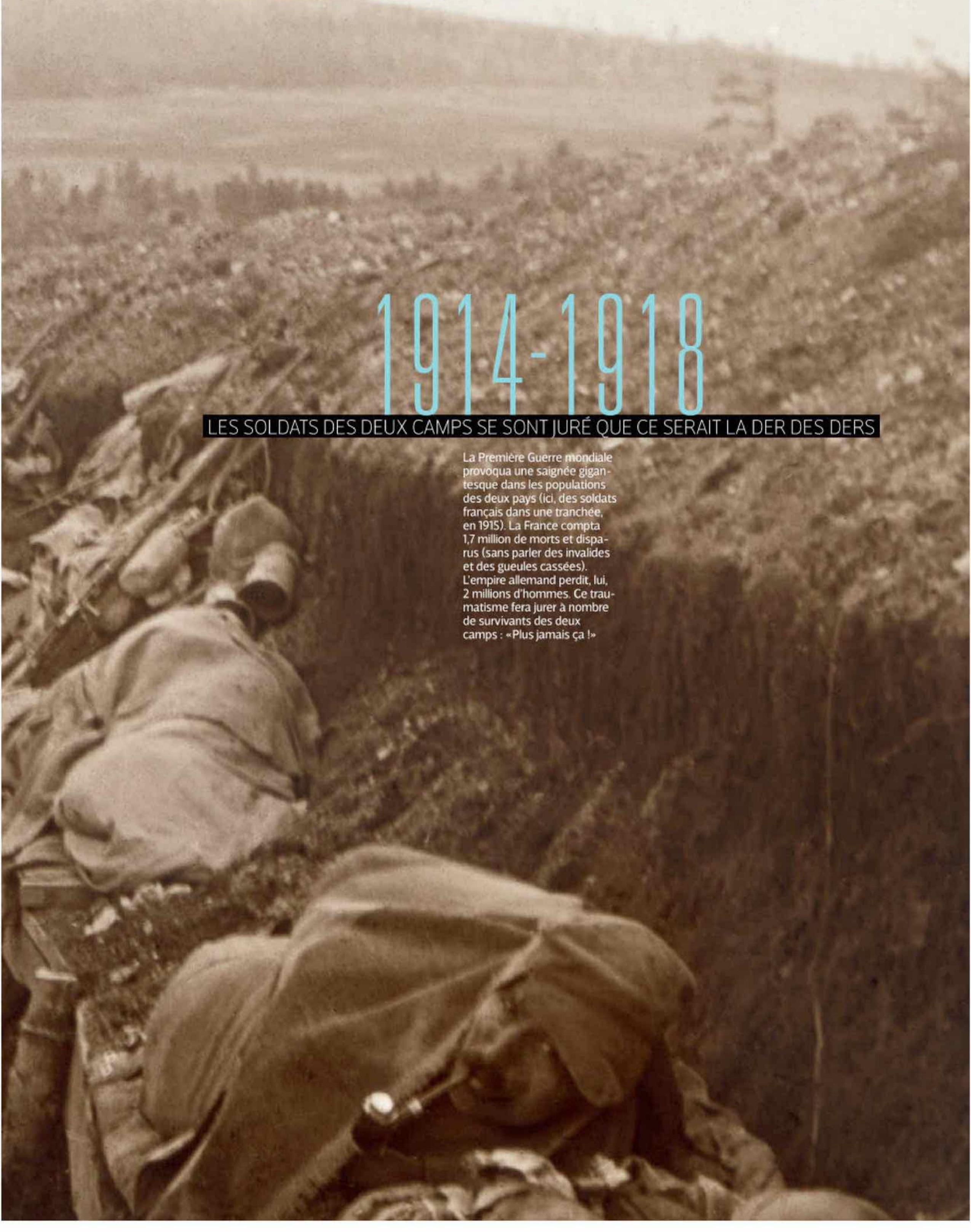
1870

À GRAVELOTTE, LE PREMIER BAIN DE SANG

Le 18 août 1870, en Moselle, fusils Chassepot et canons Krupp s'affrontent et font des milliers de victimes. Le lendemain, le général Bazaine est encerclé dans Metz, prélude à la capitulation française. Napoléon III s'enfuit. Bismarck triomphe.

«La Mort du major Hodeln», huile sur toile de Carl Richting, 1898.





1914-1918

LES SOLDATS DES DEUX CAMPS SE SONT JURÉ QUE CE SERAIT LA DER DES DERS

La Première Guerre mondiale provoqua une saignée gigantesque dans les populations des deux pays (ici, des soldats français dans une tranchée, en 1915). La France compta 1,7 million de morts et disparus (sans parler des invalides et des gueules cassées). L'empire allemand perdit, lui, 2 millions d'hommes. Ce traumatisme fera jurer à nombre de survivants des deux camps : «Plus jamais ça !»



1939-1945

DE LA DÉBÂCLE FRANÇAISE À LA CAPITULATION NAZIE

Après l'interminable «drôle de guerre», il fallut moins d'un mois à la très moderne armée allemande pour prendre sa revanche sur 14-18 et mettre en déroute son adversaire, la vétuste armée française. C'était le début de quatre années d'occupation allemande en France. Ici, en juin 1940, des soldats français croisent un convoi de SS.





ETIENNE
FRANÇOIS

Spécialiste français de l'histoire allemande, il a notamment dirigé le Centre Marc Bloch de Berlin. Ses travaux récents portent sur la construction des mémoires collectives. A lire : «Mémoires allemandes», Gallimard, 2007.

GEO HISTOIRE : D'une bonne relation entre les deux voisins au XVIII^e siècle, on est passé à un antagonisme débouchant sur trois guerres successives aux XIX^e et XX^e siècles. Pourquoi ?

Etienne François : De la déclaration de guerre de la France révolutionnaire à l'empereur François d'Autriche (1792) à la chute de Napoléon (1815), la politique française d'annexion a dépassé tout ce qu'on avait connu précédemment. En 1812, l'Empire napoléonien s'étendait jusqu'à Lübeck – qui, comme Hambourg, était alors devenue un chef-lieu de département français. Cette présence française était d'ailleurs bien tolérée. La France amenait des conquêtes libérales qui allaient s'imposer dans les Etats allemands : l'égalité devant la loi, la liberté religieuse, un système moderne d'administration et de fiscalité, le code civil. Mais en 1812, la campagne de Russie, dans laquelle d'importants contingents germaniques ont été décimés, et l'augmentation de la pression fiscale exercée par la France ont retourné l'opinion publique. Et quand le nationalisme allemand s'est cherché l'adversaire contre lequel se construire, le choix était évident. C'est tout le paradoxe : bien qu'inspiré du modèle français, le nationalisme allemand s'est ensuite développé en opposition à celui-ci.

Quelles sont les causes de la guerre franco-prussienne de 1870 ?

Le ministre prussien Otto von Bismarck (1815-1898) pensait que sa monarchie n'avait pas fait l'erreur française d'une révolution trop radicale. Après la

66

BISMARCK NE VOULAIT SUR

révolution manquée de 1848, ce réactionnaire est devenu le champion de l'unité allemande... sous autorité prussienne. Ayant mis l'Autriche hors-jeu en triomphant d'elle à la bataille de Sadowa (1866), il put réaliser la confédération du Nord (Prusse, Hesse, Saxe...). Mais les Etats du Sud – Bade, Wurtemberg et Bavière – manquaient à l'appel. Pour faire entrer ces traditionnels alliés de la France dans la nouvelle entité, Bismarck fit appel à une sorte de patriotisme allemand général. La politique maladroite de la France impériale lui ouvrit un boulevard. Celle-ci vivait en effet le début d'unité allemande comme un scandale et une menace : héritière de Louis XIV et de Napoléon, la France ne pouvait tolérer qu'une puissance remette en cause sa position dominante en Europe. La déclaration de guerre du Second Empire à la Prusse en 1870 offrit le casus belli et les Etats du Sud entrèrent tout de suite dans l'alliance.

Au terme de ce conflit, l'empire allemand fut proclamé dans la Galerie des Glaces, à Versailles, les départements d'Alsace et de Lorraine furent annexés et des indemnités de guerre importantes ont été réclamées. Faut-il voir là une volonté d'humilier la France vaincue ?

La volonté de revanche symbolique semblait évidente. Pourtant, la raison première de la proclamation de l'empire allemand à Versailles était d'ordre pragmatique : à cause du siège de Paris, les représentants des Etats allemands coalisés y étaient déjà réunis. L'émissaire de Louis II de Bavière a lu un message dans lequel ce dernier offrait la couronne impériale au roi de Prusse, Guillaume I^{er}. La proclamation du II^e Reich s'est ainsi faite dans la Galerie des Glaces, le 18 janvier 1871, avec une mise en scène minimale et au terme d'une cérémonie très courte. En fait, à cette occasion, comme dans le traité de l'armistice, il n'y avait pas de volonté d'humilier la France. Par exemple, dans le cadre de l'annexion de l'Alsace et de la Moselle, on a laissé aux citoyens qui ne voulaient pas devenir allemands l'option de quitter ces provinces tout en gardant leurs biens, leurs avoirs, etc. Il n'y a pas eu d'expropriations.

Qu'est-ce qui justifiait cette retenue ?

Bismarck avait trois souhaits : réaliser l'unité allemande sous l'égide de la Prusse, donner une bonne leçon aux Français, mais aussi conclure avec eux une paix qui ne soit pas humiliante et donc ne nourrisse pas une volonté de revanche. Il souhaitait que les conditions de paix imposées à la France ne soient pas trop lourdes. Bismarck a tout fait pour qu'il n'y ait pas de contentieux entre les deux pays. Quand, à l'époque de Jules Ferry – lui aussi patriote jusqu'au bout des ongles –, il a vu que la France envisageait de prendre sa revanche à l'extérieur par une politique coloniale ambitieuse, il l'a même encouragée, en organisant la conférence de Berlin (1884) où s'est négociée la répartition de l'Afrique entre les différentes puissances coloniales. Dans le même temps, Bismarck s'est empressé de renouer de bonnes relations avec l'Autriche et la Russie afin de construire un système d'alliance qui, au cas où les Français voudraient récupérer les territoires perdus, éviterait à l'Allemagne une guerre sur deux fronts. Il cherchait donc les meilleures relations possibles avec la France tout en assurant bien sûr ses arrières.

Ce calcul n'a pourtant pas empêché la reprise des hostilités en 1914...

Côté français, l'opinion publique était meurtrie, et les exilés d'Alsace-Lorraine entretenaient la nostalgie des provinces perdues. Mais, dans l'immédiat, les partisans d'une revanche militaire – tel le général Boulanger – étaient minoritaires. La guerre de 1914-1918 n'était donc pas du tout programmée dans les clauses du traité de Francfort de 1871 (réglant les modalités de sortie du conflit) et encore moins dans la politique qui s'est mise en place après. Le déclenchement de la Grande Guerre tient en fait à la mort de Bismarck et à la politique agressive du jeune empereur allemand Guillaume II. Une politique menée d'une manière si maladroite qu'elle a poussé la Russie impériale et la Grande-Bretagne, qui s'était toujours tenue sur une ligne d'isolement, à s'allier avec la France : Bismarck a dû se retourner dix fois dans sa tombe !

TOUT PAS DE CONTENTIEUX AVEC LA FRANCE



La Première Guerre mondiale a-t-elle été perçue comme une guerre franco-allemande par les opinions publiques de ces deux pays ?

Du côté français, c'est certain : l'Allemagne a déclaré la guerre à la France et l'a commencée en l'envahissant. Côté allemand, c'est moins vrai car, du fait du système des alliances, l'Allemagne a lutté aussi contre la Russie, et ce front de l'Est comptait autant pour elle que le front de l'Ouest. Si les Français ont gagné la bataille de la Marne, c'est certes grâce à Joffre, mais c'est aussi parce que l'état-major allemand était si confiant qu'il a prélevé plusieurs divisions sur le front de l'Ouest pour les envoyer en Prusse orientale, sur le front russe, où elles remportèrent la victoire de Tannenberg. Pour les Allemands, c'était véritablement une guerre mondiale : ils se battaient à la fois contre les Français et les Russes et, plus tard, contre les Italiens, les Britanniques, puis les Américains. Leur perception était tout à fait différente.

Quel était l'état d'esprit des Allemands à la fin de cette guerre ?

La population allemande a énormément souffert. Cette guerre fut longue, les pertes s'accroissaient toujours : on

dénombrera plus de morts en Allemagne qu'en France. Et le blocus naval des Britanniques a affamé la population civile. Il y eut donc un grand soulagement quand cela s'est terminé. La conjonction de la fin de la guerre et de l'effondrement du système monarchique a provoqué un sentiment de soulagement mais aussi de joie. L'annonce de la fuite de Guillaume II et de son entourage a provoqué des manifestations de liesse. L'obstination du gouvernement impérial et du haut commandement à poursuivre la guerre avait été catastrophique. Le Parlement avait voté une résolution en faveur de la paix dès 1917, mais elle n'avait pas été suivie d'effet. Cependant, il faut bien comprendre que les Allemands n'eurent pas le sentiment d'avoir perdu cette guerre : ils l'avaient en effet clairement gagnée sur le front de l'Est et l'armistice fut conclu alors que le front de l'Ouest était situé en territoire ennemi.

Le traité de Versailles signé en 1919 fut-il perçu par les opinions publiques comme la réponse à celui de 1871 ?

Ce lien fut délibérément établi par Georges Clemenceau lui-même (le «Père la Victoire» fut président du Conseil de novembre 1917 à janvier 1920), qui voulut que la signature du traité se fasse à Versailles, dans la Galerie des Glaces. Mais contrairement au traité de Francfort (1871), où les plénipotentiaires français avaient négocié de pied ferme avec les Allemands, les discussions de Versailles, en 1919, se firent entre alliés seuls. Dans la culture diplomatique de l'Europe, on s'arrangeait traditionnellement pour que le vaincu ait au moins l'impression d'avoir son mot à dire, ce qui lui permettait de sauver la face. Mais cette fois, il y avait chez les alliés une conviction profonde : la guerre ayant été déclarée par l'Allemagne, c'était elle seule qui portait la responsabilité du conflit et devait en assumer les conséquences.

Les termes du traité de Versailles étaient-ils réalistes ?

C'est l'exemple même du mauvais traité. D'un côté, les Français voulaient que l'Allemagne soit hors d'état de nuire, de l'autre les alliés ne voulaient pas qu'elle soit mise complètement à bas et souhaitaient donc des conditions honorables pour lui laisser la possibilité de réintégrer par la suite la communauté internationale. A l'arrivée, on a une cote mal taillée avec des éléments de dureté obtenus difficilement par la France, mais qui sont neutralisés par des éléments bien moins sévères imposés par les autres alliés. A cela s'ajoute le fait que le traité devait initialement être garanti par les Etats-Unis. Or, après l'avoir signé, ces derniers se sont retirés du jeu.

L'historien Nicolas Beaupré – auteur de «Les grandes guerres 1914-1945», éd. Belin – écrit que la sortie du conflit n'a fait qu'aggraver l'hostilité franco-allemande. Il parle même d'une «guerre froide».

Il a raison. En 1919, les Français savaient bien qu'ils étaient eux-mêmes à bout de souffle. Ils sortaient de la guerre extrêmement méfiants, avec l'impression d'être abandonnés, puisque ●●●



Ulstein Bild / Roger-Viollet

●●● leur dernier allié, les Etats-Unis, avait fait faux bond. Leur seul recours était d'adopter une position de force face à l'Allemagne. Au moindre signe de reprise d'initiative de sa part, il fallait la stopper et l'obliger à respecter les conditions du traité. Ces conditions étaient lourdes financièrement, mais aussi humiliantes. Un des articles disait par exemple que l'Allemagne, pays anti-civilisation, ne méritait pas d'avoir des colonies, un autre article qu'elle portait toute la responsabilité de la guerre. Il en découla un sentiment d'injustice profond encore accentué par le démembrement territorial. En Alsace et en Lorraine reconquises, la France procéda à l'expulsion des Allemands de souche qui étaient venus s'installer après 1870 (aujourd'hui, on parlerait de «purification ethnique»). En même temps, hormis ces blessures, les conditions imposées n'étaient pas si lourdes : même si l'Allemagne devait démobiliser, démanteler ses installations militaires et céder sa flotte, il lui restait sa puissance économique et sa supériorité démographique.

Pour autant, l'Allemagne n'a-t-elle pas été étranglée par la charge financière des «réparations» imposées par le traité de Versailles ?

Cette charge était lourde mais acquittable. Cependant, le gouvernement et l'opinion allemands l'ont perçue comme l'expression financière de l'injustice qui leur était faite (on parlait de «diktat»), et donc comme quelque chose qu'il ne fallait pas payer. C'est pourquoi il y eut cette politique inflationniste qui permettait à la fois de détruire la valeur du mark (et donc, de facto, de ne rien rembourser) et de montrer aux yeux de l'opinion publique internationale que l'Allemagne n'en pouvait plus.

Pourtant, au cours cette «guerre froide» des années 1920, un fort courant pacifiste s'exprima des deux côtés du Rhin, à travers de nombreux échanges bilatéraux, politiques, culturels, économiques...

L'Allemagne était au ban des nations, mais des individus œuvrèrent en effet à construire la paix dans les esprits et les comportements, à travers le rapproche-

ment et la découverte réciproque. Marc Sangnier, le fondateur du Sillon (un mouvement chrétien), organisa ainsi des rencontres européennes de jeunes, placées sous le signe de la réconciliation, avec de forts contingents allemands. Autre exemple, les rencontres d'intellectuels financées par un industriel luxembourgeois, Emile Mayrisch, et auxquelles prirent part les grands noms de la littérature des deux pays. Il y eut également une forme de fraternité des tranchées, des rencontres d'anciens combattants furent organisées, à Verdun notamment. Des rédacteurs de manuels d'histoire des deux pays, dont Jules Isaac, se sont aussi rencontrés et ont édicté ensemble en 1935 une liste de recommandations précises pour que l'enseignement de l'histoire, dans un pays comme dans l'autre, ne pousse pas à la guerre...

On voit que, si la méfiance était restée forte, elle n'était pas unanime. Dans les années 1920, quand la République de Weimar s'est stabilisée, elle a reconnu qu'il fallait respecter le traité de Versailles et l'Allemagne a fait son entrée à la Société des Nations en 1925. On doit ce résultat à la politique menée par les deux ministres des Affaires étrangères, l'Allemand Gustav Stresemann et le Français Aristide Briand, avec l'idée presque utopique qu'après la «guerre civile européenne» de 1914-1918, il fallait bannir la guerre des relations internationales. Lors de la rencontre de Locarno (octobre 1925), ces deux hommes ont voulu établir les bases d'un nouveau type de relations entre les pays, et fonder un nouvel ordre inter-national européen reposant sur la confiance et la négociation. Cela n'a pas duré très longtemps et on sait ce qui est advenu. Mais les choses auraient peut-être pu évoluer différemment.

Finalement, ces deux nations se sont viollement battues, mais aussi beaucoup observées, inspirées, imitées... Comme après la défaite de 1871 en France, quand s'imposa l'idée qu'il fallait s'inspirer du modèle allemand ?

Dans les deux pays, l'idée de «se mettre à l'école de l'ennemi» revient en effet en filigrane depuis le XVIII^e siècle. Battue par la Prusse dans la guerre de Sept Ans

(1756-1763), la France restructura l'armée royale sur le modèle prussien. Après 1806, dans la Prusse vaincue par Napoléon, le mot d'ordre des réformateurs fut d'implanter les réformes de la Révolution française tout en conservant la monarchie. Après la guerre de 1870, les républicains modérés français soutenaient que, pour préparer la revanche, il fallait moderniser la France en s'inspirant de... l'unité allemande. On pensait alors que la guerre avait été gagnée par l'éducation, par le maître d'école prussien, et la politique de scolarisation sous Jules Ferry avait pour but de rattraper les Etats allemands, et notamment la Prusse, dans ce domaine. La création de véritables universités françaises, vers 1880, poursuivait le même objectif. Dans le domaine artistique aussi, l'Allemagne fascinait, et il n'y eut pas de rejet culturel après 1870. La vie musicale en France était dominée par la figure de Richard Wagner, les élites françaises allaient en masse au festival de Bayreuth, le ministère de l'Instruction publique donnait des bourses d'excellence à des étudiants pour effectuer des séjours d'étude dans les universités allemandes.

En face, l'urbanisme de Berlin, capitale de l'Allemagne unifiée, s'inspirait des travaux du baron Haussmann et très directement des Champs-Elysées et lorsque, après 1900, il y eut besoin d'un système de transports en commun, on construisit un métro sur le modèle parisien. Dernier exemple qui montre que la rupture n'était pas si profonde : il ne fallait pas de passeport pour circuler entre les deux pays ! Les très nombreux échanges dans les domaines scientifiques, intellectuels et artistiques contrebalançaient ainsi le sentiment de revanche et les ressentiments. Il n'y a jamais eu de rejet total : même en situation d'affrontement, chacun des deux pays continuait de se référer à l'autre.

Est-ce valable aussi pour la fin de la Seconde Guerre mondiale ?

Si, en 1918, il n'avait pas été facile pour un Allemand de considérer que son pays avait perdu la guerre, en 1945, il n'y avait aucun doute. Les responsabilités de l'Allemagne dans le déclenchement des

MÊME DU MAUVAIS TRAITÉ DE PAIX

99



Costa / Leemage

hostilités étaient également manifestes. En 1945, ce qui dominait étaient l'abattement, la désillusion et la honte chez les millions d'Allemands qui avaient adhéré au programme de Hitler. Il y avait aussi la conviction qu'il fallait que cela ne se reproduise en aucun cas. Tout cela sur fond de défaite radicale : en 1945, il n'y avait plus d'Allemagne en tant qu'Etat, elle était occupée et soumise au régime des vainqueurs. A cela s'ajoutait le redécoupage territorial : des provinces qui étaient allemandes de longue date, comme la Prusse orientale, la Silesie ou la Poméranie par exemple, furent données à la Pologne. Douze millions d'Allemands durent les quitter pour s'installer dans ce qui restait d'Allemagne. C'était beaucoup plus grave qu'en 1918. Le chamboulement était complet.

De son côté, la France figurait parmi les cinq grands vainqueurs, mais les Français ne se faisaient aucune illusion, ils saivaient bien qu'ils ne le méritaient guère,

UNE ÉPHÉMÈRE CONCILIATION.
Signés le 18 octobre 1925, les accords de Locarno (Suisse) garantissaient les frontières en Europe. Ils sont le fruit du travail commun de Gustav Stresemann, chancelier d'Allemagne et Aristide Briand, président du Conseil français.

ils n'avaient pas oublié l'effondrement de 1940, l'extrême popularité de Pétain au début du régime de Vichy, la collaboration. Les destructions étaient très importantes. Mais les pertes humaines moins importantes qu'en 1914-1918 : pendant la Grande Guerre, il y eut un million et demi de morts en France ; il furent «seulement» 500 000 en 1939-1945, dont beaucoup de civils. La situation objective de la France de 1945 n'était pas meilleure que celle de l'Allemagne. Pour les responsables politiques français comme ouest-allemands, il était temps de tirer les conclusions des erreurs du passé et de reconstruire une relation totalement différente. Joseph Rovan l'a compris parmi les premiers. Cet

Allemand réfugié en France après l'arrivée des nazis au pouvoir, qui s'était profondément francisé, s'était battu dans la Résistance et avait fini la guerre interné au camp de concentration de Dachau, publia en octobre 1945, dans la revue «Esprit», un article intitulé «L'Allemagne de nos mérites». Dans ce texte, il expliquait qu'il fallait tout recommencer à zéro, arrêter enfin le jeu des ressentiments et des revanches et sortir de la logique d'affrontement. Et pour cela, il fallait que la relation entre la France et l'Allemagne s'inscrive dans un contexte plus grand, européen.

Malgré la réconciliation, cette longue période d'affrontement continue de colorer les relations franco-allemandes. Pour preuve, les stéréotypes sur le voisin qui reviennent à chaque début de crise.

Qu'il y ait des poncifs de part et d'autre du Rhin n'a rien d'exceptionnel, c'est même la chose la plus banale qui soit. Je ne pense pas qu'il faille les dramatiser : des sondages d'opinion montrent que, par-delà les différences et les reproches, la France et l'Allemagne se voient mutuellement comme le partenaire le plus proche. D'autre part, il y a un degré d'imbrication et d'interpénétration à tous les niveaux de la société qui est sans commune mesure avec les autres pays.

«Les faits sont têtus», disait Lénine : la seule université transnationale qui existe est l'université franco-allemande. La chaîne de télévision binationale Arte, même si elle n'est pas regardée par des millions de personnes, est elle aussi un exemple unique dans le monde. Citons également l'Office franco-allemand pour la jeunesse (Ofaj), une institution créée par le Traité de l'Elysée de 1963 qui a permis à plus de 8 millions de jeunes des deux pays de faire un séjour chez le voisin. Tout cela n'empêche pas une concurrence forte en matière économique et politique. Il y a de la rivalité, comme dans tout partenariat. Mais quelles que soient les tensions, on sait assez bien que rien n'est possible dans l'avenir sans ce partenariat. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN-MARIE BRETAGNE ET BALTHAZAR GIBIAT

Ici, les barrières ne

AScheibenhard, tout le monde connaît une histoire de douanier. Il y a celle du douanier tatillon, qui contrôlait les papiers des petits enfants. Celle du douanier corse, peu habitué aux rigueurs du climat, qui avait l'avantage de rester calfeutré dans sa guérite pendant les mois d'hiver. Ou celle du douanier trempé : «Un agriculteur allemand était agacé par les contrôles incessants dès qu'il allait sur son champ en France. Un jour de pluie, il fit semblant de chercher ses papiers pendant un

En 1815, la partition de ce petit village alsacien a entraîné une interminable querelle entre ses habitants français et allemands.

quart d'heure, laissant le douanier se faire mouiller», s'amuse encore Edwin Diesel, le maire de la partie allemande du village – qui s'orthographie alors «Scheibenhardt», avec un «t» final.

La douane, la frontière, Scheibenhardt(t) a appris à vivre avec. Cette bourgade de 1500 habitants, tout au nord de l'Alsace, ou tout au sud du Palatinat allemand, est traversée par un modeste affluent du Rhin, la Lauter, qui fait office ici de séparation entre la France et l'Allemagne. De la boulangerie La Minzbrueck, rive gauche de la rivière, jusqu'à L'Auberge à la fleur, rive droite, soit une centaine de mètres à pied, on change de pays. A l'entrée du petit



sont pas tombées

pont, deux vieilles barrières rouges et blanches, désormais levées, ont été conservées en souvenir d'un temps pas si lointain. Celui où il fallait montrer patte blanche pour aller acheter le pain ou visiter un ami «de l'autre côté», à deux rues de chez soi.

En 1826, un homme du coin fut abattu par un gendarme bavarois

Qui a eu l'idée de placer une frontière ici et de couper le village en deux ? L'histoire remonte à l'époque où Louis XIV entreprit d'annexer l'Alsace à la France. Au début du XVIII^e siècle, le maréchal de Villars, chef d'armée du Roi-Soleil, choisit cette rivière pour édifier sur sa rive une série

de digues et de redoutes, destinées à contenir l'ennemi venu du Nord. «La barrière d'Alsace, c'est la Lauter», avait alors dit Villars. Sa prophétie se réalisa un siècle plus tard : après la bataille de Waterloo et l'abdication de Napoléon en 1815, la frontière entre la France et le royaume de Bavière fut effectivement fixée sur cette rivière. Pour la principale ville traversée par ce cours d'eau, Wissembourg, les diplomates négocièrent l'intégration totale à la France. Mais peu de cas fut fait du village paysan de Scheibenhardt. «Jusque-là, c'était un monde idéal : sur la rive gauche, les champs pour se nourrir, sur la droite, la forêt du Bienwald pour

se chauffer», souligne l'historien Bernard Klein, directeur du centre de rencontre franco-allemand de Niederbronn-les-Bains et auteur d'une étude sur le village. Désormais, ce serait un monde divisé, entre Scheibenhardt et Scheibenhardt, entre deux pays farouchement ennemis.

La langue alsacienne, la religion catholique, les liens familiaux continuaient à unir les villageois. Mais il fallut une convention franco-bavaroise pour régler ce qui avant allait de soi : l'usage des terres possédées par les habitants sur la rive d'en face. De petits faits divers révélaient, peu à peu, le fossé qui se creusait. Comme en 1826, lorsqu'un habitant d'un ●●●

La rivière sépare les deux pays

Suite à la défaite de Napoléon à Waterloo, la frontière fut fixée sur la rivière Lauter, séparant le village en deux communes. La partie allemande fut alors rattachée au royaume de Bavière et de nombreuses familles à jamais séparées.



●●● village voisin de Scheibenhard fut abattu par un gendarme bavarois, alors qu'il ramassait du bois dans la forêt allemande. L'armée, l'école commencèrent à forger dans la jeunesse des sentiments nationaux différents. En 1858, un policier français livrait ce rapport édifiant : «Pendant la guerre de Crimée [1853-1856], les Bavarois souhaitaient ouvertement le succès des ennemis de la France [...]. Les Français répondent en traitant les Bavarois de Russes, de Cosaques. Et depuis, de fréquentes rixes éclatent entre les habitants des deux communes.» La réunion du village sous le drapeau allemand, après la victoire prussienne de 1871, n'y changea pas grand-chose, selon Bernard Klein. «Le virus du nationalisme avait déjà séparé les deux communautés», explique-t-il.

Quelques âmes, entre la ligne Maginot et la ligne Siegfried

La fracture ne devait qu'empirer. Au début des années 1930, alors que l'Alsace-Lorraine était retournée depuis dix ans à la France et que la frontière traversait à nouveau le village, le lien le plus étroit entre les deux rives se brisa : une église fut bâtie côté allemand. Jusque-là, les fidèles de Scheibenhard(t) se retrouvaient sous le même clocher, et finissaient dans le même cimetière, côté français. La coupure religieuse eut un effet : la fin des mariages transfrontaliers, entre les habitants de Scheibenhard et ceux de Scheibenhardt. Depuis cette époque, il n'y en a presque plus eu.

Coincée entre la ligne Maginot, au sud, et la ligne Siegfried, au nord, le village frontière tomba dans l'œil du cyclone lors de la Seconde Guerre mondiale. En 1939-1940, Scheibenhardois et Scheibenhardt furent évacués, chacun de leur côté : les uns dans le Limousin, les autres autour de Würzburg. Des familles furent séparées, comme ce Français qui dut rejoindre l'armée tricolore, alors que sa femme allemande et leurs enfants étaient déplacés à l'intérieur du Reich. Après l'invasion allemande, la vie reprit son cours, malgré la guerre et l'Occupation. Le 19 mars 1945, Scheibenhard(t)

devint l'épicentre du conflit. Une compagnie du 4^e régiment de tirailleurs tunisiens parvint à franchir la Lauter au cœur du village, sous les tirs des SS retranchés sur l'autre rive. Ce fut le premier bataillon de l'armée française à pénétrer en territoire allemand.

La paix revenue, commença une nouvelle division : celle de la mémoire. Tout le village avait souffert, mais pas dans le même camp. Un jeune Scheibenhardt enrôlé dans la Wehrmacht, même contre son gré, n'avait été qu'un banal soldat. Son voisin d'en face devenait un «malgré-nous». D'une rive à l'autre de la Lauter, il y avait les vainqueurs et les vaincus. Les rues du village français – «du 19 mars», «des tirailleurs tunisiens» – en témoignent encore, comme les stèles célébrant l'assaut de 1945 à l'entrée du pont. Côté allemand, on habite plutôt Hauptstrasse (rue principale) ou Hasenweg (chemin du lièvre). Même la foi ne put réunir les deux camps après guerre : pour remplacer leur église détruite en 1940, les Français préférèrent bâtir un clocher de fortune en bois plutôt que d'assister aux messes de la St. Ludwigskirche, en face, toujours debout. Les sujets de méfiance réciproque ne manquaient pas : des champs allemands en Alsace confisqués par la France jusqu'aux soupçons de larcins commis pendant la guerre. «Des deux côtés, il y avait des reproches sur des meubles volés par les habitants d'en face pendant les évacuations des villages», raconte Karl-Heinz Benz, 46 ans, un ancien attaché parlementaire installé ici depuis trente ans.

Jusqu'où la guerre a-t-elle marqué Scheibenhard(t) ? Francis Joerger, maire du village français depuis quatre mandats, se souvient de son enfance : «Dans les années 1950-1960, il y avait encore des relations familiales entre les deux rives, et une certaine solidarité, car les temps étaient durs. Les Allemands venaient ici travailler les champs, et on se parlait. Ce n'était pas les embrassades, mais l'atmosphère était bonne.» Mais ce prof d'allemand retraité regrette aussi le silence de plomb et le ressentiment liés à la guerre. Dans les années 1980, la

L'Alsace au gré des annexions

Cette carte postale montre le village en 1917. Avec l'annexion de l'Alsace par l'Empire germanique en 1871, Scheibenhardt vivait alors entièrement à l'heure allemande et ce jusqu'au lendemain de la Grande Guerre.



plaie ne semblait pas totalement refermée. Une brochure éditée pour les quarante ans de la fin du conflit donnait comme mots d'ordre : «Aimer, unir, apaiser.» Des lycéens d'une ville allemande voisine, venus en 1982 interroger des habitants des deux rives pour connaître leurs relations, repartirent avec un tableau bien sombre : des plaies de guerre toujours à vif, des parents vivant de part et d'autre de la Lauter sans se croiser, deux villages «qui se sont détachés l'un de l'autre».

Chaque côté a son club de foot et son école maternelle

Ces dernières décennies, Scheibenhard et Scheibenhardt ont grandi côté à côté, plutôt qu'ensemble. Pour 1 500 habitants, on y compte deux terrains (et clubs) de foot, deux salles polyvalentes, deux maternelles... Une station d'épuration commune, bâtie en 1971, fait figure d'exception. Eglise et cimetière sont en doublon. Les traits d'union sont rares. Une seule association franco-allemande figure au registre : le Lauterchor, une chorale qui rassemble depuis 1992 une vingtaine de chanteurs des deux rives, autour d'un répertoire germano-franco-alsacien. «Au départ, le but était de se rencontrer. Sans cela, on ne connaît pas grand monde de l'autre côté», dit son responsable Jean-Paul Ohlmann, qui vit dans le village depuis quarante ans. On cite



«Ce village est un symbole des difficultés européennes», résume un élu

Archives Raimund Carl



Archives Rédaction

La porte de l'Allemagne

Des soldats allemands posent sur un pont de Scheibenhard pendant l'Occupation. Le 19 mars 1945, la 6^e compagnie du 4^e régiment de tirailleurs tunisiens franchit la Lauter et réalisa ainsi la première percée française en Allemagne.

aussi un annuaire des villageois publié ensemble, un défilé commun des enfants pour la Saint-Martin, une cérémonie de vœux franco-allemande... et la symbolique fête du Pont, tous les ans depuis 1996, avec stands, concerts et victuailles. Au prix d'un travail en commun où, à en croire les échos du village, chaque rive veille aussi sur ses propres intérêts.

Quand la frontière est tombée, le 31 décembre 1992, les deux Scheibenhard(t) ont fêté ensemble le départ des douaniers. «On passait pour un village symbole, on s'est dit que les choses allaient changer, se souvient Nadine, la fille du maire français. Mais ce ne fut pas le cas.» Malgré la volonté politique locale, des projets transfrontaliers ont capoté : une école maternelle commune dans les années 1990, une auberge de jeunesse, plus récem-

ment. Certaines raisons échappent au village : différences entre systèmes étatiques, manque de soutien d'en haut... Mais Edwin Diesel évoque aussi, pour la maternelle, «des parents des deux côtés qui refusaient d'y envoyer leurs enfants». Enfin, travailler ensemble ne va pas toujours de soi. En 2006, il fut question d'écrire une histoire commune pour les 800 ans de Scheibenhard(t). Seule la version allemande vit le jour : les Français ne réussirent pas à boucler la leur. «Parfois, on sent bien qu'il y a deux villages. Les mentalités, l'organisation sont différentes», note Karl-Heinz Benz.

Selon certains habitants, les liens entre les deux rives auraient même tendance à se distendre. «Il y a une trentaine d'années, les jeunes se rencontraient plus, jouaient au foot ensemble, ça s'est perdu», déplore Jean-Paul

Ohlmann, dont la chorale affiche 70 ans de moyenne d'âge. «A la fête du Pont, nous avions installé des feuilles de papier pour que les enfants dessinent ensemble. En réalité, il a été très dur de les mélanger», constate Katia, assistante maternelle dans l'école française. «J'aimerais beaucoup que mon fils de 10 ans ait un ami allemand, avoue Nadine, qui travaille comme son mari en Allemagne. Mais il n'y a pas vraiment de lieux de rencontre, ni d'intérêts communs.» A cela s'ajoute le problème de la langue. Certes, dans chaque maternelle de Scheibenhard(t), les enfants sont sensibilisés au parler de l'autre rive. Mais le recul du dialecte alsacien côté français freine l'acquisition de la langue de Goethe.

Les portefeuilles, eux, se jouent depuis longtemps des frontières

«Scheibenhard(t) est un symbole de la réalité européenne, avec toutes ses difficultés», résume, amer, le maire de la commune française. Il n'empêche : le village bicéphale n'est peut-être pas devenu l'îlot franco-allemand dont l'édile rêvait, mais on y vit bien. Car les portefeuilles, eux, se jouent depuis longtemps des frontières. A 20 minutes de voiture, les fleurons industriels du land allemand du Bade-Wurtemberg (Mercedes, Siemens ou encore Michelin) assurent de bons salaires aux actifs des deux côtés. A Scheibenhard, plus riche en terrains constructibles que sa jumelle allemande, des bâtisses confortables ont poussé sur les champs. 20 % des administrés sont allemands, attirés notamment par les prix immobiliers et la moindre fiscalité sur le revenu. Au supermarché, les Allemands font le plein d'essence, achètent des bouteilles d'eau minérale, du café ou du fromage. Les Français, eux, filent outre-Lauter remplir leur coffre de denrées alimentaires de base. Et il leur suffit aussi de passer le pont pour payer leurs cigarettes moins cher : entre le pain et les bretzels, la boulangerie La Minzbrueck a aussi un rayon tabac. Il n'y a plus aucun douanier à la ronde pour faire les gros yeux. ■

VOLKER SAUX

LES MENTALITÉS



SI LOIN, SI

Amis, ennemis, rivaux... ou tout simplement partenaires ? Et si, entre Français et Allemands, au-delà de la caricature,



PROCHES

tout était une question de regard et de vocabulaire ? Le décryptage de l'historien Stephan Geifes.

T

es Français et les Allemands... Qu'ont-ils en commun, en ce début du XXI^e siècle ? Qu'est-ce qui les sépare ? La question des similitudes et différences culturelles franco-allemandes se pose à plusieurs niveaux. Le rapport au temps, par exemple, n'est pas le même. En France, il est poli d'arriver à dîner avec un quart d'heure de retard, pour que les hôtes aient le temps d'effectuer les préparatifs, tranquillement. En Allemagne, la même politesse recommande d'être ponctuel, à la minute. Les touristes, eux aussi, sont confrontés à ces différences, dans les restaurants, les magasins. Tout comme les étudiants qui effectuent leur année d'échange dans les établissements d'enseignement supérieur des deux pays. Les représentants du monde économique enfin et les hommes politiques sont saisis de ces questions lors des fusions d'entreprises ou des travaux sur l'avenir de l'Europe.

On peut avoir, au premier regard, l'impression que Français et Allemands se ressemblent, les deux peuples représentant une sorte d'image de la nation industrielle et de la démocratie occidentales. Pourtant, les écarts apparaissent vite, avec, côté allemand, cette attitude très directe, faisant face à cette sorte de capacité lisse de contournement des choses dont font preuve les Français. L'habillement, l'alimentation, le choix des voitures semblent aussi mettre au jour des valeurs différentes. Dans le panier de la ménagère française, les dépenses pour la bonne chère prennent une place plus grande qu'en Allemagne, là où les citoyens mettent plus d'argent dans l'automobile, qui a vraiment valeur de symbole, reflet du statut social. Plus aiguë enfin, cette opposition qui existe entre – vu du côté français – la «colossale finesse allemande» et le «raffinement à la française» ; et – vu de l'autre côté du Rhin – la rectitude germanique qui ferait face à la (fausse) politesse française. Bonjour les stéréotypes !

Il existe pourtant, de part et d'autre, une forte attente pour une bonne compréhension mutuelle. Les différences, se dit-on, ne peuvent quand même pas être si massives ! Après tout, nous sommes voisins et liés depuis 1963 par un «traité de l'amitié», le Traité de l'Elysée. Et nous voilà, aujourd'hui, à l'occasion de la crise de l'euro, à nouveau unis dans une communauté de destin. Un simple coup d'œil sur l'Histoire montre que ces moments, ceux qui nous séparent et ceux qui nous unissent, ont souvent alterné. Le XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle étaient imprégnés du paradigme de «l'ennemi héréditaire». Aujourd'hui, à l'inverse, on ne jure que par la notion de «couple franco-allemand».

Ces différents paradigmes ont pesé et pèsent encore d'un poids qu'il ne faut pas sous-estimer. Ils déterminent la perception qu'ont les deux peuples de leurs similitudes et différences. La rhétorique de «l'ennemi héréditaire» a contribué de façon forte à l'aggravation des conflits entre les deux pays. Elle a connu son point d'orgue lors des trois guerres (1870-1871, Grande Guerre, Deuxième Guerre mondiale). En revanche, depuis le traité de l'amitié de 1963, cette mise en avant de la réconciliation domine. «L'amitié franco-allemande» est considérée comme le «noyau», le «garant», le «moteur» de la construction de l'Union européenne.

Amitié. Inimitié. Ces deux paradigmes dissimulent néanmoins de nombreuses évolutions contrastées. De même qu'au XIX^e siècle il n'y avait pas uniquement des facteurs de division, nous ne sommes pas non plus, depuis 1945, en présence uniquement d'éléments qui rassemblent. Le chercheur Michael Jeismann a montré dans une enquête fondamentale («La Patrie de l'ennemi : la notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918», éditions du CNRS, 1997) comment les deux pays, dans ce long XIX^e siècle, se sont inventés, l'un face à l'autre. Des historiens, comme récemment Hélène Miard-Delacroix (auteur du «Défi européen de 1963 à nos jours», Presses universitaires du Septentrion, 2011), ont expliqué combien la coopération s'est avérée difficile malgré la présence du fameux paradigme de l'amitié. Les diplomates d'ailleurs, notons-le, louent le Traité de l'Elysée en tant que «traité de méthode» et non en tant que «traité de contenu». Ils veulent dire par là qu'il existe une sorte de prescription normative pour amener les deux parties, non à la compréhension mutuelle,

mais au rapprochement des points de vue, et ce à travers les nombreuses consultations et les comités communs, dont la tenue ou le calendrier sont programmés.

Tissu politique, administratif, économique, commun (les deux pays sont l'un pour l'autre le premier partenaire)... Pourtant, peut-on dire que les Français et les Allemands se comprennent ? Ils le pensent, en tout cas, en voulant pour preuve l'importante quantité de coopérations institutionnelles et d'engagements politiques, effectués au nom de l'amitié franco-allemande. Mais ce raisonnement survit-il à un examen plus approfondi ? Il serait plus exact de dire que Français et Allemands désirent se comprendre. Mais que, souvent, se dressent en travers de leur chemin cette rhétorique de l'amitié et les proximités implicites qu'elle véhicule. Les différences, du coup, existent, mais dissimulées derrière les quelques stéréotypes évoqués plus haut, ou parfois carrément niées. Trois exemples éclairent ces antinomies, parfois banales, mais qui peuvent se révéler fondamentales.

Le «oui» et le «non», d'abord. Les Allemands s'étonnent du fait qu'en France, ils se voient souvent opposer un «non», certes amical, mais ferme, à une question ou une requête. Ils en concluent que la voie est close, que leur demande débouche sur l'impossible. La frustration naît. Ils prennent le «non» français pour un «non» absolu. Ils ne comprennent pas qu'il est le point de départ d'une discussion, d'une négociation, à l'issue de laquelle germera peut-être un «oui». L'inverse est vrai aussi : un «oui» en France n'est pas toujours, en réalité, synonyme d'un accord qui engage celui qui le prononce, et jamais la base d'une mise en action imminente. Les Français, de leur côté, s'étonnent souvent de l'obstination abrupte de leur interlocuteur allemand lorsqu'ils essaient de discuter après avoir essuyé un «non». Ils ne comprennent pas que leur vis-à-vis ne veut pas entrer dans une phase de négociation, mais qu'il a déjà, à travers l'expression de son «non», exercé son libre arbitre. Un premier «oui» ou un premier «non» dans une conversation n'a donc pas, dans les deux pays, la même signification.

Autre exemple : la notion de «concept» et son pendant allemand, le «Konzept». Lorsque des Allemands et des Français

décident de se réunir pour débattre d'un «concept», on peut prédire qu'on n'arrivera à aucun résultat concret, qu'il en résultera une mauvaise ambiance, voire un «clash». La cause est simple. Les mots «concept» et «Konzept», qui résonnent pourtant de façon similaire à l'oreille, prennent pour les deux peuples des sens différents. L'Allemand qui se rend à la réunion aura envoyé au préalable à tous les participants un document qu'il aura préparé, et dont il voudra discuter au cours des débats. Il sera fier de son professionnalisme, de la qualité de sa préparation. Fier d'avoir accompli ce travail. Il en attendra éventuellement des félicitations et sera déçu que son homologue français n'entre pas dans la salle en ayant effectué le même travail. Dans un premier temps, magnanime, il glissera là-dessus. Mais, au fur et à mesure de la discussion, le comportement de son partenaire français lui apparaîtra de plus en plus incompréhensible. Ce dernier, en effet, fera très peu référence au document préparatoire et émettra des propositions contradictoires, éventuellement de façon volubile. Pour lui, la réunion autour du fameux «concept» doit s'apparenter plutôt à un brainstorming. Il aura certes réfléchi à la question au préalable, mais se sera limité aux grands principes. Et c'est de ces derniers dont il attend de discuter pleinement au cours de la réunion. Confronté au document très formalisé de son collègue allemand, dont la position a été consignée par écrit, il aura l'impression d'être manipulé. Il rejetera alors la discussion, les propositions. Ce que l'Allemand pensait être au départ une bonne manière de préparer la réunion, et un gain de temps, conduira à de l'énerverment et à de la perte de temps. Le document préparatoire sera renvoyé et ce sera seulement dans les «rounds» ultérieurs que les positions se rapprocheront.

LE «OUI» ET LE «NON» NE SONT PAS PERCUS DE LA MÊME MANIÈRE

•••

●●● Troisième exemple : la construction d'une relation de confiance. Les repas d'affaires sont un moyen très approprié pour établir ce lien. Et là encore, des deux côtés du Rhin, ce n'est pas le même monde... Pour le Français, l'objectif central du déjeuner ou dîner n'est pas la négociation de tel ou tel point particulier, mais la meilleure connaissance de son interlocuteur. On parlera donc d'abord de choses et d'autres. Du dernier film ou de la dernière exposition que l'on a vus. L'objet des négociations lui-même sera évoqué au café seulement et l'on conviendra d'un nouveau rendez-vous pour approfondir le point en question. En Allemagne ? L'invitation à partager un repas est avant tout destinée à sceller un accord et à fêter sa signature. En vertu du principe : le travail d'abord, le plaisir après.

Voilà trois situations courantes d'incompréhensions culturelles. Et il est fatal de constater qu'elles perdurent. Lorsqu'on est en face d'interlocuteurs dont l'arrière-plan culturel est rendu très visible en raison de différences géographiques, voire physiques, notre sensibilité s'exerce très spontanément. Nous sommes tous familiers, par exemple, avec le rituel d'échange des cartes de visite dans le monde asiatique (tendre la carte de ses deux mains, avec une légère inclinaison du buste). Mais qui peut s'attendre à constater qu'un «oui» allemand est différent d'un «oui» français, que les termes de «concept» et de «Konzept» n'ont pas la même signification, et que sous un banal repas d'affaires se cachent des intentions opposées ?

On pourrait multiplier les exemples de ces décalages culturels. Mais il est moins commode de déterminer d'où ils proviennent. Mme de Staél avait, dans son essai «De l'Allemagne», publié en 1810, attribué les différences de mentalité entre les Français (légers) et les Allemands (profonds) à la variété de climat entre les deux pays. Deux cents ans plus tard, personne ne fait plus référence à cette théorie. Du moins de façon explicite. La sagesse populaire évoque parfois d'autres raisons : les Français seraient imprégnés de culture latine, catholique et romaine ; les Allemands trimbalant avec eux un héritage germanique, protestant et nordique. Mais voilà qui n'explique pas grand-chose. Il y a presque autant de catholiques et de protestants vivant en Allemagne qu'en France. Et peut-on réellement encore, dans la France laïque d'aujourd'hui, parler d'une influence catholique ?

Un seul facteur, bien sûr, ne peut pas expliquer les différences entre Français et Allemands, mais l'un d'entre eux, je crois, pèse lourd : la genèse, distincte, des deux Etats respectifs. La France a trouvé, très tôt, sous la monarchie de l'Ancien Régime déjà, une forme d'unité de la nation. Celle-ci s'est prolongée et renforcée via l'héritage jacobin de la Révolution. En un mot, la France est devenue l'exemple par excellence de l'Etat centralisé. Ce n'est pas le centralisme en soi qui est décisif ici. Mais le primat du politique. Tout le processus de construction de l'Etat français s'est fait sous l'égide du politique. Il y a d'abord eu la volonté des Bourbons de fonder une monarchie absolue, puis la volonté de former une République. Voilà qui est tout à fait différent en Allemagne. Le Saint-Empire romain germanique était, à la base, une confédération d'Etats. Et de celle-ci a germé, tout au long du XIX^e siècle, sous des formes géographiques variées, un système fédéral de plus en plus intégré. Aujourd'hui encore, l'Allemagne est un Etat fédéral. L'élément décisif dans son édification a été la consignation, par écrit, des formes que prenaient, au fur et à mesure de l'Histoire, la coopération et l'intégration de ses différents Etats membres. Il y a donc eu, en Allemagne, une «juridiction» du processus de formation de l'Etat. Bref, l'existence de ce dernier est d'abord issue du droit, alors qu'en France il a émané d'une volonté politique. Comprendons-nous bien : il ne s'agit pas de dire que la France n'est pas un Etat de droit, mais ce qui y domine est le primat du politique, tirant (aujourd'hui) sa légitimité de la souveraineté du peuple. L'ordre politique y est supérieur à l'ordre juridique ou économique. Les sphères économique et juridique sont soumises à la sphère politique – légitimée par le vote démocratique.

Quel contraste avec l'Allemagne ! On l'a encore bien vu récemment lors des discussions sur la crise de l'euro. Le président français, élu directement par le peuple, est en position, presque à lui tout seul, de négocier et de décider. La chancelière allemande, elle, a besoin de l'aval du Parlement. Et n'importe quel citoyen de son pays peut encore,

après décision du Parlement, saisir le «Bundesverfassungsgericht», le pendant du Conseil constitutionnel français. En France, certes, la possibilité de recourir au Conseil constitutionnel a été élargie ces dernières années. Mais comparées à l'Allemagne, ces voies demeurent étroites. Et quand elles sont utilisées, il est frappant de constater qu'émerge rapidement la critique selon laquelle nous serions en présence d'une «juridication» de la vie politique, ou que nous assisterions à l'émergence d'une «République des juges».

Primat du politique d'un côté, du droit de l'autre. Cette distinction peut-elle expliquer les différences de mentalité ? Je le crois. Prenons, par exemple, les règles de bonne manière, de politesse, ce qu'on appelle communément «l'étiquette». Les Allemands pensent qu'elle est bien plus stricte en France que chez eux, et codifiée de manière plus contraignante. En réalité, c'est l'inverse. A la cour de Versailles, déjà, des directives générales existaient, mais elles n'étaient pas aussi formalisées que dans les cérémonials des cours d'Espagne et d'Autriche. En France, le roi décidait d'appliquer (ou pas) le protocole, en fonction des situations, donc pour des raisons politiques. Les querelles de préséance en témoignaient : les dignitaires exigeaient une place plus ou moins proche du roi, mais c'est le souverain, qui, in fine, décidait selon sa volonté politique. Aujourd'hui encore, on peut lire dans le «Guide du protocole et des usages», de Jacques Gandouin (Livre de Poche, 2008), que l'art de la transgression de ce protocole est la meilleure preuve de sa maîtrise ! Voilà qui n'est pas très allemand. Les règles, là-bas, sont faites pour être respectées.

Le politique, le juridique. On a encore pu constater récemment l'existence de cette antinomie, au cours des élections présidentielles françaises. Un vrai cas d'école... François Hollande avait annoncé, que s'il était élu, il irait renégocier le pacte européen de stabilité, qui avait été déjà adopté. Cette annonce a été ressentie comme une pure horreur en Allemagne, et ce, sur le principe, sans même considérer les détails exacts de ce que le président français voulait rediscuter. «*Pacta sunt servanda*», les pactes sont faits pour être respectés, disait-on, d'une seule voix, outre-Rhin. Alors qu'en France, à l'inverse, la proclamation de François Hollande a certes été critiquée par ses opposants, mais au-delà des frontières politiciennes, le fait était admis par tous : un nouveau président élu était en droit de renégocier un pacte qui avait été adopté, mais pas ratifié.

Ce couple antagoniste du politique et du juridique se retrouve aussi à la racine de l'exemple cité précédemment, le «non» français et celui allemand : d'un côté, la porte d'entrée à une négociation (primat du facteur politique), de l'autre, une réponse finale, conclusive (primat de la règle). Ainsi donc, Allemands et Français sont différents. Ce qui ne signifie pas qu'ils ne peuvent pas se rapprocher et se comprendre. Mais il est pour cela nécessaire qu'ils reconnaissent leurs différences. Et donc qu'ils aillent au-delà des supposées proximités géographiques et des conduites induites par la si pregnante rhétorique de l'amitié. C'est en acceptant que, parfois, on se trouve loin l'un de l'autre que l'on peut se rapprocher. ■

STEPHAN GEIFES

Historien, Stephan Geifes est responsable des programmes universitaires allemands à l'étranger, à l'Office allemand d'échanges universitaires (DAAD). Il a été secrétaire général de l'Université franco-allemande (UFA), puis coordinateur scientifique à l'Institut historique allemand (IHA).

Desin de Hacheté/«Neues Deutschland», Berlin



LA DIFFÉRENCE ? EN FRANCE DOMINE LE FACTEUR POLITIQUE

LA PAIX



Verdun, symbole du martyre commun
22 septembre 1984.
Soixante-dix ans après la bataille la plus meurtrière de la Première Guerre mondiale, François Mitterrand saisit la main d'Helmut Kohl pendant l'hommage aux morts. Ce geste fort n'avait pas été du tout prévu par le protocole.



LA RÉCONCILIATION

Le rapprochement franco-allemand, mis en œuvre après 1945, fut une affaire politique. Mais il doit aussi beaucoup aux artistes, aux industriels et aux hommes d'Eglise qui tissèrent entre les deux pays une multitude de liens.

PAR JEAN-MARIE BRETAGNE, NICOLAS CHEVASSUS-AU-LOUIS,
BALTHAZAR GIBIAT, CYRIL GUINET ET NASSERA ZAID (TEXTES)

À PETITS
PAS



DR

L'étoffe d'un saint
Après 14-18 puis durant la Seconde Guerre mondiale, le catholique Franz Stock a tenté de restaurer et de préserver le lien entre les deux nations. Avec, pour seule arme, son humanité. En 1993, l'Eglise a été saisie d'une demande de béatification. Elle est toujours à l'étude.

FIGURE

Franz Stock, l'humaniste au service de la paix

Sous l'Occupation, ce prêtre a soutenu les condamnés à mort français, puis il a œuvré pour le renouveau spirituel de l'Allemagne.

Février 1948, Franz Stock décède à l'hôpital Cochin de Paris. Il n'a pas 44 ans. Et il meurt seul. Cruelle rançon du destin pour un homme qui a voué sa vie au service des autres. Franz naquit en 1904, dans une famille ouvrière et pieuse de Neheim (Rhénanie-Westphalie). Adolescent, le traumatisme de 1914-1918 le poussa vers le pacifisme. C'est pendant ses études de théologie qu'il vint en France en 1926, pour assister, avec 800 compatriotes, au Congrès pour la paix de Bierville (Haute-Normandie). Le début d'un long séjour : en 1928, il fut le premier Allemand admis à l'Institut catholique de Paris depuis le Moyen Age. Peu de temps après son ordination, en 1932, il fut appelé pour diriger la Mission catholique allemande de Paris. Là, en plein Quartier Latin, il prêta secours aux Allemands qui fuyaient la nuit nazie. L'Occupation venue, il se vit confier par les autorités allemandes la charge d'aumônier des prisons. Se refusant à porter l'uniforme, il entama en soutane ses visites dans les geôles parisiennes. Il dut d'abord gagner la confiance des prisonniers, leur prouver qu'il n'était pas un espion déguisé. Plusieurs fois par semaine, l'abbé parcourait 15 kilomètres à bicyclette jusqu'à Fresnes, où s'entassaient jusqu'à 5 000 détenus. Dans sa sacoche, du papier, des stylos, des livres, des vêtements, du pain, du chocolat délivrés clandestinement aux prisonniers. Au péril de sa vie, il transmit aussi de nombreux messages de condamnés à leurs proches.

Car sa charge l'obligeait à soutenir ces derniers jusqu'au peloton d'exécution du Mont-Valérien. Stock y accompagna ceux qui croyaient au ciel comme ceux qui n'y croyaient pas, Honoré d'Estienne d'Orves comme Gabriel Péri. Découvert après sa mort, le journal de l'abbé donne la mesure de l'épreuve : quelque 1 500 personnes assistées dans leur

supplice. Et, en parlementant sans relâche, plusieurs otages sauvés du peloton.

En août 1944, Stock renonça à être évacué en Allemagne et se rendit auprès de 600 blessés allemands à l'hôpital de la Pitié. Il parvint à contenir les FFI, venus y exercer leurs représailles. Un capitaine l'ayant reconnu, les soldats furent épargnés et l'hôpital placé sous la protection de la Résistance. Puis, malgré son état de santé dégradé, l'abbé fut envoyé dans un camp de prisonniers de guerre vers Orléans, où, à la demande de l'aumônerie générale de Paris, il ouvrit un séminaire pour les théologiens allemands prisonniers : ceux-ci devraient initier le renouveau spirituel de l'Allemagne. La structure fut bientôt transférée au Bloc 1 du camp du Coudray, près de Chartres : une vingtaine de baraqués en bois pour loger les étudiants et un hall de béton en guise de chapelle. Le «Séminaire des barbelés» n'échappa pas aux difficultés générales : faim, froid, etc., mais il reçut le soutien des autorités ecclésiastiques (Mgr Roncalli, futur pape Jean XXIII, y fit même plusieurs visites). Stock y développa des activités de peinture, de musique, de théâtre. Bon peintre, il y réalisa les fresques de la chapelle, représentant notamment, comme un résumé de sa philosophie, Michel (saint patron commun à la France et à l'Allemagne) terrassant un dragon, incarnation de la guerre. En mai 1947, les prisonniers allemands furent libérés. Le séminaire fut dissous. En deux ans, il avait formé 630 futurs prêtres.

L'abbé retourna brièvement à Paris, avant de mourir d'épuisement. Apprenant quinze ans plus tard que ses restes devaient être jetés en fosse commune, un ancien résistant alerta les autorités françaises. D'autres survivants l'ayant connu en captivité se mobilisèrent et, en juin 1963, la veille même de la ratification du Traité de l'Elysée, son corps fut exhumé et son cercueil porté par d'anciens résistants et déportés à l'église Saint-Jean-Baptiste de Rechères, à Chartres, où il repose depuis. En 1990, le nom de Franz Stock a été donné à l'esplanade qui, au Mont-Valérien, fait face au Mémorial de la France combattante. ■

BALTHAZAR GIBIAT



SOLUTION FINALE

«Nuit et Brouillard», le film qui affrontait le passé

Décrivant le fonctionnement du camp d'extermination d'Auschwitz, «Nuit et Brouillard» est considéré, aujourd'hui, comme un chef-d'œuvre du cinéma, en même temps qu'un témoignage crucial sur la machine de mort nazie. Mais, en 1956, quand il sortit sur les écrans, ce film tombait mal. L'heure était à la Guerre froide et rien ne devait détourner les pays occidentaux de leur

ennemi commun, l'URSS. Dès lors, quand l'ambassade de RFA en France demanda que le film d'Alain Resnais soit retiré de la compétition officielle, au Festival de Cannes, le gouvernement de Guy Mollet obtempéra. «Nuit et Brouillard» fut présenté au Festival, mais hors compétition – c'était le seul moyen de s'assurer qu'il n'obtiendrait pas la Palme d'or. Des deux côtés du Rhin, les pouvoirs politiques s'unirent ainsi

pour faire triompher la raison d'Etat, contre la mémoire. Mais à cette entente au sommet fit écho une autre solidarité, à la base celle-là, et poursuivant un but inverse. Les associations de déportés français protestèrent contre cette semi-censure... et furent bientôt relayées en Allemagne. Finalement, le documentaire représenta la France en 1956, lors du Festival du film de Berlin... J.-M. B.

TRAITÉ DE L'ÉLYSÉE

Deux géants politiques à la manœuvre

Pour Adenauer et de Gaulle, l'accord franco-allemand s'imposait. Mais ils avaient une crainte : que leurs opinions publiques s'y opposent.

Le général de Gaulle y voyait un événement exceptionnel, «la réconciliation des Gaulois et des Germains». Cinquante ans plus tard, les nombreuses cérémonies prévues pour l'anniversaire du traité d'amitié franco-allemand confirment la justesse de son intuition. Retour sur la genèse de cet acte diplomatique qui a changé l'histoire de nos deux pays.

15 septembre 1949. Konrad Adenauer devient le premier chancelier de la RFA (République fédérale d'Allemagne). Quelques semaines plus tard, la RDA (République démocratique allemande) est créée. La guerre froide est à son paroxysme, et la ligne de partage entre les deux camps passe par Berlin. Du côté occidental, on redoute une attaque soviétique. Très vite, il apparaît que les troupes américaines, britanniques et françaises stationnant en RFA seront incapables d'y faire face seules. Il faut donc organiser un réarmement de ce pays, mais en l'encadrant de telle manière qu'il ne puisse jamais servir à un retour de l'expansionnisme allemand. De son côté, Adenauer a un objectif simple : faire de la RFA un Etat souverain. Ce qui est encore loin d'être le cas. Le pays est soumis au statut d'occupation qui lui interdit, par exemple, de nouer des relations diplomatiques ou d'avoir des forces armées. Mais Adenauer a un atout : le rapide redressement économique de son pays, symbolisé par la création, en 1948, du deutschemark. L'année suivante, la production allemande d'acier, même si elle reste loin de son niveau d'avant-guerre, dépasse pour la première fois celle de la France.

A Paris, on s'inquiète de ce réveil de la puissance allemande autant que de la menace soviétique. Y aurait-il moyen d'utiliser la première pour se prémunir de la seconde ? Tel est le calcul que font Robert Schuman et Jean Monnet. Le premier, qui a derrière lui une

longue carrière politique, est ministre des Affaires étrangères depuis juillet 1948. Le second, qui n'a jamais été élu, est un haut-fonctionnaire chargé de la planification. Durant la guerre, il s'est occupé pour le compte du gouvernement britannique de négocier avec les Américains l'approvisionnement de l'Angleterre. Il en a retenu une leçon : l'économie prime. Deux pays économiquement liés ne pourront plus jamais s'affronter : telle est l'idée qu'il suggère à Schuman. Le 9 mai 1950, ce dernier déclare : «Le gouvernement français propose de placer l'ensemble de la production franco-allemande de charbon et d'acier sous une Haute Autorité commune, dans une organisation ouverte à la participation des autres pays d'Europe.» Les choses vont alors très vite. La Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA) est créée le 18 avril 1951. Elle réunit, outre la France et l'Allemagne, l'Italie, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg. C'est la première organisation internationale à laquelle la RFA adhère de plein droit : un succès de taille pour Adenauer.

Jusqu'en 1954, l'Allemagne de l'Ouest est occupée par les troupes alliées

Pour le duo Schuman-Monnet, la CECA n'est que le premier pas vers une Europe intégrée. Le deuxième, en 1952, est la création d'une Communauté européenne de défense (CED) mutualisant les forces armées des pays membres de la CECA. La RFA ratifie le traité instaurant la CED... mais le parlement français le rejette le 30 août 1954 du fait de l'opposition conjointe des gaullistes et des communistes. Pourtant, les états-majors occidentaux jugent toujours aussi urgent de reconstituer une armée allemande pour faire face au bloc soviétique. Dès octobre 1954, une solution alternative est trouvée lors de la signature des Accords de Paris : c'est l'adhésion de la RFA à l'Otan. Ces accords autorisent la création de la Bundeswehr et mettent fin au statut d'occupation. La RFA devient un Etat comme les autres. Ou presque : elle doit accepter la présence sur son sol de troupes américaines, britanniques et françaises.



AGIF / Rue des Archives

Mais tandis qu'Adenauer, surnommé affectueusement «Der Alte» (le Vieux) par son peuple, gagne élection après élection, la IV^e République française s'enfonce dans la crise. Celle-ci prend fin avec le retour au pouvoir de de Gaulle en mai 1958. Le général n'a jamais fait mystère de son aversion pour la construction européenne à petits pas, et plus encore pour toute structure supranationale. Il a eu des mots très durs à l'égard du Traité de Rome, instaurant en 1957 la Communauté économique européenne (CEE) qui a pris la suite de la CECA en étendant son principe. Que va-t-il faire, maintenant qu'il est revenu aux affaires ? Tel est le sujet sur lequel Adenauer lui demande des éclaircissements, lors de longs entretiens privés, en septembre 1958.

Adenauer est arrivé inquiet, il repart rassuré. L'homme du 18 juin a pris soin de le recevoir dans sa maison de Colombey-les-Deux-Eglises, un honneur qu'aucun dirigeant étranger n'a jamais eu avant lui. Il lui a indiqué qu'il ne reviendrait pas sur le Traité de Rome, mais qu'il entendait développer une relation privilégiée avec l'Allemagne. Ade-

nauer est d'accord, mais s'inquiète de la manière dont l'opinion publique française accueillera ce rapprochement. Le bon déroulement de sa longue visite officielle, le conduisant à Paris, Rouen, Reims et Bordeaux en juillet 1962, le rassure. En septembre, c'est au tour de de Gaulle de visiter la RFA, où il reçoit partout un accueil enthousiaste. La signature du traité d'amitié franco-allemand à l'Elysée le 22 janvier 1963 apparaît alors comme la conclusion logique de ces visites en forme de plébiscites, qui ont montré que les deux peuples étaient prêts pour la réconciliation.

Reste que la construction européenne, sous l'égide de laquelle la réconciliation s'était amorcée, en fait les frais. A la méthode communautaire et multilatérale initiée par Schuman, Monet et Adenauer, se substitue un tandem franco-allemand supposé jouer un rôle moteur, si ce n'est dirigeant, en Europe. Comme le disait sans ambages de Gaulle, «l'Europe, c'est la France et l'Allemagne. Les autres, c'est des légumes».

NICOLAS CHEVASSUS-AU-LOUIS

Un accord préparé sur le terrain

Le général de Gaulle, président de la République française, et Konrad Adenauer, chancelier de la République fédérale d'Allemagne (RFA), se donnent l'accolade après la signature de l'accord de coopération franco-allemand, dit Traité de l'Elysée, le 22 janvier 1963.

MUSIQUE

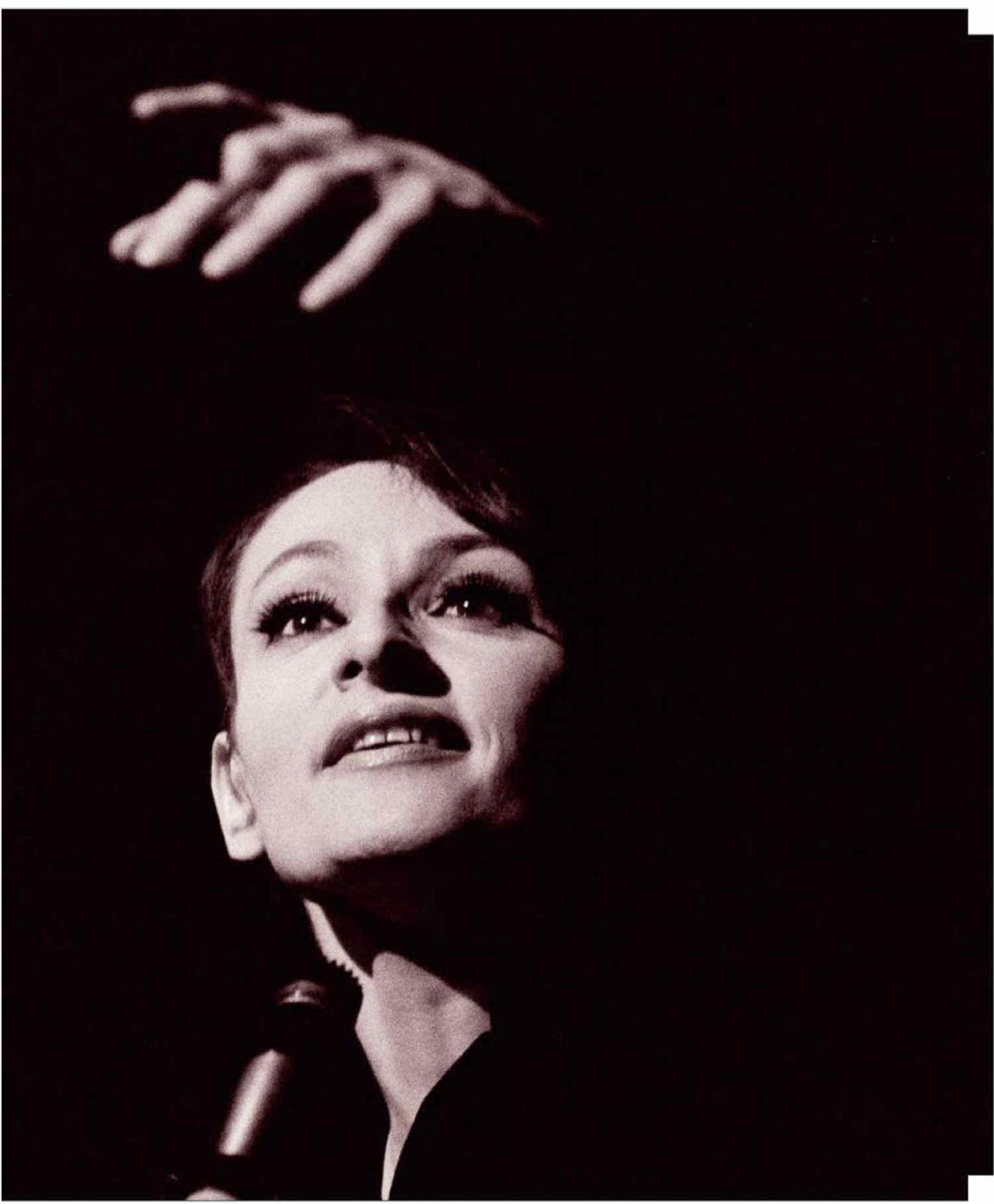
Quand Barbara chantait «Les enfants blonds de Göttingen»

Au départ, ce fut non. Quand un admirateur allemand nommé Hans-Günther Klein, directeur du Junge Theater de Göttingen, vint la voir dans sa loge en janvier 1964, pour lui proposer d'aller chanter dans sa ville, Barbara refusa. Pour elle, la blessure était encore vive, l'Allemagne restait une terre ennemie. Avec ses parents, juifs, elle avait passé la guerre à se cacher dans la hantise des dénonciations, déménageant d'un appartement parisien à l'autre, puis de la capitale à Marseille.

Et puis quelle drôle d'idée d'aller interpréter des chansons françaises à Göttingen ! Obstinent et souriant, Hans-Günther la détroussa : dans cette petite ville universitaire allemande, elle était aussi célèbre qu'en France, notamment parmi les étudiants, qui apprenaient ses couplets par cœur, fredonnant «Nantes» ou «Dis, quand reviendras-tu ?» à la guitare, dans leurs soirées. Peut-être parce qu'elle était à un tournant de sa carrière, s'apprêtant à arrêter son tour de chant au cabaret L'Ecluse, à Paris, Barbara se laissa convaincre. Rendez-vous fut pris pour juillet. Six mois plus tard, Hans-Günther accueillit donc la musicienne sur le quai de la gare de Göttingen. Elle était de fort mauvaise humeur, et pas seulement à cause de l'interminable voyage. En fait, elle se reprochait amèrement d'avoir accepté. Le passé nazi de l'Allemagne lui sautait au visage, littéralement, si bien que quand Hans-Günther la promena en voiture dans la ville, elle se cacha les yeux avec la main pour ne rien voir. L'heure du concert approcha. Ils rejoignirent le petit théâtre où elle devait se produire et où l'attendaient quelques étudiants

francophiles. Barbara entra dans la salle, découvrit la scène... et annonça qu'elle ne chanterait pas. Elle avait exigé un piano à queue, or, sur l'estrade, un ridicule piano droit était installé. Hans-Günther bredouilla une excuse invraisemblable, et pourtant vraie : par une incroyable malchance, une grève des déménageurs s'était déclenchée dans la région et il avait donc été impossible de faire venir l'instrument...

Le récital semblait perdu, et peut-être Barbara en était-elle secrètement soulagée, quand un des étudiants se rappela qu'une vieille dame de Göttingen avait un piano à queue. Il alla le chercher avec ses amis. La femme habitait à quelques centaines de mètres, mais pour ces jeunes gens souriants et baraqués, ce n'était pas un si lourd problème. En tanguant un peu au bout de leurs bras, le piano voyagea à travers les rues, les escaliers, les places, jusqu'à l'estrade. Le concert commença en retard, mais il fut un triomphe, et Barbara décida de donner plusieurs autres représentations. Et ces concerts ne furent pas son plus beau cadeau à la ville. Elle écrivit, avant de repartir en France, une chanson qui allait devenir célèbre, une chanson où elle comparait les charmes de Paris, si chère à son cœur, et ceux de cette petite ville qui venait de la conquérir : «Bien sûr nous nous avons la Seine, et puis notre bois de Vincennes, mais Dieu que les roses sont belles, à Göttingen, à Göttingen.» La chanson devint vite un immense succès, Barbara l'interpréta en français et bientôt en allemand. Une rue fut même baptisée «Barbarastrasse», pour honorer sa mémoire, dans cette ville où elle était venue à contrecœur... J.-M. B.



ARTE

Une chaîne bilingue unique au monde

Lorsque le président Mitterand et le chancelier Kohl annoncent en novembre 1988 leur projet de créer une chaîne culturelle de télévision franco-allemande, le scepticisme domine, tant les paysages télévisuels des deux pays semblent incompatibles. En France, tout se décide à Paris, et en Allemagne, la politique audiovisuelle dépend des Länder. La notion même de culture n'est pas identique des deux côtés du Rhin. Pour les Français, il s'agit des arts, de la musique, du cinéma d'auteur, de la littérature, de la danse. Mais les Allemands donnent à la «Kultur» une acception plus large, incluant les sciences humaines, l'ethnologie, l'anthropologie et les sujets de société. Ces divergences n'empêchent pas la signature, en 1990, d'un traité interétatique portant sur la création d'Arte (Association relative à la télévision européenne). Il unit la France et les onze Länder de RFA – ils seront rejoints en 1996 par ceux de l'Est. Il faudra encore deux années d'effort pour que le petit écran franco-allemand s'allume : Arte débute

ses émissions le 30 mai 1992, avec un documentaire sur la malédiction du pharaon...

Arte est un montage économique réunissant une branche française (la Sept, Société européenne de programmes de télévision, devenue en 1998 Arte France) installée à Issy-les-Moulineaux, et une branche allemande formée par les chaînes publiques ZDF et ARD. Ces deux dernières, avec la Sept, fournissent 80 % des programmes. Au bout de vingt ans d'existence, l'audience reste modeste : moins de 2 % en France (selon l'Institut Médiamétrie), 0,7 % en Allemagne (d'après AGF). Mais la qualité de sa programmation fait référence, et l'absence de publicité en fait aussi une chaîne pas comme les autres. En 2012, les coproductions d'Arte ont été récompensées par le César du meilleur documentaire et le Lola (équivalent allemand du César) du meilleur documentaire et du meilleur film. Symbole de la coopération culturelle franco-allemande, Arte est la seule chaîne de télévision au monde entièrement bilingue... **N.C.-A.-L.**

CINÉMA

De Max Ophüls au «Ruban blanc»

En adoptant la nationalité française, en 1935, Max Ophüls inaugura une relation cinématographique qui est devenue durable et s'est manifestée, après-guerre, par de nombreux échanges. Claude Chabrol, en 1959, et Jean-Luc Godard, en 1965, furent célébrés en recevant l'Ours d'or au Festival de Berlin. De son côté, le Festival de Cannes imposait Werner Herzog, Wim Wenders, Rainer Werner Fassbinder et Volker Schlöndorff dans leur propre pays. Pourtant, à l'orée du XXI^e siècle, la part de marché des films français outre-Rhin n'était que de 1%, et de 0,2% pour les films allemands en France.... Ce qui

poussa Gerhard Schröder et Jacques Chirac à fonder, en juin 2000, une Académie franco-allemande de cinéma. Dotée d'un fonds d'aides de 3 millions d'euros par an dédiés à la coproduction et à la distribution, elle forme des étudiants de toute l'Europe qui, à l'issue de leur apprentissage, ont à coproduire des courts-métrages avec Arte. Une politique qui porte ses fruits : la moyenne des films coproduits a grimpé à dix par an, avec un record de treize en 2004. L'Académie a notamment cofinancé «Le Ruban blanc» (photo ci-contre) et «Amour», réalisés par Michael Haneke, tous deux récompensés d'une Palme d'or à Cannes. **N.Z.**



EXPOSITION

Le triomphe de Paris-Berlin

Le 12 juillet 1978, Valéry Giscard d'Estaing et Helmut Schmidt inaugurent conjointement l'exposition «Paris-Berlin». Un an après «Paris-New York», il s'agit du second volet d'une série d'expositions binationales imaginée par le Suédois Pontus Hultén, directeur artistique du Centre Pompidou ouvert depuis moins de trois ans. Le succès populaire spectaculaire – avec une fréquentation record de 400 000 visiteurs (contre 142 000 pour «Paris-New York») – confirme l'unanimité critique. Pour l'«International Herald Tribune», c'est la preuve que «la France et l'Allemagne ont toutes deux désormais le désir de connaître l'autre



et d'être connu par lui». Rare voix discordante, celle du peintre lorrain Guy Vignoht qui prend prétexte de l'explosion d'une bombe au château de Versailles pour déclarer : «C'est à force d'exposer l'anti-art en plein Paris qu'on donne l'idée aux autonomistes bretons de faire sauter la culture.» «L'anti-art» en question, c'est la production tous azimuts (peinture, architecture, graphisme, design, cinéma, etc.) des mouvements allemands qui ont fécondé le XX^e siècle, et que donne à voir l'exposition «Paris-Berlin». Et les visiteurs – à l'exception de Guy Vignoht – sont conquis par les chefs-d'œuvre «décadents» des artistes expressionnistes des groupes «Die Brücke» (Le Pont) et «Blaue Reiter» (Cavalier bleu) ou par ceux des iconoclastes de «Dada» et de «La Nouvelle Objectivité». Tous ces génies leur font découvrir une Allemagne qu'ils ne soupçonnaient pas. N. Z.



Coll. Christophe L.

LITTÉRATURE

Le prix André Gide dopa les traductions

En perdant son père, à 11 ans, André Gide utilisa un mot allemand, cher à Goethe, pour exprimer son chagrin. Il traversa, dit-il, un «schaudern», un frisson d'effroi... Par la suite, son intimité avec la culture allemande ne cessa de croître. Aussi, quand une fondation philanthropique (la DVA Stiftung) créa une bourse d'aide à la traduction franco-allemande, en 1997, elle la baptisa prix André Gide. Depuis, quatorze livres ont bénéficié de ce prix prestigieux, et notamment des traductions en allemand de Ronsard et de Rimbaud, ou en français de Paul Nizon et de Robert Walser.

J.-M. B.

MONNAIE UNIQUE

Et Helmut Kohl sacrifia le deutschemark

En 1971, les Etats-Unis décident soudainement de mettre fin à la convertibilité du dollar en or. Le système monétaire international, qui perd là son étalon, est déstabilisé en profondeur. Et l'Europe, qui a renforcé son unité économique depuis le Traité de Rome de 1957, l'est particulièrement. Dans l'urgence, les diplomates inventent le Serpent monétaire européen (SME), qui limite les fluctuations des monnaies nationales les unes par rapport aux autres à 2,25 %. Mais il se montre incapable d'enrayer l'envol du deutschemark, devenu, de fait, la monnaie de référence européenne.

A plusieurs reprises, le franc doit quitter temporairement le SME. Dans le plus grand secret, le président Valéry Giscard d'Estaing et le chancelier Helmut Schmidt entament des négociations pour lui trouver une alternative. Le 13 mars 1979, c'est la création du Système monétaire européen. Les initiales sont les mêmes, mais une innovation de taille a été introduite : c'est désormais par rapport à une monnaie fictive européenne, l'ECU (European Currency Unit) que les fluctuations des monnaies nationales sont en-

cadrées. Au début, c'est une réussite, et les parités se stabilisent. Mais les attaques spéculatives, qui prennent tour à tour pour cibles les monnaies autres que le deutschemark, se multiplient.

C'est, indirectement, la réunification allemande qui va permettre de sortir de cette impasse. Pour la faire accepter par ses partenaires européens, et en particulier par le président François Mitterrand, le chancelier Helmut Kohl est prêt à un très grand sacrifice : celui du deutschemark. En 1992, la signature du traité de Maastricht enclenche le compte à rebours vers l'euro. Le chemin vers la monnaie unique sera cependant semé d'embûches car dans plusieurs pays les opinions publiques y sont réticentes. En France, un référendum sur la question se solde par une très courte majorité pour le «oui» (51 %). Finalement, l'euro remplace les monnaies nationales le 1^{er} janvier 2002. Succès de la coopération entre la France et l'Allemagne, cette monnaie reste aujourd'hui fragile tant les politiques économiques des différents pays qui l'utilisent sont peu coordonnées. ■

NICOLAS CHEVASSUS-AU-LOUIS

AIRBUS

Le ciel s'ouvrit à l'Europe...

Airbus, bus des airs : un nom inventé dans les années 1960 par un conglomérat allemand pour désigner un moyen-courrier de grande capacité, adapté aux liaisons européennes. Les Etats-Unis dominent alors le secteur de l'aviation civile. La France et l'Allemagne décident d'investir à parts égales dans la société Airbus Industrie qui visera à contester cette suprématie. En 1974, l'Airbus A-300 entre dans la flotte d'Air France et de la Lufthansa. Quatre ans plus tard, Eastern Airlines, séduite par sa fiabi-

lité et sa faible consommation de kérosène, décide d'en acheter. C'est la première fois qu'une compagnie américaine commande des avions européens. Dans les années 1980, Airbus Industrie lance le successeur de l'A-300, l'A-320, produit depuis à plus de 7 000 exemplaires, puis étoffe son offre avec le long courrier A-340 et l'A-380, plus gros avion civil jamais construit. Devenu en 2001 une filiale du groupe franco-allemand d'aéronautique EADS, Airbus dispute aujourd'hui à Boeing la place de premier avionneur au monde. N.C.-A.-L.



EUROCOPTER

Un hélicoptère pour deux armées

La société Eurocopter est née en 1992 de la fusion du Français Aérospatiale et de l'Allemand Daimler Chrysler Aerospace. Numéro un de son secteur, Eurocopter a fabriqué environ un tiers des hélicoptères civils et militaires actuellement en service dans le monde. Aujourd'hui présidée par l'Allemand Lutz Bertling, la firme a son siège social, et une de ses principales usines, à Marignane, près de Marseille. Eurocopter fabrique notamment l'hélicoptère d'attaque Tigre, un des rares engins de combat à équiper, sous des versions légèrement différentes, à la fois l'armée allemande et l'armée française, les pilotes des deux armées étant formés et entraînés ensemble. Les Tigres ont connu leur baptême du feu en Afghanistan. Avec des partenaires italien et néerlandais, Eurocopter fabrique également l'hélicoptère militaire de transport NH90. Enfin, la France et l'Allemagne planchent sur un hélicoptère lourd capable de transporter plus de 10 tonnes de matériel sur 1 000 kilomètres. Il devrait intégrer leurs forces armées d'ici 2020. **N. C.-A.-L.**



F. Arpège/Le Réveil Prod

EADS/Rollie/RTA



ARIANE

La voie de l'espace passait par Kourou

Le 12 janvier 1975, Valéry Giscard d'Estaing et Helmut Schmidt échangent leurs voeux par vidéo-conférence. Une première permise par la mise en orbite quelques semaines plus tôt du satellite de télécommunication «Symphonie», fabriqué par les industriels français et allemands... mais lancé par une fusée américaine. La Nasa a accepté de mettre en orbite ce satellite à condition qu'il n'ait pas d'application commerciale. Le succès de «Symphonie» et le développement du marché de la télécommunication via l'espace conduisent alors Français et Allemands à accélérer le programme de développement d'un lanceur européen initié par l'Agence spatiale européenne en 1973. En 1979, la veille de Noël, c'est le premier tir d'une fusée Ariane depuis Kourou, en Guyane. La société Arianespace est créée l'année suivante. Elle détient aujourd'hui environ la moitié du marché mondial du lancement des satellites civils. **N. C.-A.-L.**



FOOTBALL

A Séville, le match de la discorde

On est à la 57^e minute du match France-Allemagne, en 1982, à Séville. Le gardien allemand, Harald Schumacher, percute Patrick Battiston d'un terrifiant coup de hanche. Le joueur français, inconscient, est évacué sur un brancard. La violence incongrue de ce geste, aggravée par la défaite de la France, provoque un flot de rancœurs dans notre pays. Schumacher est surnommé

«le SS» dans les bistrots. Un sondage en fait le pire Allemand aux yeux des Français, devant Hitler. Dans «Paris-Match», Jean Cau qualifie la rencontre de «troisième guerre franco-allemande». Il faudra, pour calmer le jeu, que Helmut Schmidt et François Mitterrand publient un communiqué d'apaisement. Façon de rappeler que la bataille de Séville, même avec un blessé, ce n'était pas la guerre... J.-M. B.





MAI 68

Dany le Rouge, rebelle sans frontière

Le meneur de la révolte de la jeunesse française de Mai 1968 était donc un Allemand. Un Allemand... né à Montauban. Juifs, ses parents s'étaient en effet réfugiés en France en 1933, puis en zone Sud en 1940. Né en 1945, Daniel Cohn-Bendit rentra en Allemagne en 1958 et opta pour la nationalité allemande afin d'échapper au service militaire. Après son

bac, il revint étudier à Paris et devint au printemps 1968 «Dany le Rouge», leader du «mouvement du 22-mars» à Nanterre. Son charisme en avait fait une figure médiatique ; sa nationalité allemande en fit une cible, du Parti communiste à l'extrême droite. Des attaques auxquelles les étudiants français répliquèrent avec le fameux slogan : «Nous sommes tous des juifs allemands». B. G.

LYCÉES

La tentative d'un même manuel d'histoire

Réuni à Berlin en janvier 2003, pour le 40^e anniversaire du Traité de l'Elysée, un «Parlement des jeunes», composé de lycéens venus des deux pays, proposa que l'on rédige un manuel commun pour l'enseignement de l'histoire dans les deux pays. Ces jeunes gens savaient-ils que leur idée venait de loin ? Dans les années 1930, Marc Bloch, Jules Isaac et d'autres historiens des deux rives du Rhin avaient travaillé à la rédaction d'un livre sur les relations franco-allemandes, afin de lutter contre les stéréotypes nationalistes. Le projet fit long feu. Cinquante ans plus tard, l'initiative de 2003 semblait

devoir être enfin la bonne : les autorités politiques l'adoubèrent et un comité de pilotage binational fut formé. En trois volumes, le manuel devait présenter l'histoire de l'Europe et les événements les plus importants de l'histoire du monde. Mais sa réalisation s'avéra vite complexe, des différences d'interprétation de certains événements posant problème. Malgré ces écueils, le premier tome parut en 2006 et se vendit à 45 000 exemplaires en France et 35 000 en Allemagne. Hélas, peu utilisé dans les lycées classiques, le manuel franco-allemand n'est aujourd'hui guère utilisé que dans les classes européennes et bilingues. **N.Z.**

OFAJ

La naissance des échanges linguistiques

C'est dans la foulée du Traité de l'Elysée que fut créé, le 5 juillet 1963, l'Office franco-allemand pour la jeunesse (Ofaj). De Gaulle et Adenauer, en signant l'accord fondateur de cet organisme, affirmaient vouloir «resserrer les liens qui unissent les jeunes des deux pays.» L'Ofaj proposa d'emblée toutes sortes d'échanges linguistiques et culturels qui n'ont cessé de se développer depuis. Aujourd'hui, l'organisme permet à plus de 70 000 élèves d'être accueillis dans la famille d'un correspondant et à 3 700 étudiants de suivre des ateliers ou des cursus dans des écoles d'art ou de musique. Crise oblige, l'Ofaj a ajouté à sa vocation culturelle un rôle plus économique et social. Il est désormais en contact avec les entreprises, pour permettre aux juniors qui veulent étoffer leur parcours professionnel de tenter une expérience à l'étranger. En cinquante ans d'existence, l'Ofaj a permis à plus de 8 millions de jeunes des deux pays de se rencontrer. **C.G.**

UNIVERSITÉS

145 formations partagées

Créée en 1997, à Weimar, lors du 70^e sommet franco-allemand, l'UFA (Université franco-allemande) est sans équivalent dans le monde. Ayant son siège à Sarrebruck, elle est en fait constituée d'une centaine d'établissements d'enseignement supérieur disséminés dans les deux pays. Les cursus concernent 145 formations en sciences, informatique, médecine, économie, gestion, droit, sciences humaines et sociales. Chaque université membre du projet est connectée à son alter-ego outre-Rhin. Les deux universités associées enseignent, chacune dans sa langue, les mêmes cours et procèdent à des échanges d'étudiants. Un élève de Tours devra ainsi se rendre dans les universités de Bochum ou Essen pour suivre la partie allemande de son cursus. L'UFA a accueilli ses premiers étudiants en 1999. Elle en compte aujourd'hui plus de 4 500. **N.Z.**

POUR EN SAVOIR PLUS



MOYEN AGE

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ENLUMINURE CAROLINGIENNE

Avec l'avènement de la nouvelle dynastie carolingienne, en 751, Charlemagne et ses successeurs vont se poser «en héritiers des empereurs romains», encourageant la création, en particulier au sein des établissements religieux. Ils contribuent à la naissance d'un art novateur dans le domaine des parchemins. Ce dernier se caractérise par le retour à la tradition figurative de l'Antiquité et le développement d'un style ornemental raffiné. Autre innovation cruciale : celle d'une nouvelle écriture, la caroline, qui va se propager dans tout l'empire. Avec ses formes longues et régulières, elle est plus facile à lire que la minuscule mérovingienne alambiquée. Elle



révolutionnera la diffusion des textes latins. Evangiles en reliure de peau de veau mouchetée ou ornée de plaques d'ivoire d'éléphant, psautiers à l'encre d'or, sacramentaires (livres de prière) coloriés de motifs floraux... Ce sont ces somptueux chefs-d'œuvre réalisés pour les souverains, pour la plupart dans les abbayes, notamment celle de Saint-Denis, qui forment l'essentiel de ce recueil. Ces trésors de l'enluminure, sortis des collections de la Bibliothèque nationale de France, témoignent de la renaissance esthétique et culturelle qui traversa l'Europe jusqu'en 877.

«Trésors carolingiens, livres manuscrits de Charlemagne à Charles le Chauve», de Marie-Pierre Lafitte et Charlotte Denoël, Bibliothèque nationale de France, 39 €.

GRANDE GUERRE

Quand la «Grosse Bertha» bombardait la capitale

Durant la Première Guerre mondiale, les usines Krupp d'Essen, d'où sortaient les canons les plus puissants de l'époque, étaient considérées en France comme «une incarnation du mal au service du militarisme germanique». L'écrivain Gaston Leroux, en 1917, y situa l'une des aventures de son célèbre reporter Rouletabille. Il y était chargé de récupérer un savant français enlevé par les ennemis. Le 23 mars 1918, Krupp étoffa sa légende noire avec une arme secrète,

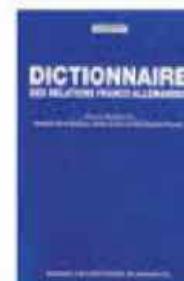


surnommée la «Grosse Bertha» par les Français. Six mois durant, elle causa des dégâts considérables sur Paris, forçant des milliers d'habitants à se réfugier en province. Avant de disparaître mystérieusement. Il faudra près d'un demi-siècle pour découvrir le lieu où avait été installé, à 120 kilomètres de Paris, ce prodige de la technologie balistique.

«Feu sur Paris», de Christophe Dutrôle, éditions Pierre de Taillac, 30 €.

DICTIONNAIRE

Les 90 mots qui nous réunissent



Avant même la signature du Traité de l'Elysée, en janvier 1963, on dénombrait pas moins de 130 jumelages entre villes françaises et allemandes, principalement des «relations d'amitié conventionnées», unissant des centres universitaires (comme ceux de Montpellier et d'Heidelberg). Aujourd'hui, on en compte plus de 2 500, attestant de l'implication des citoyens dans les relations franco-allemandes. Telle est l'une des nombreuses et instructives leçons, ici à la rubrique «Jumelage», que l'on retient de ce très original dictionnaire. En 90 notices, il égrène, du siècle des Lumières à aujourd'hui, les noms ou les mots-clés de notre passé commun : de A comme «Alsace» à Z comme «Zone d'occupation française». Si l'ouvrage rappelle les conflits et les guerres qui ont vu les deux nations s'affronter, il fait aussi la part belle à tout ce qui les a rapprochées et aux réalisations communes : l'euro, Arte, EADS, la création du Festival de musique contemporaine de Donaueschingen, qui favorisa dès 1921 les échanges mélomanes européens ou encore celle de l'Académie franco-allemande du cinéma qui forme des professionnels du 7^e art empreints des deux cultures. Au hasard des pages, on croise aussi les grands noms de l'histoire franco-allemande, Charlemagne, Napoléon, les couples Aristide Briand-Gustav Stresemann ou de Gaulle-Adenauer. Sous son aspect austère, c'est un abécédaire passionnant.

«Dictionnaire des relations franco-allemandes», éditions Presses universitaires de Bordeaux, 24,50 €.

1940-1945

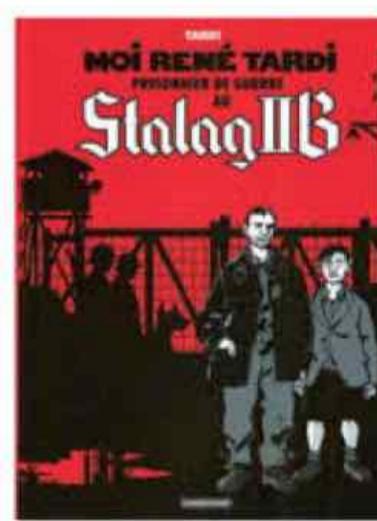
«SCHEISSE DAS REICH !» DISAIENT-ILS

De juin 1940 à 1945, plus d'un million de soldats français furent détenus en Allemagne – 1,6 million de prisonniers en tout, avec ceux envoyés en Pologne. 95% furent envoyés dans des commandos de travail, la majorité en milieu rural. Parmi eux, on trouvait un militaire de carrière, dénommé René Tardi, père du célèbre dessinateur. Il fut fait prisonnier le 22 mai 1940, près de Péronne, dans la Somme. Il fut d'abord affecté à des travaux dans les champs, ramassant du fumier dont l'ammoniac servait à la composition d'explosifs. Puis, devenant le matricule 16 402, il rejoignit les baraquements du Stalag IIB de Hammerstein (Poméranie orientale), où allait s'écouler sa captivité.

Dans ce qui constitue son œuvre la plus intime – il s'y dessine d'ailleurs en gamin dialoguant avec son père –, Tardi restitue, avec

minutie et rigueur historique, le quotidien de cette existence concentrationnaire. Une expérience humiliante et brutale pour ces hommes affrontant le froid, la faim, bouffés par les «morbacs» et soumis à une insupportable promiscuité. Si la solidarité se nouait entre les prisonniers, la vie était pleine de petites lâchetés derrière lesquelles planait l'ombre omniprésente des geôliers «boches». Le livre fourmille d'anecdotes tragi-comiques qui font sentir le quotidien des prisonniers. Comme ce comptable allemand, qui soupirait rituellement devant René Tardi : «Scheisse Das Krieg» («Merde à la guerre !»). Et tous les prisonniers de répondre : «Scheisse Das Reich !» Le roman graphique, on le voit une fois de plus, est un genre bien adapté à l'Histoire.

«Moi, René Tardi, prisonnier de guerre au stalag IIB», de Jacques Tardi, éditions Casterman, 25 €.



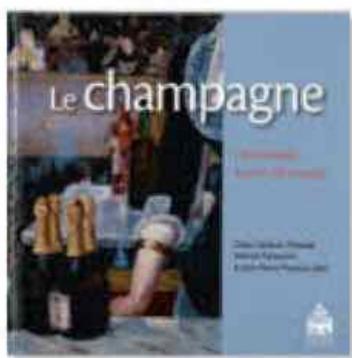
XVIII^{ME} SIÈCLE

Heidsieck, Mumm, Bollinger... La saga des rois de la petite bulle

Fréderic II de Prusse raffolait du champagne. Il invita Voltaire à en boire avec lui et écrivit même, en 1742, un poème dédié à ce «nectar charmant». A l'époque, la réputation du breuvage effervescent était déjà bien établie d'un bout à l'autre de l'Europe, commençant même à sortir des dîners de l'aristo-

cratie pour s'imposer sur les tables bourgeois. Or, cette percée commerciale, rappellent les historiens et géographes réunis dans ce passionnant ouvrage collectif, fut largement le fait des négociants et commerçants allemands établis en Champagne. Grâce à eux, les ventes annuelles passèrent

de 300 000 bouteilles en 1780 à près de 28,5 millions en 1900. C'est ainsi que Florens-Louis Heidsieck s'installa



à Reims vers 1775, et Johann-Joseph Krug en 1843. Ils créèrent les champagnes du même nom. Sans parler de Bollinger, Deutz ou Mumm... Un livre à lire en leur honneur et à leur santé !

«Le Champagne, une histoire franco-allemande», sous la direction de Claire Desbois-Thibault, Werner Paravicini et Jean-Pierre Poussou, éd. PUPS, 25 €.

ENQUÊTE

Nos voisins à la loupe

Qui est vraiment Angela Merkel ? Quel est le legs de la RDA en Allemagne ? Quel y est le rôle des partis politiques ? Et celui de la religion ? C'est à une passionnante immersion dans la société allemande que nous convie le journaliste Jean-Louis de la Vaissière. Il analyse la place des syndicats, l'influence du clergé, celle de l'écologie, et décrit un pays en pleine mutation, inquiet de conserver son excellence et de la voir reconnue. Il sait aussi capter ce qui, vu d'ici, prend un tour exotique... Ainsi, dans les informations télévisées allemandes, dites d'un ton neutre par des présentateurs austères, «un sommet Merkel-Obama ne semble pas plus digne d'attention que la prise de parole d'un évêque protestant sur Haïti (...). Un excellent livre pour mieux connaître nos mystérieux voisins.

«Qui sont les Allemands ?», de Jean-Louis de la Vaissière, éditions Max Milo, 25 €.

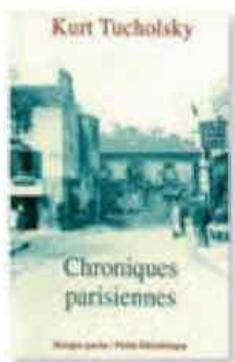
BIOGRAPHIE

Deux amants et cent vies



Helen Hessel fut correspondante à Paris, dans la rubrique «Mode», d'un journal allemand, dans les années 1920, puis résistante pendant la guerre, traductrice de Nabokov et Gauguin... Ce livre revient sur les multiples vies de la mère de Stéphane Hessel, immortalisée sous les traits de Jeanne Moreau dans «Jules et Jim».

«Helen Hessel, la femme qui aimait Jules et Jim», de Marie-Françoise Peteuil, éditions Grasset, 22 €.



ANNÉES 1920

CE JOURNALISTE ALLEMAND QUI TOMBA AMOUREUX DE PANAME



En 1928, Kurt Tucholsky vit à Paris. Né en 1890, dans une famille juive de Berlin, cet apatride, militant pour une paix universelle, se suicida en Suède, en 1935.

Paris est la ville des relations. Si t'en as, tant mieux, si t'en as pas, adieu.» En avril 1924, Kurt Tucholsky (1890-1935), journaliste, chansonnier, romancier et poète, quitte son Berlin natal pour partir s'installer dans la Ville lumière. Ce pacifiste convaincu, démocrate de gauche, pourfendeur du conservatisme allemand et de sa démocratie dévoyée, a choisi de s'exiler face aux calomnies et attaques dont il est l'objet.

Pour pouvoir se loger et vivre à Paris, dans une période de change des monnaies très défavorable pour les Allemands – leur pays entame une chute aux enfers économiques –, il devient correspondant de «Die Weltbühne», l'une des plus importantes revues de la République de Weimar. Durant quatre ans, ce vétéran de la Première Guerre mondiale, qui prêche sans relâche le rapprochement franco-allemand, va «trousser» 120 chroniques sur la vie parisienne et française. Œil baladeur, verbe populaire, ton souvent humoristique... Celui qu'on surnomme Tuchy va s'efforcer de mettre fin aux préjugés de ses compatriotes sur «l'ennemi héréditaire». Ainsi raconte-t-il que «là où l'Allemand s'met en rogne» contre quelqu'un, le Français, lui, a «sa médisance qui tue en douceur, sans bruit». Près d'un siècle plus tard, ses notes restent d'une incroyable verdeur.

«Chroniques parisiennes», de Kurt Tucholsky, éditions Rivages Poche, 7,50 €.

APRÈS-GUERRE

Michel Tournier raconte sa seconde patrie

En 2004, l'auteur du «Roi des Aulnes» (son deuxième roman qui reçut le prix Goncourt à l'unanimité en 1970) nous a offert ce recueil, léger comme une lettre, consacré à sa seconde patrie, l'Allemagne. Ce pays était pour lui une affaire de famille : «Mon père avait choisi la "Germanistik" et avait fait ses

études à Kaiserslautern. Il était fiancé à une étudiante de la même discipline (...)» Philosophe de formation, Michel Tournier mêle ici les échos de sa jeunesse studieuse, à Tübingen (Bade-Wurtemberg), où il demeura de 1945 à 1949, à ses réflexions sur la Prusse, sur Goethe, sur le «couple franco-

allemand»... Il nous confie aussi ses souvenirs étonnantes de l'ancienne RDA (République démocratique allemande), où il n'a cessé d'effectuer des voyages réguliers, dès les lendemains de la guerre.

«Le Bonheur en Allemagne?», de Michel Tournier, éditions Folio-Gallimard, 5,30 €.

ENCYCLOPÉDIE

Une somme érudite sur nos deux pays

La France et l'Allemagne avaient déjà Arte, ils sont en passe d'avoir leur encyclopédie historique commune ! Il faut saluer l'initiative des éditions Septentrion qui ont initié, voici deux ans une monumentale collection en onze volumes, racontant l'histoire franco-allemande, depuis le royaume franc, en l'an 800, jusqu'à nos jours. Le très éclairant quatrième tome revient par exemple, parmi tant d'autres informations, sur l'épopée des huguenots fuyant la France et s'installant dans l'empire. Sept volumes de la collection ont déjà parus, signés par des spécialistes universitaires des deux pays. Les quatre autres sont annoncés pour 2013 et 2014.

«L'histoire franco-allemande», en 11 volumes. Souscription sur www.septentrion.com : 330 €. Ou 39 € le volume en librairie.

RÉCIT

Willy Brandt face à l'Histoire

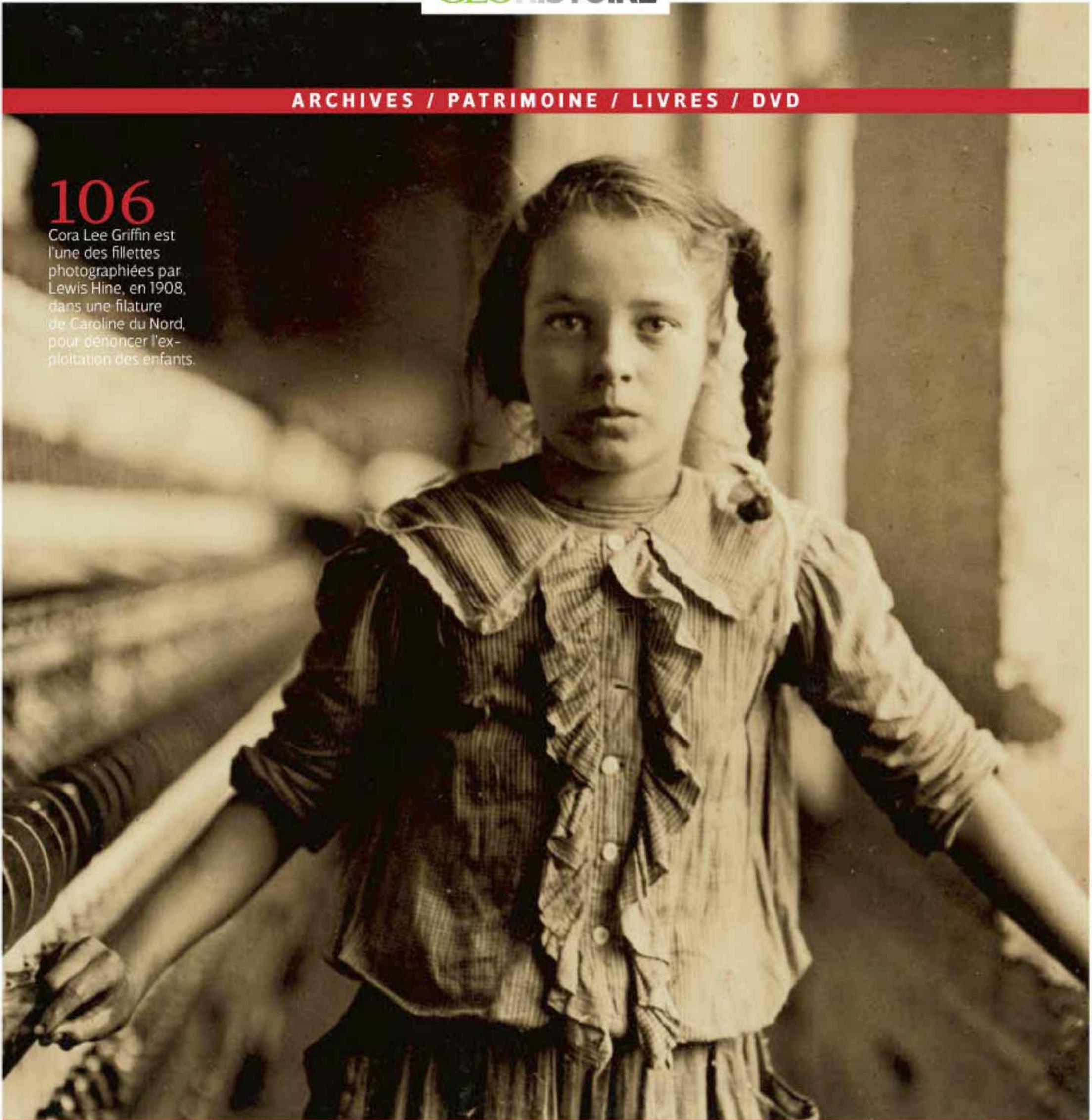
Le 7 décembre 1970, le chancelier allemand déposait une gerbe devant le mémorial consacré aux martyrs juifs de Varsovie. Rompant avec le protocole, il se laissa tomber à genoux et demeura silencieux durant d'interminables secondes. Une image qui allait faire le tour du monde. C'est ce moment historique que le journaliste Gérard Saint-Paul raconte tel qu'il l'a vécu, à quelques mètres de distance. Une page d'histoire en direct.

«L'Agenouillement au ghetto», de Gérard Saint-Paul, éditions Michel de Maule, 9 €.



106

Cora Lee Griffin est l'une des fillettes photographiées par Lewis Hine, en 1908, dans une filature de Caroline du Nord, pour dénoncer l'exploitation des enfants.



NCLC, coll. photographisés by Lewis Hine / Library of Congress, Washington DC

LE CAHIER DE L'HISTOIRE

PHOTOS Les petits forçats de l'Amérique p. 106 / **TOMBOUCTOU**
Les manuscrits de l'âge d'or p. 122 / **1969-1974** Les années Pompidou p. 130 /
BIOGRAPHIE Cléopâtre p. 132 / **DOCUMENTAIRE** La prohibition p. 134

LES PETITS FORÇATS

Ces mineurs, photographiés en janvier 1911 dans les mines de Pittston (Pennsylvanie), sont des «casseurs», chargés de briser et de trier le charbon. Âgés de 8 à 12 ans, ils travaillent dix heures par jour, sous la surveillance d'un adulte qui n'hésite pas à les frapper s'ils ralentissent la cadence. Nombre d'entre eux souffrent d'asthme et de silicose à cause de la poussière.

DOCUMENT

DE L'AMÉRIQUE

Au début du XX^e siècle, **LEWIS HINE** photographia des milliers d'enfants utilisés comme des esclaves dans les usines, les mines ou les champs. Ces images finirent par faire évoluer les lois, au prix d'un combat long de dix ans...

PAR CYRIL GUINET (TEXTE)



Lewis Hine (1874-1940) fut un témoin de son temps. Il a photographié les immigrants débarquant à Ellis Island, le travail des enfants ou encore la construction de buildings.



Photo : courtesy of George Eastman House International Museum of Photography and Film

Le photographe a installé son appareil sur un trépied. Face à lui, une jeune écaillouse s'apprête à ouvrir une huître. Blonde, menue, elle paraît avoir à peine 7 ans. Entre ses mains, le couteau et le coquillage semblent gigantesques. Ses doigts sont ridés, crevassés, couverts de coupures et rongés par la saumure, on dirait ceux d'une vieille femme. «Ne bouge plus !» lui dit le photographe. Au moment où il appuie sur le déclencheur, des larmes embuent les yeux de la gamine.

Nous sommes en février 1913, à Bluffton, en Caroline du Sud, sur la côte est des Etats-Unis. Le photographe s'appelle Lewis Hine. Cinq ans plus tôt, il a quitté son poste de professeur de sciences dans une école de New York pour s'engager auprès du National Child Labor Committee (NCLC), une association qui lutte contre le travail des enfants. Passionné de photographie, épris de justice sociale, Hine veut en effet participer à cette croisade pour libérer les quelque 2 millions de mineurs qui sont alors exploités dans les usines ou dans les champs. Persuadé que l'image est une arme puissante contre le système, il veut, comme il le raconte dans ses mémoires, «attirer l'attention et inciter le changement».

En ce début de XX^e siècle, la révolution industrielle a donné naissance à un véritable âge d'or. Mines, textile, chemin de fer, les entreprises industrielles poussent comme des champignons. L'agriculture devient intensive et le pays se couvre de gigantesques exploitations. Les banques et le marché fabriquent chaque jour de nouveaux mil-

liardaires. Mais ces temps ont aussi leur face sombre : les travailleurs n'ont droit à aucune protection sociale, pas plus qu'à un salaire minimum. Il n'y a pas d'horaires, ni de règles de sécurité. Pire, lorsque les leaders progressistes, comme Theodore Roosevelt, tentent de faire voter des réformes, et notamment une réglementation sur le tra-

vail des enfants, la Cour suprême les rejette, car elle les juge anticonstitutionnelles.

La première mission de Lewis Hine, en 1908, le mène dans le Midwest. Durant cinq semaines, le photographe, accompagné par un certain Edward Clopper, membre du NCLC, va de ville en ville et visite les sites industriels alentour. Hine débarque dans les usines et demande s'il peut installer sa chambre photographique à plaques 13x18 centimètres – une caisse en bois peu maniable posée sur un trépied ou qu'il porte à bout de bras – pour réaliser quelques clichés. Les plaques, peu sensibles à la lumière, exigent des temps de pose importants, et Lewis Hine doit demander à ses modèles de rester immobiles quelques dizaines de secondes. Il n'est pas question, dans ces conditions, de faire des photos volées.

Pour entrer dans les usines, il se fait passer pour un éditeur de cartes postales

«Evidemment, les contremaîtres étaient peu enclins à lui permettre l'accès aux ateliers, explique Thomas Beck, historien de la photographie et auteur de plusieurs essais sur Lewis Hine. Alors Hine rusait : par exemple, il prétendait réaliser un catalogue pour le fabricant des machines, et il demandait que les enfants restent à leur place de travail pour qu'on se rende compte de l'échelle.» D'autres fois, il se fait passer pour un inspecteur chargé de la sécurité incendie ou pour un éditeur de cartes postales. «Quand il n'était pas autorisé à accéder au site, explique encore Thomas Beck, Hine attendait de pouvoir photographier les enfants à la sortie de l'usine. Parfois, il se rendait chez eux et leur demandait de poser avec leurs parents, sur le perron de leur maison.» ■■■



Lewis Hine avait surnommé cette jeune fille, appuyée sur son métier à tisser, la «petite fileuse anémique». Orpheline de sa mère à l'âge de 2 ans, abandonnée par son père, Addie Card a été élevée par sa grand-mère. Elle a commencé à travailler à la filature de North Pownal, dans le Vermont, pendant ses vacances. Elle n'en est plus repartie. Décédée en 1993, à l'âge de 94 ans, Addie n'a jamais vu la photo de Hine.

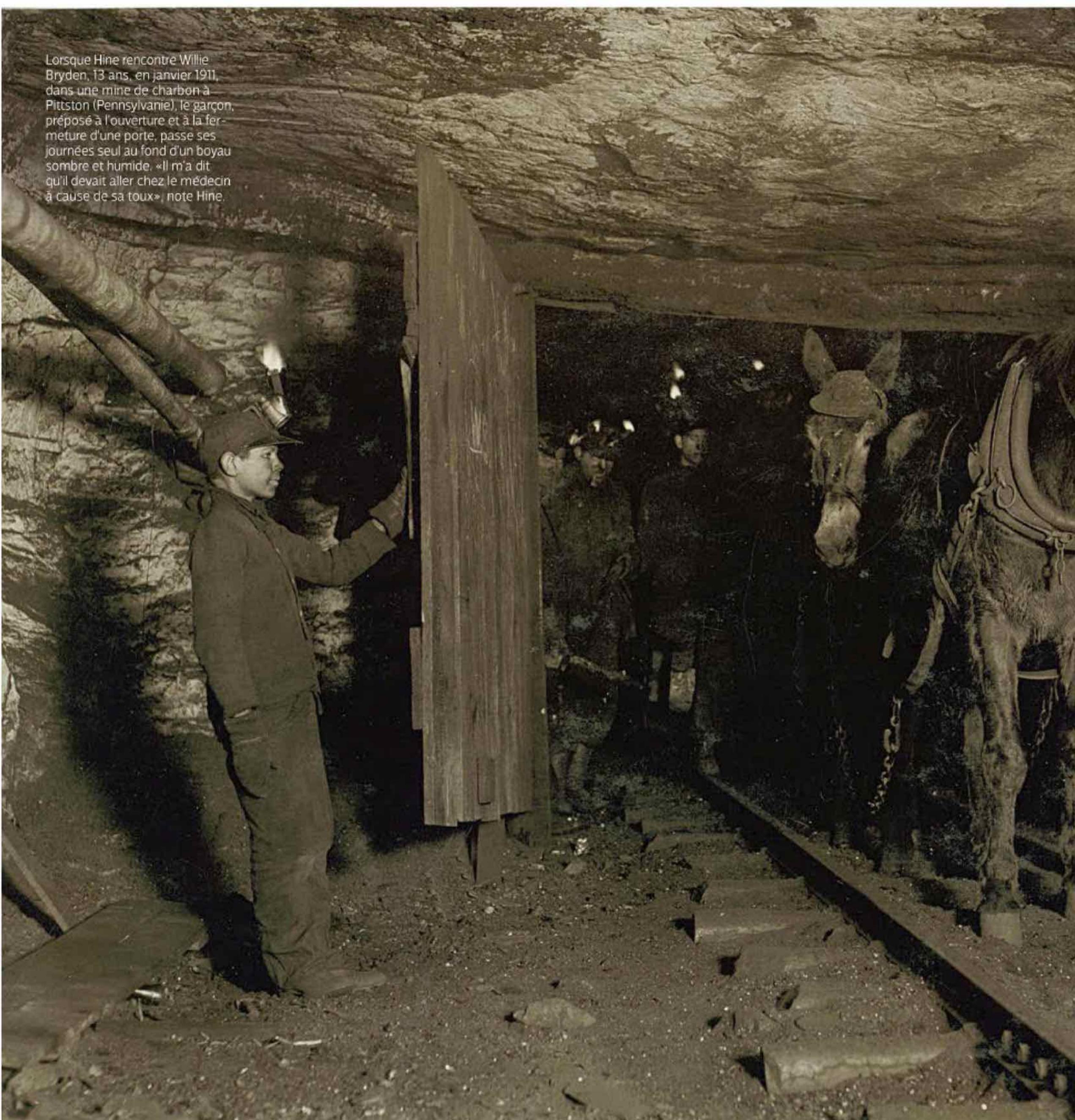
Ils ne vont pas à l'école et
triment jusqu'à douze heures par
jour dans les conserveries

Cette photo a été prise dans les conserveries de Pass Christian, une ville du Mississippi, le long du golfe du Mexique. Un contremaître ayant refusé que Hine fasse des prises de vues des enfants à leur poste de travail, le reporter a profité de la pause de midi pour les photographier. Les plus jeunes de ces écaleurs, qui posent sur une montagne de coquilles d'huîtres, n'ont que 6 ans. Leurs mains sont couvertes de coupures, et leurs chaussures rongées par la saumure dans laquelle ils pataugent toute la journée.





Lorsque Hine rencontre Willie Bryden, 13 ans, en janvier 1911, dans une mine de charbon à Pittston (Pennsylvanie), le garçon, préposé à l'ouverture et à la fermeture d'une porte, passe ses journées seul au fond d'un boyau sombre et humide. «Il m'a dit qu'il devait aller chez le médecin à cause de sa toux», note Hine.





«On ne peut pas affronter l'argent des patrons», se désole un élu de Géorgie

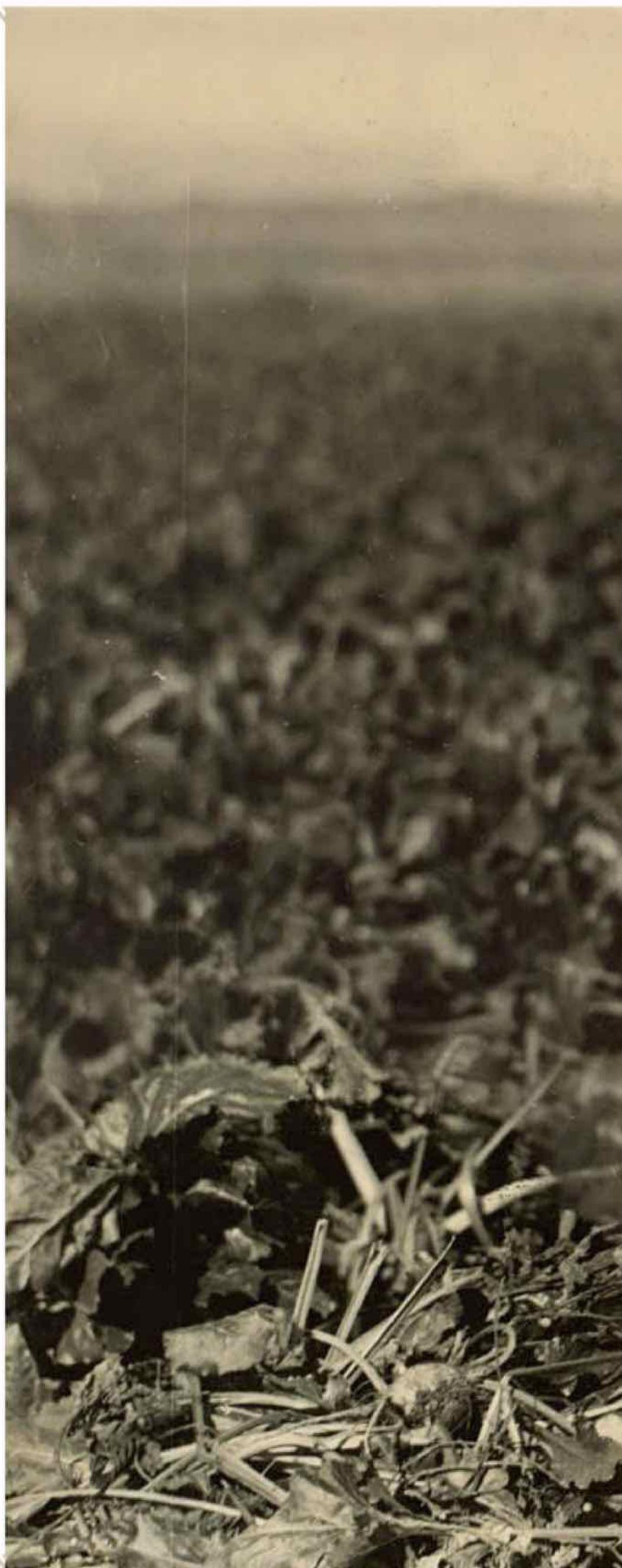
●●● A la fin de ce reportage, Hine rapporte 230 clichés et une mine d'informations pour le NCLC. «Son tact et son ingéniosité ont fait merveille!» s'enthousiasme Clopper, qui l'accompagne. Car le photographe ne se contente pas de faire des images. Il note aussi les noms, les âges et l'histoire de ses «modèles» : depuis combien de temps ils ont quitté l'école, leurs horaires de travail, leur salaire... Il va même jusqu'à les mesurer, en se servant des boutons de sa veste comme d'un repère pour évaluer la taille des gamins sans que personne ne s'aperçoive de rien. Il recueille tous ces précieux renseignements dans un cahier : «Sadie Pfeifer, 1,30 mètre. Travaille depuis six mois. Fait partie des nombreux jeunes enfants employés dans les filatures de coton de Lancaster.» «Frank Craneshaw. Travaille depuis trois ans à la filature de coton. Gagne 75 cents par jour.» «Harry. Conducteur dans les mines de charbon du Maryland. Était effrayé d'être photographié, de peur d'être renvoyé à l'école. Paraît avoir 12 ans.»

Les gamins apportent leurs repas aux ouvriers et les remplacent pendant qu'ils déjeunent

Durant les deux premières années de sa croisade, Lewis Hine parcourt près de 20 000 kilomètres en voiture. L'hiver, il est dans les usines et dans les ateliers, l'été, dans les champs et les exploitations agricoles. Partout, il fait le même constat : le système, qui place le profit au-dessus de tout, ne produit que de la détresse. Premier responsable, la cupidité des propriétaires. En 1909, en Géorgie, un élu progressiste, la voix brisée par l'émotion, fait à Hine cette terrible confession : «J'ai travaillé jour et nuit pendant des années pour parvenir à un semblant de réforme, mais j'ai dû renoncer. On ne peut pas affronter l'argent des patrons.» Mais Hine dénonce également l'insensibilité des parents, qui souvent ne comprennent pas qu'ils détruisent l'avenir de leurs petits en ne les envoyant pas à l'école. A Columbus, en Géorgie, Hine découvre que des très jeunes enfants sont chargés d'apporter leurs déjeuners aux ouvriers... qu'ils remplacent à ●●●

Dans les champs du Colorado, même les fillettes de 6 ans manient serpes et couteaux

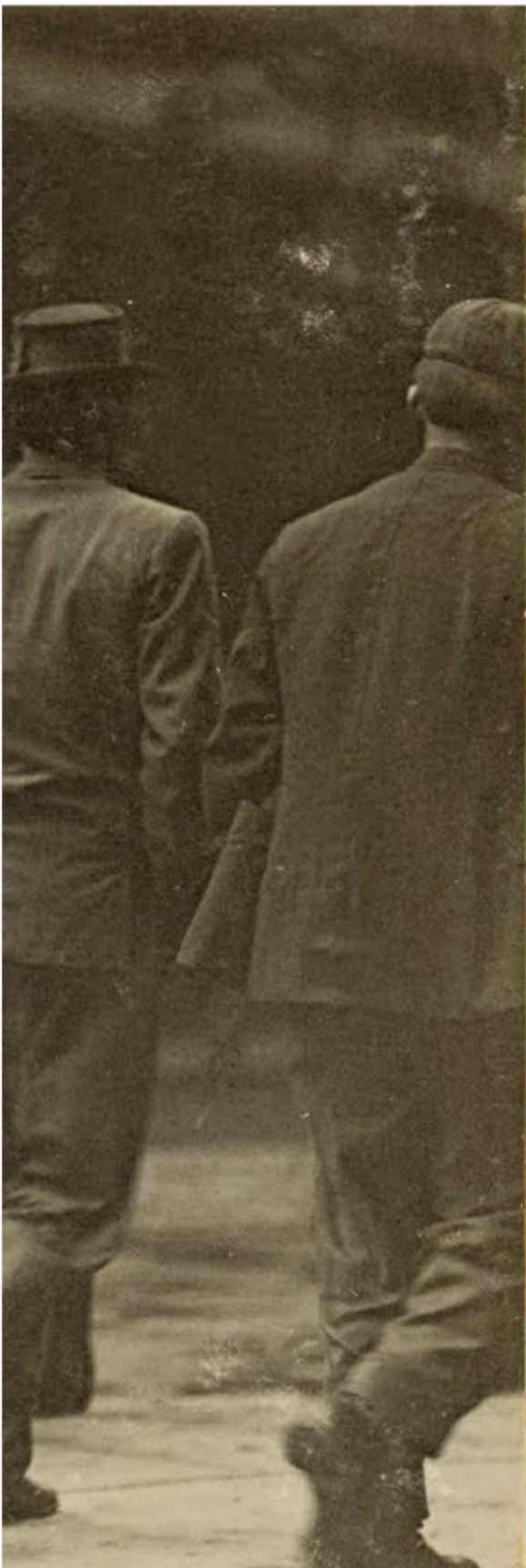
En octobre 1915, Hine découvre des familles entières embauchées à la récolte des betteraves à sucre dans les champs du Colorado. La plupart sont des immigrés russes. Dès l'âge de 6 ans, les enfants manient machettes, serpes, couteaux... «Cette petite fille de 8 ans est très habile pour couper les fanes des betteraves, écrit-il, mais elle fait un travail extrêmement fatigant et dangereux pour une enfant si jeune.»





Dans les rues des grandes villes, le sort des «newsies» émeut particulièrement le photographe. Lewis Hine s'insurge contre les conditions dans lesquelles ces enfants sont obligés de vivre, dormant dans les rues et chahardant dans les magasins pour se nourrir. Il dénonce aussi la mise en danger de ces petits colporteurs qui doivent entrer dans des lieux mal famés, comme les débits de boissons, pour vendre leurs journaux.





Dans une filature, un garçon montre sa main broyée, amputée de deux doigts

●●● leur poste le temps du repas ! Ainsi, on n'a pas besoin de stopper les machines. Un instituteur explique au photographe que les mères se réjouissent de ce système qui permet à leurs fils ou à leurs filles de se former en attendant d'être engagés. Les gamins, eux-mêmes, se font parfois complices du système, en mentant sur leur âge pour se faire embaucher. Ils se vantent d'être indépendants et de bien gagner leur vie. Ce qui est évidemment faux.

Respirant l'air chargée de fibres, les jeunes manutentionnaires ont les poumons ravagés

Lewis Hine photographie des enfants qui fabriquent des meubles, du verre, des confiseries, des vêtements, des cigarettes... mais c'est dans l'industrie du textile que le reporter du NCLC découvre les abus les plus graves. En novembre 1908, à Gastonia, en Caroline du Nord, Lewis Hine s'aperçoit qu'un quart des ouvriers et des ouvrières ont moins de 16 ans. Parmi eux, certains ont à peine 6 ans. On les emploie, en raison de leurs petites mains, pour ôter les bobines quand elles sont vides sur les métiers à tisser. Dans les bâtiments, ces gamins respirent un air chargé de fibres, provoquant des infections pulmonaires. Bouleversé, Hine décide de prendre quelques clichés. Il s'apprête à faire le portrait d'un petit garçon lorsque surgit le propriétaire de l'usine. «Il ne travaille pas ici ! s'écrie-t-il en chassant l'enfant. Il donnait juste un coup de main.» Ce jour-là, Hine planque à la sortie. A la pause déjeuner, sur les marches de l'usine, il photographie une trentaine de gosses, habillés de guenilles, quelques-uns ont des chaussures, mais d'autres sont pieds nus ou ont les pieds enveloppés dans des bandes de tissus. «Ils ont environ 10 ou 11 ans, remarque Hine. Le contremaître était contrarié par la photo.»

Pour qu'un changement se produise, il faudrait convaincre les dirigeants, les politiciens, et même la population qui ne trouve pas forcément cette situation scandaleuse. «Pour faire changer les mentalités, le NCLC a largement diffusé les photos ●●●

••• de Lewis Hine, explique encore Tom Beck. Elles étaient publiées dans les bulletins d'organismes de bienfaisance, dans des publications destinées aux enseignants, mais aussi dans

des journaux, pour toucher un large public.» Le NCLC organise aussi des conférences dans les grandes métropoles, comme New York et Washington, et dans les villes où les abus contre les mineurs sont les plus flagrants. Au cours de ces meetings, les photos de Hine sont affichées sur des panneaux, accompagnées de commentaires choquants. Les enfants peuvent échapper aux blessures causées par la machine, est-il écrit en substance, mais pas «à l'abrutissement dû au labeur monotone et sans fin, à l'absence de toute scolarisation, à un environnement pervers...» A côté des petits forçats, Hine expose la photo de l'école déserte, à côté d'une vue des taudis, celle de la villa du directeur de l'usine.

Certaines de ces images montrent la réalité dans ce qu'elle a de plus insupportable. Comme celle de Giles Newsom, 12 ans, qui exhibe devant l'objectif sa main broyée, à laquelle il manque deux doigts, arrachés par un métier à tisser. Ou encore celle de Neil Gallagher, à Wilkes Barre, en Pennsylvanie : le garçon pose debout sur son unique jambe. Convoyeur pour moins d'un dollar par jour dans une mine de charbon, Neil a eu la jambe écrasée entre deux wagons le 2 mai 1904. Il n'a reçu aucune indemnisation, aucune compensation de la compagnie, pour son membre amputé. Lorsque Hine fait sa connaissance, Neil, bien qu'handicapé, est retourné travailler à la mine. Il est désormais affecté à «la casse».

Qu'est-ce que «la casse» ? Les galères sous la terre ! Hine, dans ses cahiers, affirme que, selon les enfants, «c'est le poste le plus dangereux de la mine». Les «casseurs» ont entre 8 et 12 ans. Assis sur des sièges en bois qui surplombent un tapis roulant, ils fracassent les agglomérats de glaise, d'ardoise, de roche, pour isoler le charbon et obtenir des morceaux à peu près calibrés. L'ardoise leur coupe les doigts (la plupart n'ont pas de gants). La poussière – si dense que Hine note «qu'il est impossible d'y voir clair» – provoque des maladies pulmonaires, beaucoup ont les poumons ravagés par la silicose. Les accidents, consignés dans les registres de la mine, sont dramatiques. Certains jeunes ont les

En 1916, une loi est enfin votée interdisant le travail des enfants de moins de 14 ans

doigts écrasés dans les courroies de transmission. D'autres ont les mains ou les pieds brûlés par l'acide sulfurique utilisé pour éliminer les impuretés. Et parfois, certains casseurs sont emportés par le tapis roulant : en fin de journée, le contremaître retrouve leur corps sans vie, écrasé dans les engrenages.

Des industriels prétendent que le travail développe le caractère des apprentis

En février 1913, Lewis Hine s'attaque à un autre secteur lucratif de l'industrie américaine : l'ostréiculture. Sur la côte est du pays, en Virginie, dans le Maryland et en Louisiane, des conserveries (les huîtres étaient cuites à la vapeur et mises en boîtes) emploient des dizaines de petits écailleurs. La vue est saisissante : tous ces garçons et ces filles, un couteau à la main, ouvrent les coquillages jusqu'à douze heures par jour. Ils sont payés au nombre de seaux remplis et gagnent entre 60 cents et 1,25 dollar par jour. Des surveillants adultes tiennent la comptabilité des seaux. Carrie, par exemple, n'a que 7 ans mais elle explique à Hine qu'elle commence son travail à l'aube, entre 3 h 30 et 4 heures du matin, et ne l'achève qu'à la nuit tombée. Issus de familles d'immigrés, presque tous sont illétrés et ne parlent même pas l'anglais, comme cette petite blonde que Lewis Hine photographie en larmes. Tout ce que le photographe a pu apprendre sur elle tient en peu de mots : on ne connaît ni son nom, ni son prénom. Elle travaille ici avec ses parents et son petit frère qui a un an de moins qu'elle. Pour bien montrer dans quelles insupportables conditions triment les petits écailleurs d'huîtres, la NCLC expose les photos de Hine au côté d'un article de presse relatant la visite du président Wilson dans un de ces hangars : il y est précisé que le président ne franchit même pas le seuil, rebuté par le froid et l'odeur fétide de saumure et de poisson crevé.

Grâce à la campagne menée par le NCLC et Hine, certains patrons renoncent à employer des mineurs. D'autres, plus nombreux, n'entendent pas renoncer à cette main-d'œuvre bon marché et docile. On n'a



Croisant ce jeune unijambiste dans une rue, Hine lui demande de raconter son histoire. Neil explique qu'il a rejoint son père à la mine à l'âge de 9 ans. Deux ans plus tard, en tentant de récupérer sa lampe volée par un muletier, il a eu la jambe broyée entre deux tampons de wagons. La compagnie a refusé tout dédommagement prétextant que «le garçon savait qu'il était interdit de passer entre les voitures». En désespoir de cause, le garçon est venu chercher du travail à New York.

pas le droit, disent-ils, d'empêcher ces enfants de vouloir améliorer le quotidien de leur famille. «Ils prétendaient que le travail donnait du caractère et de la responsabilité aux enfants, précise Thomas Beck, et que cela leur enseignait les vraies valeurs de la vie.» Toujours est-il que les propriétaires se méfient désormais. En novembre 1910, Lewis Hine arrive dans une usine de Birmingham, en Alabama. Il se présente encore une fois comme étant éditeur de cartes postales à la recherche de nouveaux modèles et demande à photographier les jeunes ouvriers. Le contremaître lui répond qu'il faut l'accord du directeur, qui se trouve être le fils du gouverneur de l'Etat, et lui demande de patienter. A peine l'homme a-t-il disparu, qu'Hine se précipite dans l'arrière-cour de l'usine pour prendre quelques clichés de gamins d'une dizaine d'années. L'un d'eux pose fièrement avec une cigarette à la bouche. Quelques instants plus tard, le directeur reçoit Hine – qui se garde de révéler qu'il a déjà pris des pho-

tos – mais lui déconseille de photographier «ces gosses sales et repoussants». «Personne ne voudra de vos cartes», argumente-t-il. Mais Hine insiste, alors le directeur s'énerve et donne la vraie raison de son refus : «Je me méfie, avoue-t-il, des photographes qui mènent la croisade contre les filatures employant des enfants.»

En 1916, cela fait maintenant huit ans que Lewis Hine sillonne le pays, parcourant des milliers de kilomètres dans l'année. Il a photographié les petits vendeurs de journaux, les cireurs de chaussures, dans les villes ; les petites couturières, chapelières, fabricantes de fleurs de papiers, dans les taudis. Il a dénoncé le sort des petits ramasseurs de tabac du Connecticut, des récolteurs de betteraves du Colorado ou encore des quelque 400 enfants cueilleurs de fraises du Kentucky... Mais il n'a pas œuvré en vain. «En 1916, la campagne menée par Lewis Hine et le NCLC a obligé le Congrès à voter le Keating-Owens Act, une réforme qui fixait le travail pour les enfants à 14 ans dans les usines et 16 ans dans les mines, souligne Thomas Beck. Hélas, les employeurs ont protesté disant qu'ils ne seraient pas en mesure de soutenir le pays dans l'effort de guerre, sans le travail des enfants.» Résultat : la mesure est abolie en 1918 par la Cour suprême. Il faudra attendre le New Deal (1933 - 1938) de Roosevelt pour qu'une vraie protection de l'enfance soit mise en place. Lewis Hine, l'homme qui disait «laissez les enfants être des enfants», mourra dans le plus grand dénuement deux ans plus tard. ■

CYRIL GUINET

ABONNEZ-VOUS !



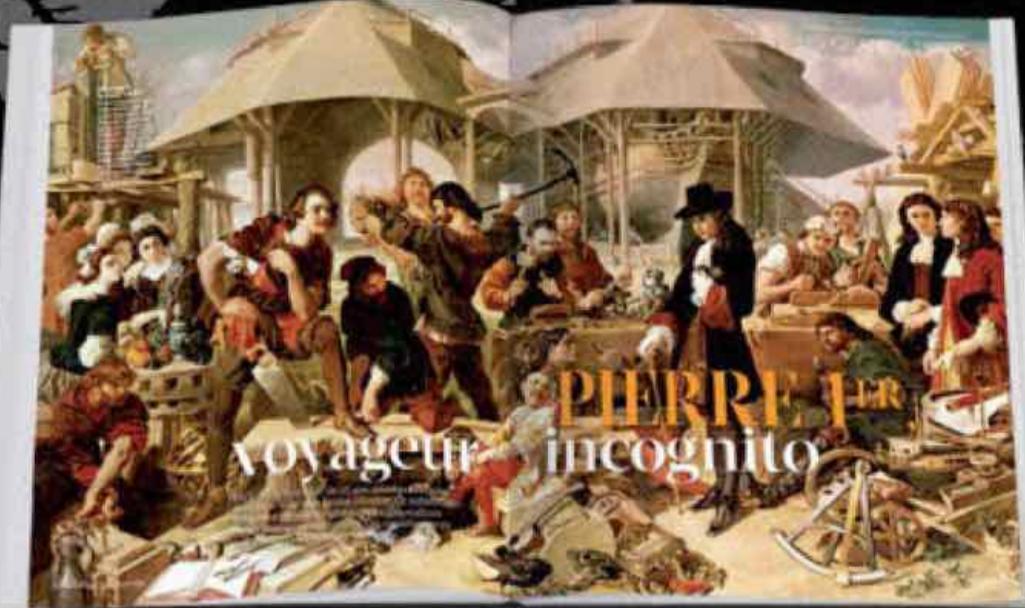
1 an - 12 n°

Les avantages de l'abonnement

- ✓ Vous bénéficiez d'un **tarif préférentiel**.
- ✓ Vous recevez votre magazine **chez vous** !
- ✓ Vous avez la certitude **de ne rater aucun numéro**.
- ✓ La garantie du tarif pendant toute **la durée de l'abonnement**
- ✓ La gestion de votre abonnement sur www.prismashop.geo.fr/histoire

30%
DE RÉDUCTION*

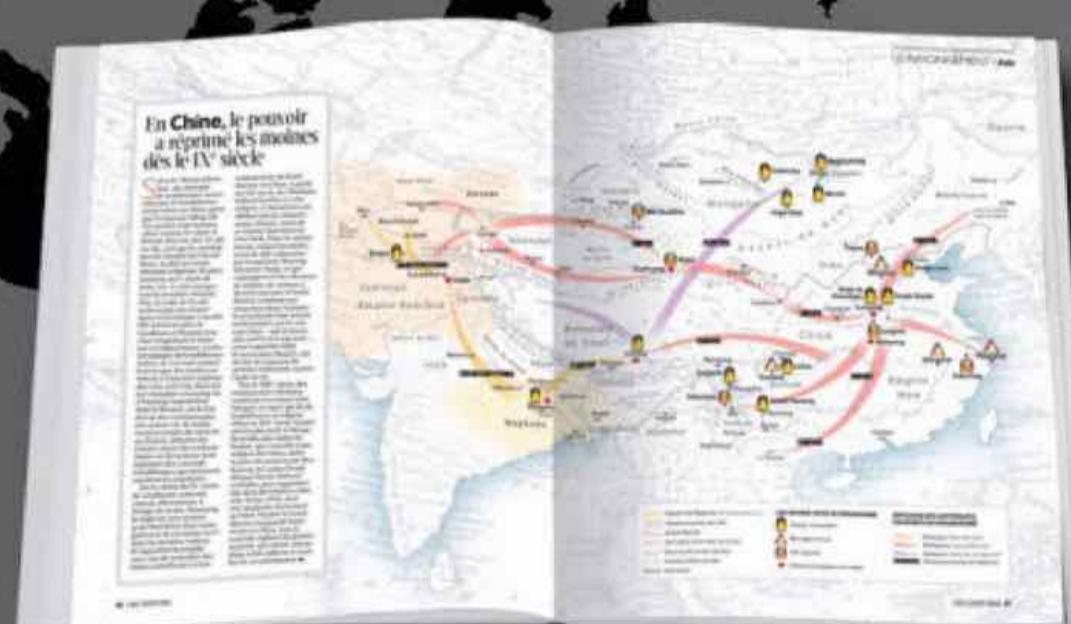
Revivez un grand évènement de l'histoire !



Récit



Documents d'archives



Cartes et graphiques

Des photos d'époque, des récits inédits, des documents d'archives exclusifs, des entretiens avec des personnalités marquantes... Vous trouverez dans chaque numéros de **GEO HISTOIRE** une fresque complète d'un grand moment de notre Histoire

BON D'ABONNEMENT

A compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - 62069 Arras cedex 9

Oui, je m'abonne à **GEO HISTOIRE** (1an - 6n°) **au prix exceptionnel de 29€ au lieu de 41,40€** soit **30% de réduction**.

J'indique mes coordonnées

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

e-mail

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires

Je choisis mon mode de paiement

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire Visa Mastercard

Date de validité

Code de sécurité

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature :

Je peux aussi m'abonner au **0 826 963 964** (0,15 €/min.) ou sur

www.prismashop.geo.fr/histoire

GHID113N

TOMBUCTOU à livres ouverts

Cette cité du Nord-Mali, aujourd'hui contrôlée par les rebelles islamistes, était au XV^e siècle la capitale culturelle et religieuse de l'Afrique de l'Ouest. Elle abrite encore des milliers de manuscrits qui rappellent ce lointain âge d'or.

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE) ET SEYDOU CAMARA (PHOTOS)

LES INTÉGRISTES MENACENT CE TRÉSOR

Transmise entre membres de la même famille depuis le XVI^e siècle, la bibliothèque privée d'Abdel Kader Haidara (ci-contre) est la plus vaste et la plus ancienne de Tombouctou. Depuis cette photo prise fin 2010, M. Haidara a dû quitter la ville, tombée sous la coupe des intégristes.



UNE CIVILISATION QUI S'OUVRIT À L'ÉCRIT

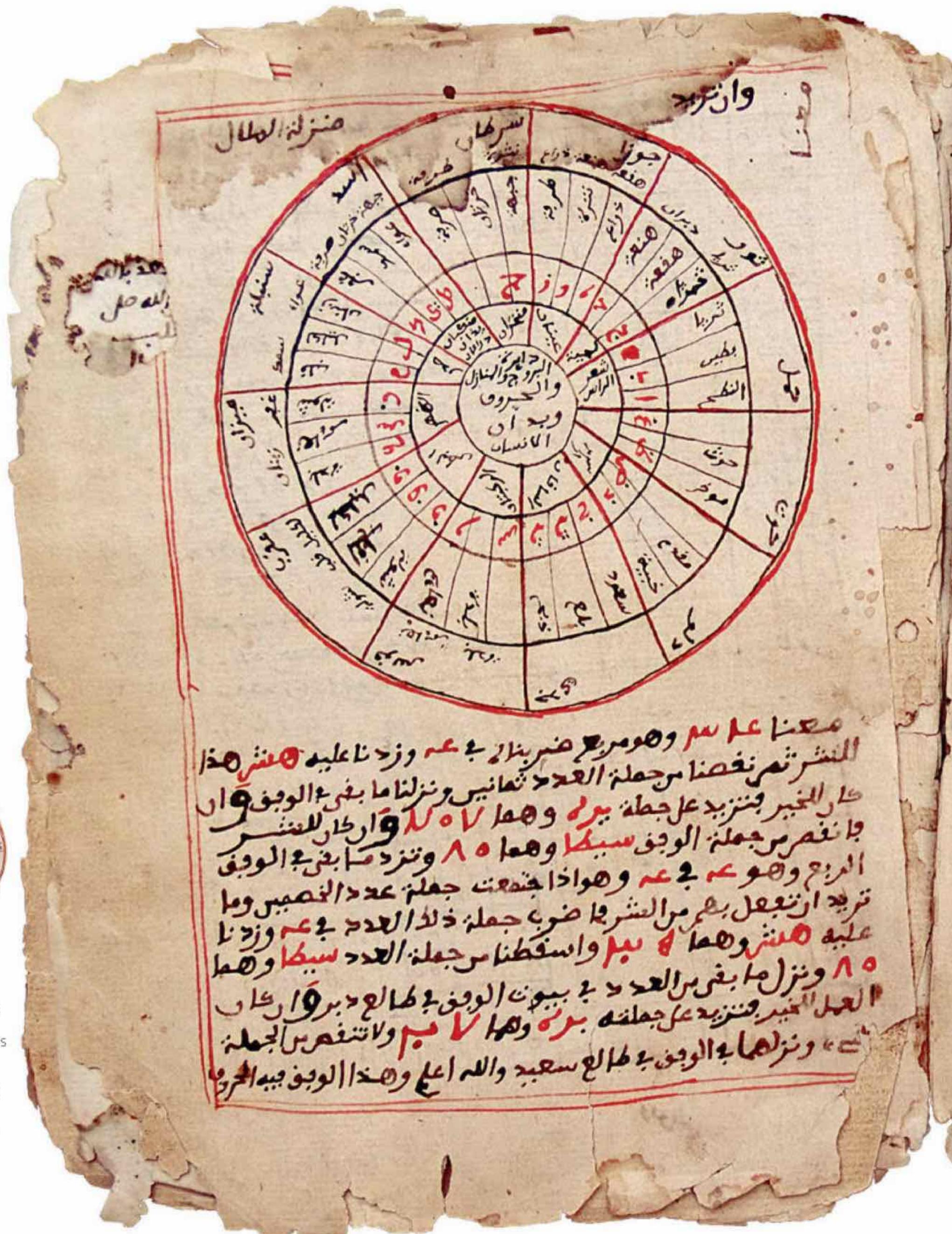
L'Empire songhaï d'Afrique de l'Ouest (XV^e-XVI^e siècle), qui fut le creuset du passage de l'oralité à l'écriture, utilisa ce document ci-contre pour codifier l'héritage foncier. Ce manuscrit, datant de la fin du XVI^e siècle, est la copie, réalisée à Tombouctou, d'un traité de droit arabe. Il fut initialement rédigé à Grenade par le jurisconsulte Ibn Asim (1359-1456).

كانت الأرجوزة المنشورة بالحلة
صاحب الخطام وخطبة العزوه والدوكام
محمد الله ودسرعو شه
اللهم اعم الالكه وطالبه
صاحب العدد

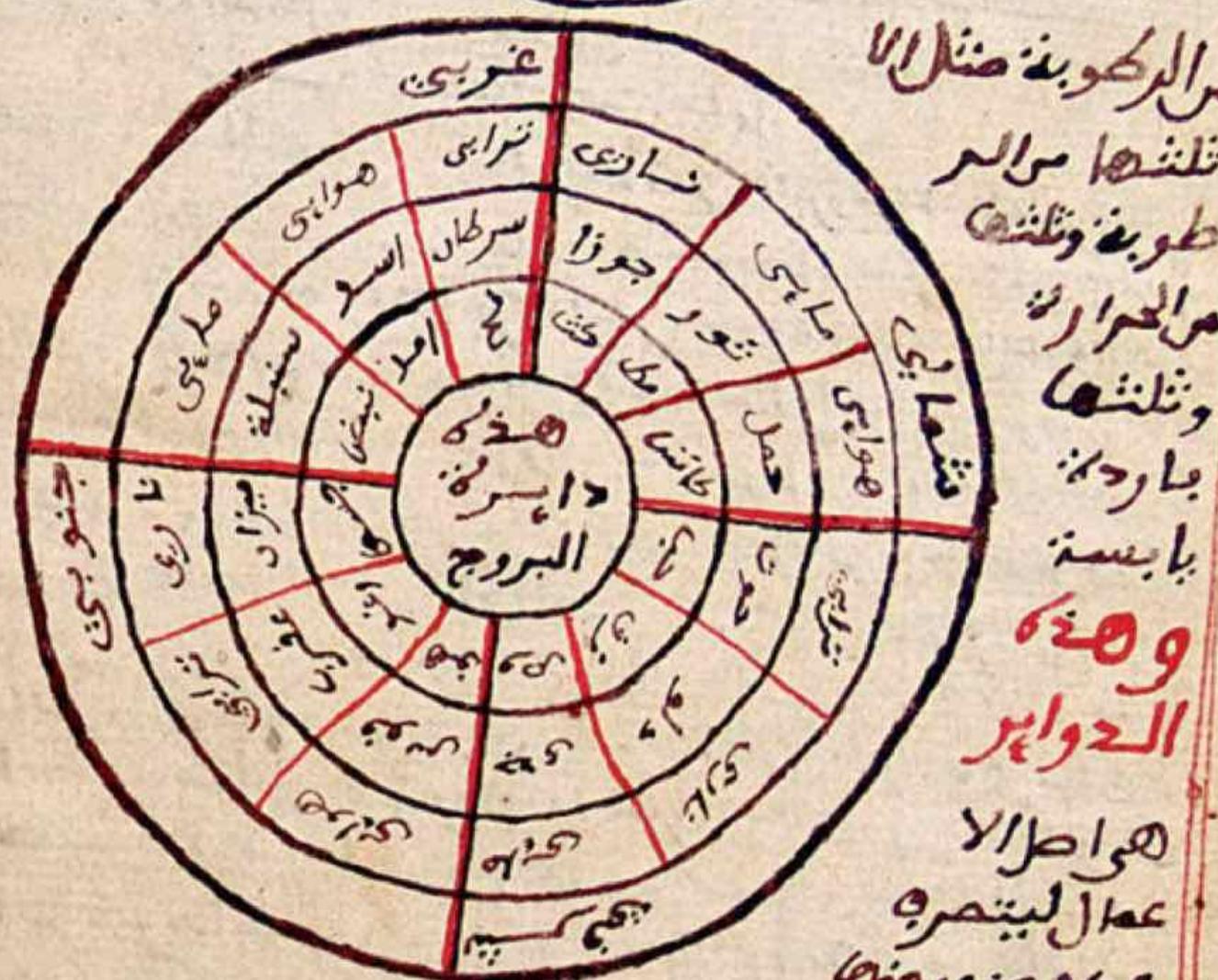
وَخَارِجَهُ مَاصِبَهُ
عَلَى صِبَرَهُ مَاصِبَهُ

This image shows a heavily damaged page from an old manuscript. The page is covered in a thick, dark blue ink stain, which obscures most of the text. The remaining text, which is in a clear, black, cursive-style script, appears to be in Arabic. The visible text includes the following lines:

أَرْسَلَ اللَّهُ كِتْبَهُ
أَنْفُوسَهُ
شَرَابَهُ
نَسَادَهُ
وَعَلَى خَيْرِهِ
أَنْهَى حَوْلَهُ



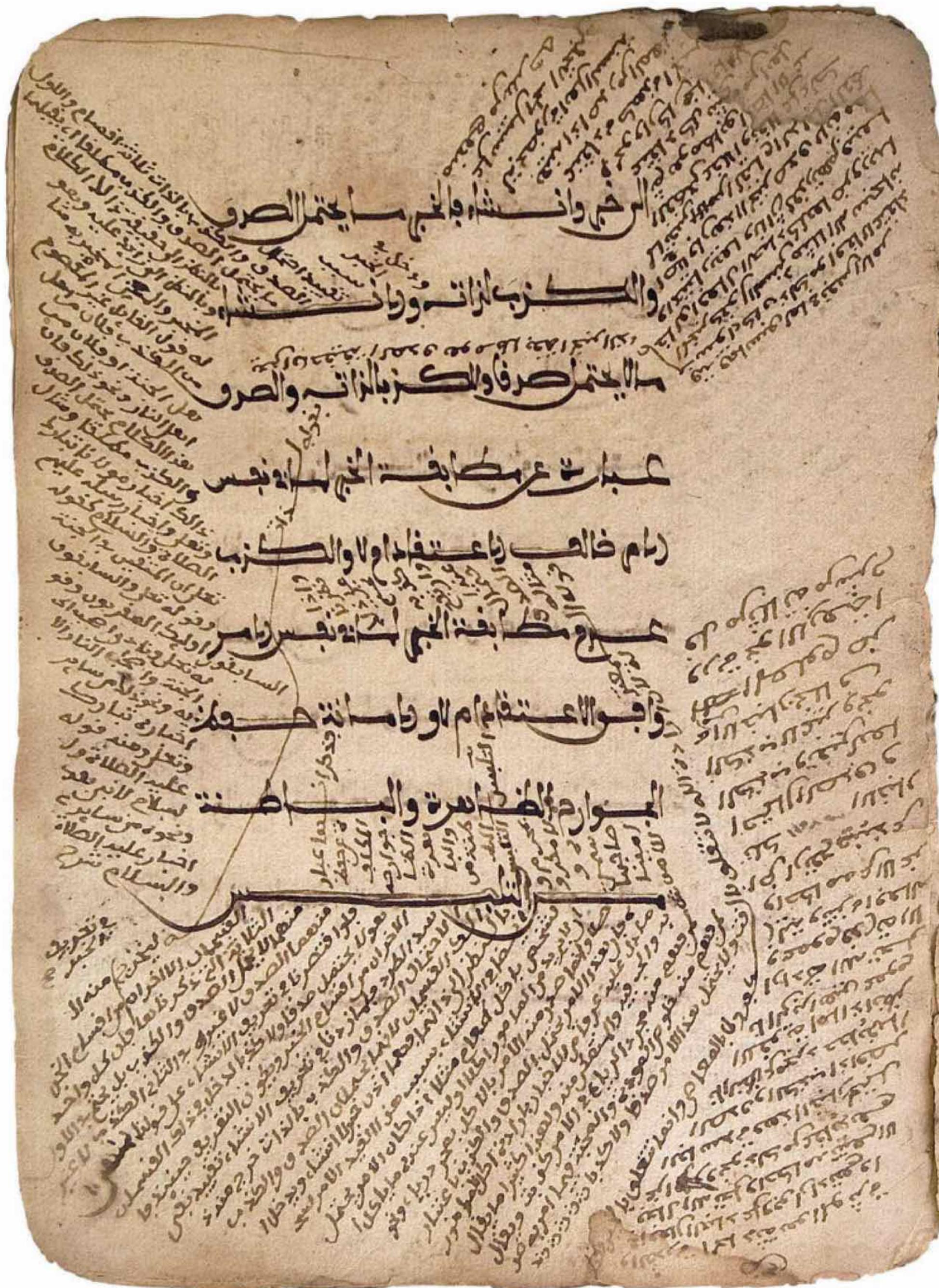
Les copistes de Tombouctou disposaient d'une grande partie des manuscrits rédigés durant l'apogée des sciences arabes (VIII^e-XII^e siècle). Tel ce manuel d'astronomie, dont les cercles du zodiaque (ci-dessus, l'un d'entre eux) permettaient aux savants de l'Empire songhaï de prédire l'avenir.



يُؤْكِلُ صَبَرَةَ الْعِلْمِ صَبَرَةَ
مَا بَيْوَأْفَهَ بِهِ الْعِلْمُ صَبَرَةَ
مَا يَعْمَلُ بِهِ وَضْعُ وَبَوْحُمُ[؟] مَا يَمْلِأُ دَنَةَ مَا يَجْعَلُهُ
مَا يَعْمَلُ بِهِ تَزِيدُ عَلَيْهِ صَبَرَةَ وَتَنْفَضُ مَوْهَبَةَ سَيِّدِهِ وَالْخَيْرَاتِ
يُنْزَدُ بِهِ بُوكَهُ شَرَحَهُ أَنَّكَ تَسْتَعْبِرُ الْوِقْفَ صَنَالَهُ طَافَ

Ce précis d'astronomie arabe servait à prédire l'avenir

Un manuel
de réthorique
annoté par
des élèves,
voici 500 ans



بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

وَالْمُنْذِرُ بِإِذْنَةِ عُرُمٍ وَعُنْصَامٍ
جَبَّعَةَ صَرْرَعَةَ حَمْزَةَ حَدَّهَ دَادِرَبَهُ وَ
حَدَّلَقَنْ حَمْزَهُ وَامْرَأَهُ حَمْزَهُ
هَذِهِ الْمَدِيدَ الْمَهَمَّةَ التَّوَدَّ

بِعْرَةٌ

أَكْمَلَ اللَّهُ رَبُّ الْعَالَمِينَ وَالصَّلَاةُ وَالسَّلَامُ
كَعِزَّةٍ مَا نَبْرَأْنَا إِلَّا لِنَعْمَلَ مَا غَيْرَتْنَا
وَلِجَمِيعِ الْمُسْلِمِينَ وَالصَّلَوةُ
وَالصَّلَوةُ وَالصَّلَوةُ

اسم عاصي هدا
والهوميني والهومنت
الراجياء سلسلة والراوية
الستب احمد برس وابو العراغ منه وقت
ابن قيم علاء برشاد
الزوابلي مربوم بفتح
بندرة احمد وول
برعهم بفاعلي

وَكَفَى

Le texte central de ce manuscrit, datant du XVI^e siècle, traite de l'art de la rhétorique dans le cadre de la religion musulmane. Il porte dans ses marges des commentaires (voir ci-dessous) en ajami, une écriture arabe permettant de transcrire les langues (peul, wolof, haoussa...) des étudiants uest-africains venus étudier à Tombouctou.

A son apogée, 25 000 étudiants se pressaient dans cette cité du savoir

TROIS SIÈCLES DE RAYONNEMENT CULTUREL

1325 De retour d'un pèlerinage à La Mecque, Kanga Moussa, dixième «roi des rois» de l'Empire du Mandé, fait bâtir à Tombouctou de nombreuses mosquées.

1458 Tombouctou tombe dans le giron du nouvel Empire songhaï. L'enseignement et la copie de manuscrits y prospèrent.

1591 Chute de l'Empire songhaï. La ville passe sous domination de la dynastie chérifienne des Saadiens descendus du Maroc. Les habitants commencent à cacher les manuscrits.

Mars 1419, Toulouse. Alors qu'il n'a que 16 ans, l'héritier du trône de France, le futur Charles VII, terrassé par une fièvre jaune, est à l'article de la mort. Impuissants, ses médecins le déclarent condamné. En désespoir de cause, un étrange praticien est sollicité. Noir et musulman, on le dit venir de l'autre côté des grands sables du Sahara. Et cet homme, qui se nomme Aben Ali, va sauver le Dauphin. Récompensé de 1000 écus d'or, il décédera quelques jours plus tard, sans doute empoisonné, emportant dans sa tombe ses secrets. Des secrets venus de la ville où il avait acquis l'essentiel de sa science : Tombouctou.

Cette histoire méconnue témoigne du rayonnement qu'avait alors cette cité située au carrefour des grandes routes caravanières reliant le nord à l'ouest du continent africain. Elle bat aussi en brèche un mythe qui perdure encore chez nous en ce début de XXI^e siècle : celui selon lequel la culture africaine était exclusivement orale avant l'arrivée du Blanc civilisateur. A Tombouctou, au nord de l'Empire du Mandé, les théologiens musulmans, les oulémas, avaient accumulé dans leurs madrasas (écoles coraniques) des manuscrits venus d'Afrique du

Nord pour enseigner leur religion. Et ces écoles attiraient des groupes de plus en plus nombreux d'étudiants. Peu à peu, ce carrefour commercial devint alors un épicentre du savoir islamique. Et au tournant du XV^e siècle, Tombouctou constituait une immense bibliothèque en bordure de désert.

Le besoin de livres y était tel que s'était développée une véritable industrie de la copie d'ouvrages. Rapportés du nord avec les caravanes, ils étaient dupliqués en cursives «maghrabi» par une noria de scribes munis de calames, des tubes de roseaux fendus faisant office de plumes. Ils employaient le noir de fumée additionné de gomme arabique pour produire l'encre. Souvent rémunérés avec l'or extrait des mines de l'Empire, ces copistes ne reprenaient pas seulement, de leur écriture serrée, les grands textes retracant l'histoire de la nouvelle religion qui s'était diffusée, depuis le XI^e siècle, dans le pourtour sahélien. Parchemins en peaux de biche, omo-plates de chameaux, puis finalement papier d'Orient devinrent les supports d'un corpus bien plus vaste : celui de l'âge d'or des sciences arabo-musulmanes, mêlant classiques de la littérature d'Orient et traités d'astrologie, de mathématiques, de droit, de politique, de médecine...

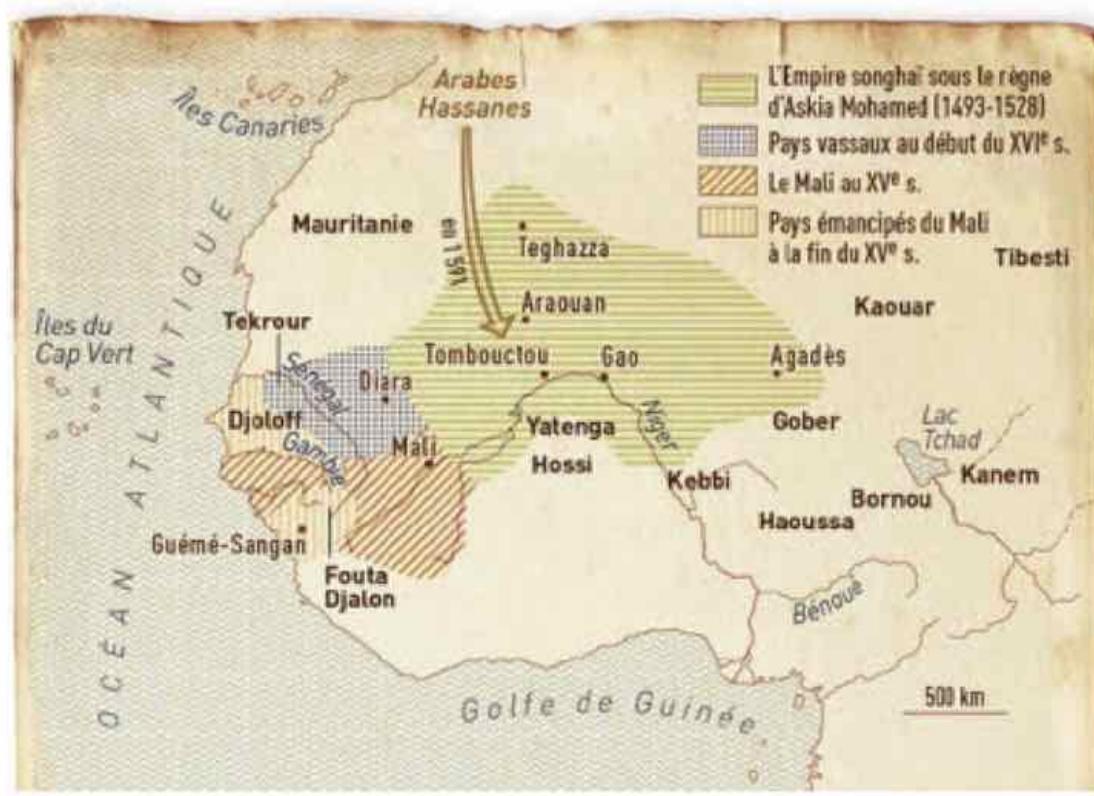
Cette exceptionnelle période de l'histoire africaine connut son apo-

gée à la fin du XV^e siècle, sous l'Empire songhaï, qui avait succédé à celui du Mandé. On estime que 25 000 étudiants se pressaient alors dans la centaine d'écoles que comptait Tombouctou. Sous le règne prospère de l'Askia Mohamed (1493-1528), la cité rayonnait sur l'ensemble du monde soudanais. On y venait d'Egypte, d'Andalousie, du Maroc ou de l'Empire du Ghana pour suivre l'enseignement des savants locaux. Et on en repartait souvent avec des manuscrits. «C'étaient des textes nomades», souligne Jean-Michel Djian, journaliste et producteur à France Culture, qui vient de coordonner un remarquable ouvrage collectif consacré aux manuscrits de Tombouctou. «On en trouvait des exemplaires aussi bien à Agadez ou à Chinguetti qu'au Caire.»

Au sein de chaque demeure, on trouvait une bibliothèque

A Tombouctou, la transmission de la connaissance obéissait à un rituel unissant l'oralité préislamique et l'écriture arabo-musulmane. Les manuscrits étaient en effet d'abord lus à voix haute par les professeurs afin, souligne Jean-Michel Djian, «d'exciter la mémoire des étudiants et de l'entretenir en permanence». Puis ils étaient recopiers, parfois de mémoire, par les scribes, dans un agencement où «l'on cherchait d'abord à retrouver le sens, la vibration, et non pas nécessairement le mot précis, un peu comme on le fait aujourd'hui en éditant un livre d'entretiens». En somme, tout l'enseignement dispensé dans cette «université des sables» était destiné à exercer «le cerveau dans le sens de la mémorisation».

A l'aube du XVII^e siècle, près de 300 000 manuscrits avaient été produits dans cette «fabrique du savoir». Chaque demeure de la cité possédait sa petite bibliothèque. Aux copies initiales d'œuvres arabo-musulmanes, mais aussi perses, s'était progressivement



UN EMPIRE OUEST-AFRICAIN

L'Etat songhaï est né en Afrique de l'Ouest au VII^e siècle. Sa capitale était Gao. A partir de 1493, il fut dirigé par la dynastie musulmane des Askias. C'est à cette époque que Tombouctou connaît sa période de gloire.



Ce manuscrit, datant du XVII^e siècle, dont on voit ici la couverture, a été découvert dans une cantine en fer de Ségou, à 672 kilomètres de Tombouctou. Emportés par les étudiants dans leurs bagages, les textes copiés à Tombouctou ont circulé dans toute l'Afrique de l'Ouest.

ajoutée une production autochtone. On trouvait par exemple des précis de médecine agrémentés de remèdes locaux, comme celui à base d'extraits de singe. Ces textes étaient écrits en ajami, un arabe adapté et simplifié permettant de transcrire des langues parlées de la région : peul, wolof et haoussa.

Aux premiers lettrés, élevés aux lumières de l'université Al-Azhar du Caire, avait succédé une génération de professeurs émancipés intellectuellement et natifs de Tombouctou, tel Ahmed Baba (1556-1627), craint par tous, y compris par les souverains son-

ghaïs, pour sa foi et son incomparable sagesse. Ce savant de la confrérie soufie Quadiriya – une branche de l'islam qui avait prospéré dans le Sahel – fut l'une des victimes de l'invasion chérifienne venue du Maroc en 1591. Celle-ci sonna la fin de l'âge d'or de Tombouctou. Ramené en captivité à Marrakech, avec la collection de livres qu'il avait sauvée du pillage, Ahmed Baba put retourner à Tombouctou vers la fin de sa vie. Entre-temps, la ville avait entamé son déclin. Cachés par les habitants, les manuscrits tombèrent rapidement dans l'oubli, malgré les té-

moignages de deux grands voyageurs arabes – Ibn Battuta et Léon l'Africain – qui séjournèrent dans la cité et évoquèrent son existence. Pour sa part, quand il atteignit Tombouctou, le 20 avril 1828, René Caillé, premier Européen à pénétrer dans cette ville, découvrit avec déception une cité en ruines. Il lui aurait sans doute suffi pourtant d'explorer l'une de ses demeures pour découvrir, à l'abri d'une malle poussiéreuse, une pile de manuscrits médiévaux.

Les griots, gardiens des traditions orales, se méfiaient des textes

Comme le souligne le prix Nobel de littérature Jean-Marie Gustave Le Clézio dans la préface de l'ouvrage de Jean-Michel Djian, «la colonisation a retardé la connaissance de cette culture du désert». Mais, ajoute-t-il, sa violence n'explique pas tout. Il y a aussi des raisons culturelles à cette longue amnésie. Les griots, qui étaient les dépositaires de la tradition orale, jouissaient d'un rôle politique important auprès des souverains d'Afrique occidentale, dans la période précoloniale. Ils firent donc tout pour effacer le souvenir de l'époque des manuscrits...

Aujourd'hui, au moment même où le grand public occidental découvre les traces longtemps oubliées de cette brillante civilisation, un nouveau péril menace celle-ci. Les groupes armés d'Ansar Eddine, qui ont pris le contrôle de Tombouctou au printemps 2012, convoitent ce précieux patrimoine. Au nom d'une charia dévoyée, ils ont saccagé certains mausolées de la «Ville aux 333 saints». Par ailleurs, pour des raisons moins avouables, ces miliciens commenceront à se livrer au trafic de manuscrits, très prisés depuis les années 1980 par de riches collectionneurs du monde entier. On pense que la seule région de Tombouctou concentrerait aujourd'hui encore près de 200 000 d'entre eux. Moins de 10 % de ces livres ont été catalogués et plus de 40 % restent stockés dans des conditions précaires.

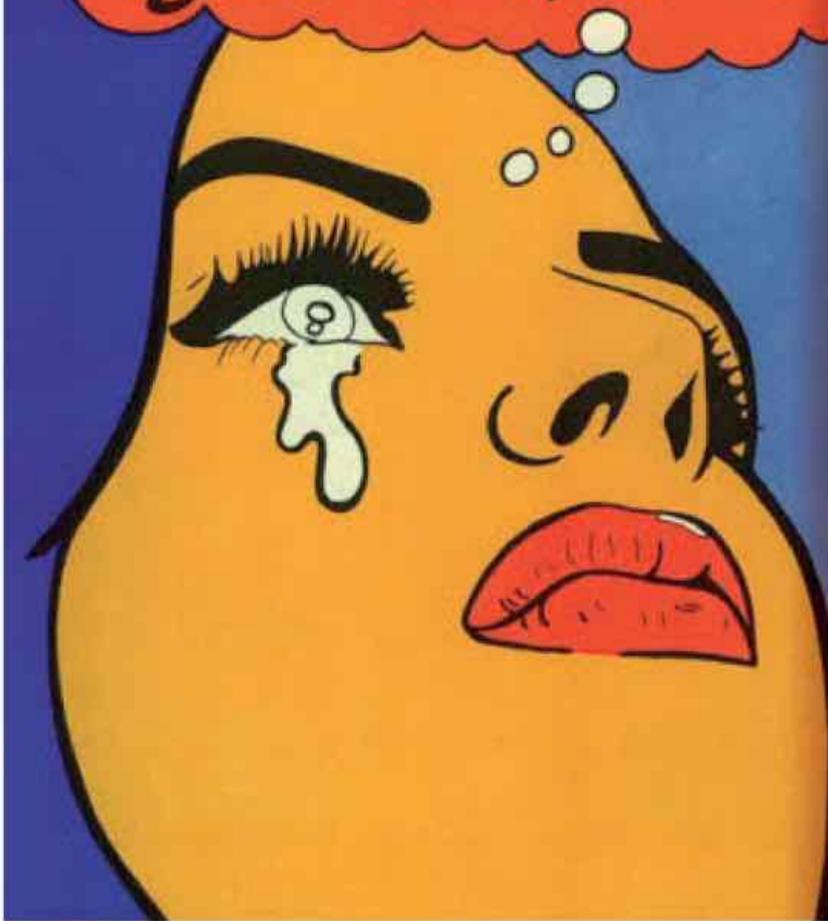
JEAN-CHRISTOPHE SERVANT

A lire : «Les Manuscrits de Tombouctou», de Jean-Michel Djian, éditions JC Lattès, 25 €.

ACTUEL

A bas la société male !

n°4 novembre/decembre/janvier 1971-72



“Nous avons toutes avorté !”

26 AOÛT 1970. Pendant la fuite des troupes venues détruire l'arsenal de triomphe, tout homme se dirige vers la tombe du Soldat inconnu. Dans le groupe, deux romancières : Marianne Wiertz, auteure de *L'Opposant*, et Christiane Rochefort, qui s'est fait connaître avec son provocateur *Entre du guerre*. Portant téléviseur, car le guerrier qui repose sous la dalle de béton n'a évidemment rien de commun avec le héros militaire du roman, et ces deux femmes ne sont pas là pour leur promotion littéraire. Acculées sur le lieu sacré. ■■■

BEAU LIVRE

LA CROISSANCE, SUITE ET FIN

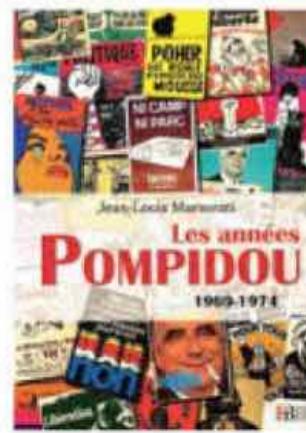
D'Hara Kiri à la grève de Lip, les années Pompidou furent marquées par les mutations économiques et sociales.

En juin 1969, à peine élu, Georges Pompidou déclare : «Les peuples heureux n'ayant pas d'histoire, je souhaiterais que les historiens n'aient pas trop de choses à dire sur mon mandat.» Et il y a, du même homme, cette autre réflexion par laquelle Jean-Louis Marzorati a choisi de finir son très beau livre : «L'ère de la consommation à outrance et de l'expansion continue ne sera pas éternelle». L'auteur revient ici sur cette période que vint clore brutalement, en avril 1974, la mort du deuxième président de la V^e République.

On se souvient plus volontiers des années de Gaulle : une fois réglé le drame algérien, elles s'envolaient, vives et légères, vers un avenir radieux. Les années Pompidou sont exubérantes, riches, mais aussi confuses et vacillantes.

Ce crépuscule des Trente Glorieuses, ouvert par la secousse de Mai 68 et par le départ du général, rappelle le libertinage de la Régence après le siècle de Louis XIV et le règne bourgeois de Louis-Philippe après l'épopée napoléonienne. On s'y agite après la grandeur et avant la crise. La conjoncture économique a de quoi faire rêver : la croissance industrielle de la France talonne celle du Japon avec une productivité qui augmente de 7 % par an ! Cette prospérité a d'ailleurs été l'un des détonateurs de la crise de croissance que fut 68, comme l'a bien compris le premier ministre Jacques Chaban-Delmas, qui veut imposer son projet de nouvelle société : «Nous choisissons de faire crédit à l'enthousiasme de Mai 68, d'en utiliser le meilleur pour le changement et d'indispensables réformes», déclare-t-il en 1969 à «Paris Match». Au grand dam des notables de l'UDR (l'ancêtre de l'UMP) et du président Pompidou qui finit par chasser le locataire de Matignon (remplacé en 1973 par Pierre Messmer), en fustigeant ces «fantasmes d'adolescents ou de romantiques».

Or ces derniers sont justement en pleine effervescence. C'est l'époque des grands rassemblements de Woodstock et de l'île de Wight. C'est aussi



celle d'une contestation issue de 68, et qui a développé deux tendances : une contre-culture qui s'exprime dans des journaux comme «Actuel» (ci-contre), «L'Echo des savanes», «Hara Kiri», «Charlie Hebdo» et bientôt «Libération» (les images du livre témoignent de la jubilation créative des graphistes et caricaturistes de l'époque), et un mouvement gauchiste extrême, maoïste ou trotskiste, dont la prudence protégera la France du terrorisme qui gagne les pays voisins.

L'utopie politique se double d'une révolution des mœurs. Les jeunes,

les femmes, les homosexuels se forment en mouvements. Parallèlement, la modernisation ouvre dans tout Paris des chantiers d'une ampleur inédite depuis les travaux du baron Haussmann : lancement du RER, déménagement des Halles, construction de la rive droite express et du Front de Seine, inauguration de la tour Montparnasse, édification du quartier de la Défense... Au même moment, des luttes sociales emblématiques, comme la grève du Joint français à Saint-Brieuc en 1972, l'occupation de Lip à Besançon en 1973 et le mouvement antimilitariste du Larzac, mobilisent une population laborieuse qui aspire à partager les bénéfices de la prospérité, tout en s'angoissant des prémisses d'une crise que le choc pétrolier de 1973 rend déjà inéluctable.

Cette période contradictoire, que les reniements de certains de ses protagonistes, à bout d'illusions, ont largement contribué à obscurcir, l'auteur la décrit sans la décrier. Le résultat est ce livre aussi beau par la qualité de son illustration que par l'exactitude du commentaire. ■

J.-B. M.

«Les Années Pompidou», par Jean-Louis Marzorati, François Bourrin éditeur, 224 pages, 34 €.

ESSAI

LES TROMPETTES DE LA RENOMMÉE

Georges Minois raconte l'obsession de la célébrité, d'Auguste aux dictateurs modernes.



Tim Graham / Getty Images

Le 15 mai 1987, le prince Charles et son épouse Lady Diana arrivent au Festival de Cannes pour assister à la soirée d'hommage au comédien britannique Alec Guinness.

A Rome, lors de chaque triomphe, un esclave se tenait sur le char du vainqueur et lui répétait au milieu des acclamations : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme. » Deux mille ans plus tard, « on ne sait même plus pourquoi on est célèbre », écrit Georges Minois, et la prophétie d'Andy Warhol selon qui « dans le futur, chaque homme aura son quart d'heure de célébrité internationale » est presque réalisée. Bref, « la célébrité a-t-elle encore un sens ? »

C'est donc le moment d'en faire l'histoire. Cette notion a subi des variations que Georges Minois retrace avec une érudition minutieuse et pleine de verve. Un moment essentiel dans son évolution est l'avènement de l'Empire romain. Avec tous ses peuples, cet Empire devient une abstraction qui exige de s'incarner dans un homme, qui prendra la dimension de symbole. C'est ainsi qu'Auguste est divinisé. Cependant, son

successeur Tibère a l'originalité d'être modeste : il ne supporte pas qu'on lui vole un culte. Or la foule, remarque l'historien Tacite, ne pardonne pas qu'on refuse ses hommages. Tibère meurt donc détesté.

Au Moyen Age, le seul domaine où peut se déployer la célébrité est celui de la foi. Les saints dominent. Hors de l'Eglise, point de salut – point de célébrité non plus. L'archevêque de Canterbury, Thomas Becket, clerc insupportable et arrogant, est canonisé, alors que son ennemi Henry II, l'un des meilleurs rois que l'Angleterre ait jamais eu, tombe dans l'oubli. Puis, peu à peu, s'affirme la notoriété des peintres ou des hommes de lettres. L'artiste – Dante en étant le meilleur exemple – est le saint d'un âge nouveau. La recherche de la célébrité devient partie intégrante de la culture huma-

niste. Cette énergie est captée au XVII^e siècle par la réaction monarchique, Louis XIV déclarant à ses historiographes : « Je vous charge de la chose qui m'est la plus précieuse au monde : ma gloire. » La civilisation progresse. Au XVIII^e siècle, on voit s'effacer l'homme illustre devant le grand homme, c'est-à-dire l'homme de guerre – notamment le monarque – devant l'homme de lettres. Triomphe de Voltaire, dont s'indigne presque Madame de Genlis : « Les rois mêmes n'ont jamais été les objets d'une adulation si outrée. » Le XIX^e siècle du capitalisme, des révolutions techniques et politiques, se peuple de statues, développe la religion des grands hommes. Marx est un paradoxe : l'idéologie la plus égalitariste que l'histoire ait connue va déboucher sur un culte de la personnalité sans précédent. Le XX^e siècle voit disparaître le grand homme devant ces deux monstres que sont le dictateur et la vedette. Le premier finit par périr du culte même dont il est l'objet, tandis que la seconde, après 1960, ne veut plus être qu'un reflet de l'homme ordinaire.

A l'ère d'Internet, être célèbre a pour le moins changé de sens. La quête de célébrité va peut-être se tarir. Et « lorsque ce désir cessera, rien ne retiendra plus l'être devant la fascination du néant », conclut sombrement l'historien. On peut ne pas le suivre. Pourquoi ce pessimisme ? Et si l'être, enfin parvenu à maturité, dégagé de ce besoin de modèles, était au contraire en passe de trouver de

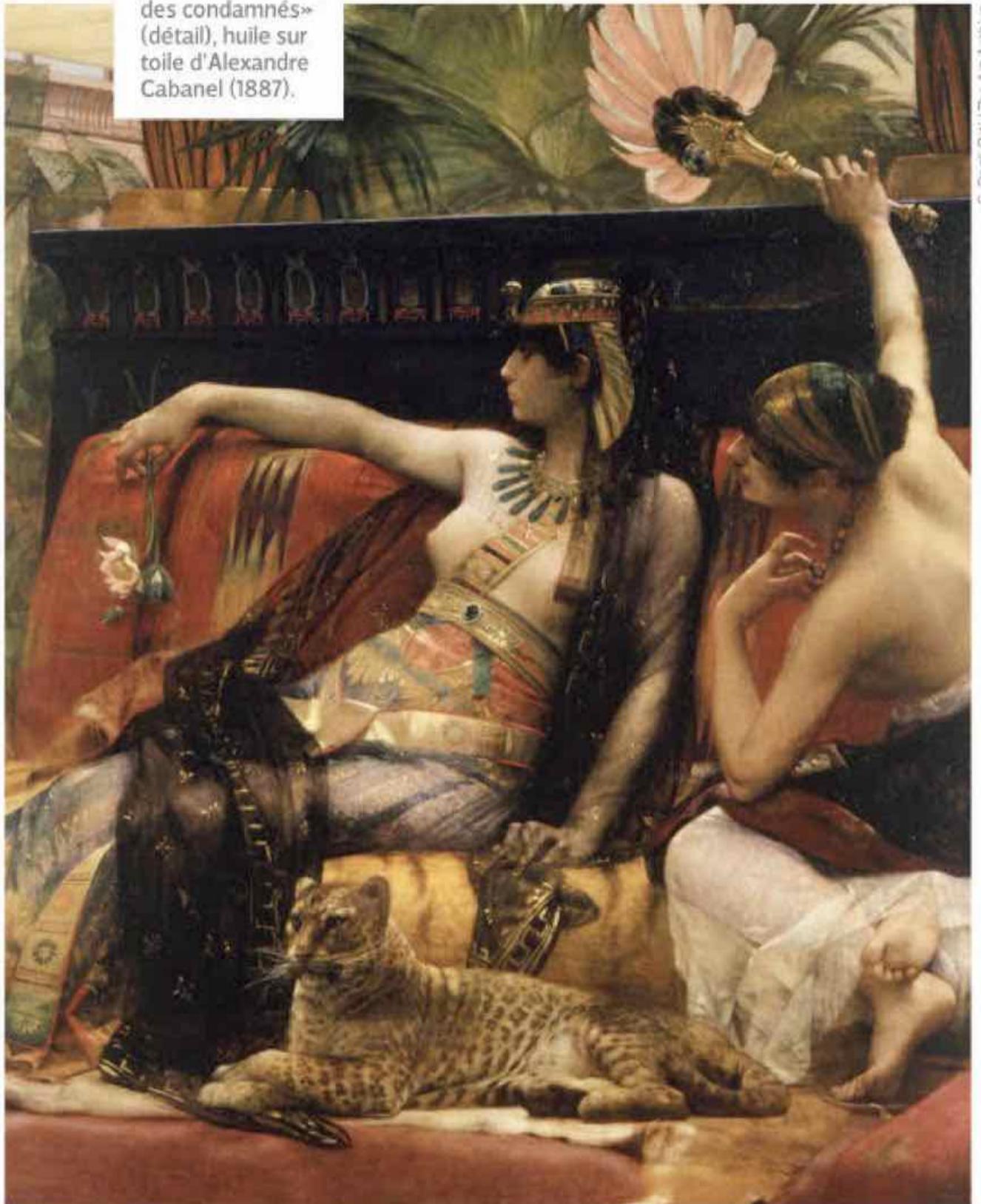
nouvelles formes d'existence, de nouvelles libertés ? Que nous soyons amenés à nous poser la question n'est pas le moindre mérite de cet essai riche et vibrant. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

« Histoire de la célébrité », par Georges Minois, éditions Perrin, collection « Pour l'histoire », 460 pages, 25 €.



«Cléopâtre essayant des poisons sur des condamnés» (détail), huile sur toile d'Alexandre Cabanel (1887).



Ptolémées, l'une des plus grandes reines de l'Histoire. Entre 51 et 30 avant Jésus-Christ, Cléopâtre VII parvint à redresser son pays en déclin au point de faire croire à ses sujets que ce crépuscule était une aurore. Sa fortune (elle était la femme la plus riche du monde), sa culture raffinée (elle parlait à peu près toutes les langues du bassin méditerranéen), son intelligence politique, ses nerfs d'acier, son charme fascinèrent d'abord César qui affermit son trône, puis le séduisant et fougueux Marc Antoine avec qui – ce fut son erreur – elle rêva de fonder un grand empire en Orient.

«Je déteste la reine», écrivit Cicéron qui la rencontra à Rome où elle semble avoir séjourné en 44, au moment même de l'assassinat de César. D'une vanité verbale, piqué d'avoir été négligé par la prestigieuse étrangère, Cicéron n'en exprime pas moins le sentiment de ses concitoyens. Cléopâtre représente alors Alexandrie – sorte de Paris de l'époque – en comparaison de laquelle Rome n'est encore qu'une ville de province. Elle est une femme de tête et qui règne. Son emprise sur Marc Antoine causera la perte de ce dernier. Octave le poursuit de sa vindicte, car il juge sa conduite indigne d'un Romain. Il n'est plus, à ses yeux, qu'un Egyptien efféminé, manipulé par sa maîtresse. Cet affrontement, analyse Stacy Schiff, c'est la guerre de l'Occident masculin et rationnel contre cet Orient féminin, insaisissable et dangereux. Pour le futur Auguste, l'homme doit dominer la femme, comme Rome s'apprête à dominer le monde.

Les troupes d'Octave triomphant à Actium, Antoine et son amante se suicideront. Cléopâtre est «de ces perdants dont l'Histoire a gardé le souvenir, mais pour de mauvaises raisons», conclut Stacy Schiff. L'Empire romain, explique-t-elle, sa prospérité et sa gloire n'auraient pas été ce qu'ils furent sans la flamboyante défaite de la reine d'Egypte. L'auteur la rend si présente qu'on en oublie presque les yeux mauves d'Elisabeth Taylor... ■

J.-M. B.

«Cléopâtre», par Stacy Schiff. Traduit par Laurence Decréau. Flammarion, 420 pages, 26 €.

BIOGRAPHIE
RENDONS À CLÉOPATRE...

Stacy Schiff dresse le portrait de l'ultime reine d'Egypte, bien loin de la cruelle séductrice dépeinte par les historiens romains.

Voici donc, dégagée de la propagande de ses vainqueurs romains – c'est-à-dire de deux mille ans de misogynie –, l'ultime pharaonne, la dernière des





ZÉ GUIDE of Londres !*



SUPPLÉMENT INÉDIT!
PERCEZ TOUS LES SECRETS
DE LONDRES AVEC BLAKE
ET MORTIMER.



* LE guide de Londres

1 000 sites et
adresses

620 pages
12,90€

GEOGUIDE / PRATIQUE / CULTUREL / ESSENTIEL

guides
Gallimard

Commandez vos coffrets-reliures

pour conserver intacte votre collection de **GEO HISTOIRE**

Prix spécial abonnés



- Chaque coffret peut contenir jusqu'à 6 magazines.
- Résistants, sobres et élégants.
- Façonné avec des lettres d'or sur une matière luxueuse façon cuir.

À chaque numéro, GEO HISTOIRE part sur les traces du passé en conjuguant au présent le plaisir du voyage, de la découverte et de la connaissance.

Pour conserver intacts vos magazines, protéger leur couverture et leurs magnifiques photographies, nous avons créé ce duo de reliures GEO HISTOIRE. Vous pourrez ainsi consulter, lire et relire à souhait ce magazine de référence.

Commandez également sur : www.prismashop.fr

BON DE COMMANDE

À retourner au service abonnements Prisma Média
Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 9
Tél. : 0 826 963 964 - www.prismashop.fr

OUI, je commande le lot de 2 coffrets-reliures (réf. 1125) : GHID113R

Prix abonné	Prix lecteur	Quantité	TOTAL en €
15,90 €	17,90 €		

Participation aux frais de port* : +5,50 €

TOTAL €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0825 06 21 80

Mes coordonnées Mme Mlle M.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail (facultatif) _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/06/13. Tarifs étrangers : nous consulter au 00 33 321 14 65 38. Livraison : environ 3 semaines. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

À LIRE, À VOIR



Noël 1923, la police détruit méthodiquement les stocks de bouteilles d'alcool qu'elle vient de saisir.

Sputnik/REA / Rue des Archives

DVD

PROHIBITION : LES ANNÉES NOIRES

Remarquable documentaire sur la genèse et l'échec du 18^e amendement, qui prônait une Amérique sans alcool.

Après ses films remarqués sur la guerre de Sécession («The Civil War», 1991) et sur la Seconde Guerre mondiale («The War», 2007), le réalisateur Ken Burns, maître du documentaire historique, revient sur ces années troubles (1920-1932) pendant lesquelles l'Amérique a voulu se mettre à l'eau. Dans le premier volet de cette série qui en compte cinq, il nous apprend que c'est l'alliance ponctuelle de forces très hétéroclites qui a imposé le régime sec : sociétés washingtoniennes (les ancêtres des Alcooliques anonymes), Ligue anti-saloon et austères pasteurs puritains, mais aussi syndicats de travailleurs, militants progressistes, féministes, médecins hygiénistes... Ils provoquèrent l'adoption, en 1921, du 18^e amendement, celui-là même qui instaurait la prohibition. Rapidement cependant, cette cause devint celle des Blancs protestants de

l'intérieur rural, autoproclamés descendants des Pères pèlerins, contre les villes côtières, «modernes Babylone» où affluaient toujours plus nombreux juifs, catholiques irlandais, italiens, polonais, etc. Sous la pression des conservateurs, des décrets d'application vinrent sensiblement durcir le 18^e amendement, avec des conséquences désastreuses : explosion de la contrebande, multiplication des bars clandestins, développement des gangs, corruption politique et policière chronique. C'était le temps où Al Capone, truand avide de publicité, bâtit son empire mafieux en plongeant Chicago dans un bain mêlé de whisky et de sang. Le 5 décembre 1933, le 21^e amendement mit fin à la prohibition, un événement largement arrosé dans tout le pays. ■

BALTHAZAR GIBIAT



«Prohibition 1920-1933», de Ken Burns et Lynn Novick, 5 x 52 min, Arte éditions, 29,99 €.

Abonnez-vous en ligne sur
www.prismashop.geo.fr/histoire

Et profitez de nos offres les plus avantageuses !



Bénéficiez de
10 %
DE RÉDUCTION
SUPPLÉMENTAIRE
avec le code promo
GHIAP

Et retrouvez dans votre espace shopping
une large sélection de produits : livres, dvd et accessoires pratiques et malins !



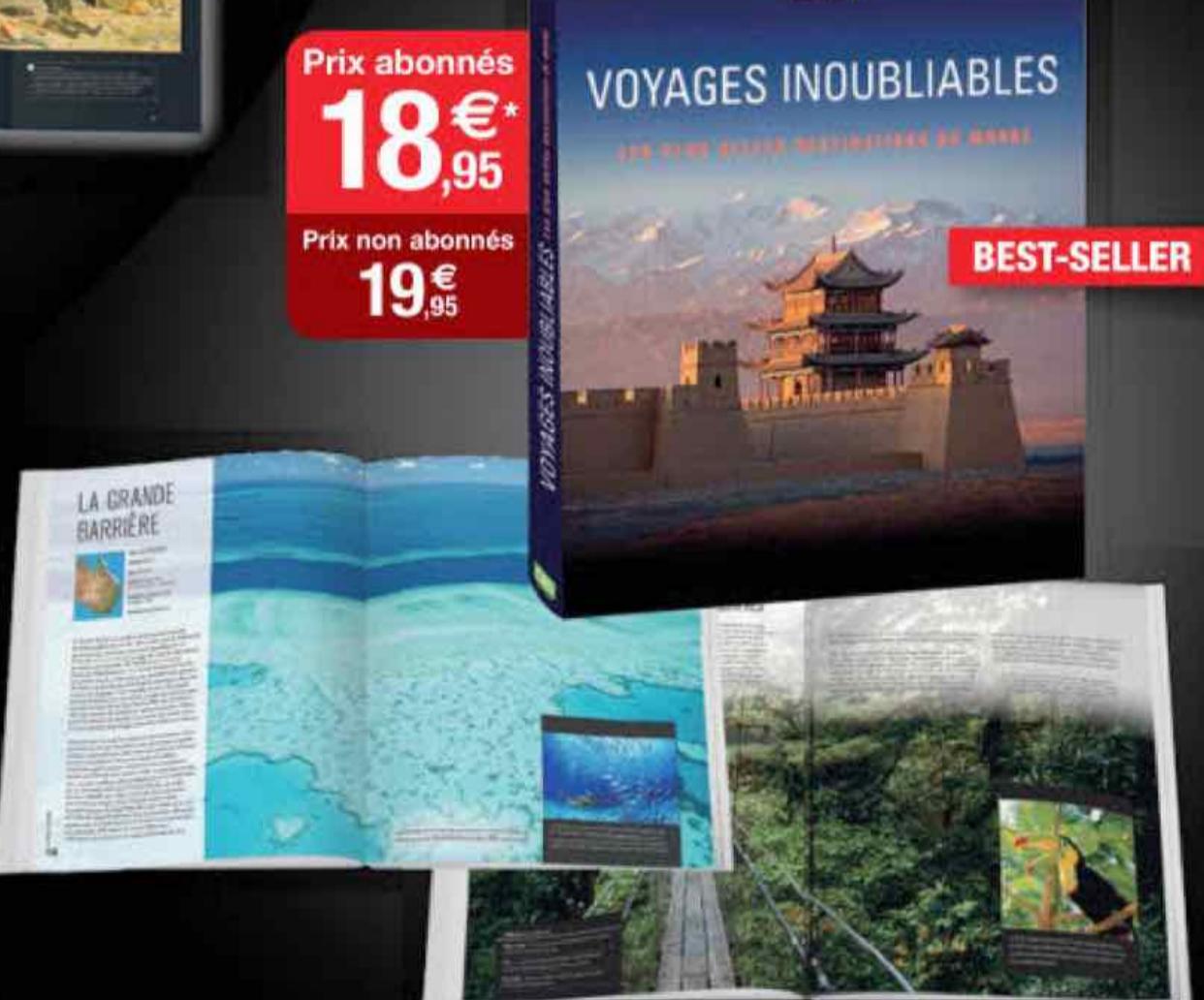
VOYAGES INOUBLIABLES les plus belles destinations du monde

Visitez les plus fabuleuses réussites de l'homme, comme Venise ou le Taj Mahal, mais aussi les merveilles naturelles comme la Grande Barrière de corail ou Monument Valley.

Appréciez, à travers un voyage inédit, les richesses incontestées de notre planète !

Ce beau livre vous invite à la découverte des lieux les plus romantiques et mythiques de notre planète sous un angle original et avec des photos uniques !

Beau livre broché • Format : 376 x 216 cm - 192 pages • Réf. : 12254



GEO Partance Antilles

Ici, la nature éblouit autant qu'elle étonne. Les gens, avec ce charme créole indéfinissable, vous rendent proches par le cœur des Antilles françaises.

- une magnifique et très riche iconographie
- des légendes explicatives pour chaque photographie
- une carte et des repères chronologiques

Auteurs : Pascale Desclos et Hervé Champollion • Format : 265 x 290 mm - 207 pages • Réf. : 10256

UN TOUR DU MONDE EN 100 CHEFS-D'ŒUVRE du musée du Louvre

Ce livre somptueux et passionnant décrypte 100 œuvres majeures du Louvre, tout en fourmillant d'anecdotes, de récits, de dépaysements dans le temps et sur tous les continents. C'est un véritable témoignage de la richesse du plus grand musée français, un voyage qui vous emmène en Italie, en Egypte, au Bénin en passant par la Perse.

- Beau livre • Comprend 7 reproductions amovibles offertes et un dépliant de 6 pages • Format : 254 x 348 mm - 224 pages • Réf. : 11888

SÉLECTION DU MOIS !

pour nos abonnés !

GEOBOOK 1000 idées originales pour bien choisir son voyage !

Vous voulez voir des pyramides ? Allez visiter Méroé au Soudan ! Une envie de carnaval, pourquoi pas Salvador de Bahia ? et tant d'autres destinations différentes comme la route 15 au Mexique, un trek dans l'Apolobamba, le train Palace... GEOBook 1000 idées originales est le guide idéal pour voyager autrement en choisissant l'alternative aux destinations classiques !

Format : 180 x 240 mm - 400 pages • Réf. : 11773



Prix abonnés
19€*

Prix non abonnés
19,99€

IDÉE CADEAU

Prix abonnés
25,55€

Prix non abonnés
26,90€

GEO
BOOK

1000 IDÉES
ORIGINALES

Bien choisir son voyage



Calendrier perpetuel le Monde en 365 jours

Un magnifique et passionnant tour du monde en 365 superbes photos pour découvrir quotidiennement un paysage sublime, un portrait du bout du monde ou un site architectural d'exception !

Calendrier perpétuel à chevalet et à spiral • Sous coffret
• Format : 120 x 210 mm - 382 pages • Réf. : 11593

COMMANDÉZ-LES DÈS AUJOURD'HUI !

A découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Monsieur Madame Mademoiselle

GHI0113V

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire Visa Mastercard

_____ Date de validité _____

Code de sécurité _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature : _____

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande 49 € (1 an / 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Tour du monde	11888
Voyages inoubliables	12254
GEO Partance Antilles	10256
GEObook 1000 idées originales	11773
Calendrier - Le monde perpétuel	11593

<input type="checkbox"/> Pour 5 € de plus, je reçois un CD-ROM « SCRABBLE » (réf. 10618)	+ 5 €
<input type="checkbox"/> Participation aux frais d'envoi**	+ 5,95 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 49 €

** Au-delà de 5 articles, nous consulter au 0 825 06 21 80
afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

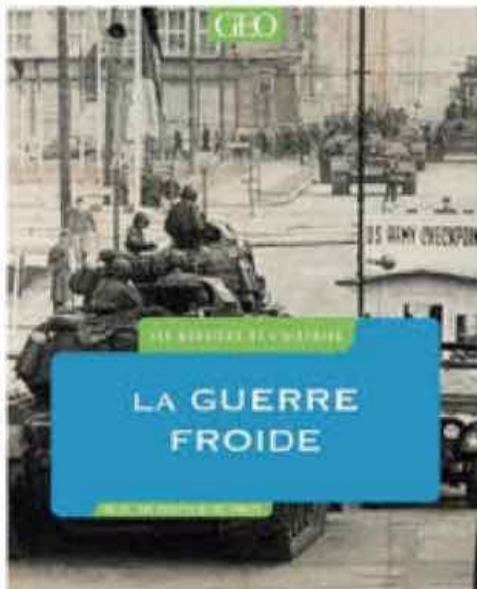
Total général en € :

DÉCRYPTAGE

AU CŒUR DE LA GUERRE FROIDE

Comprendre les hommes, les événements, les idées qui ont modelé le passé et forgent le présent, c'est ce que propose la collection «Les dossiers de l'Histoire». L'ouvrage sur «La Guerre froide» décrypte la période charnière de 1945 à 1990, dominée par un conflit d'un genre nouveau. L'opposition entre les Etats-Unis et leurs alliés, d'un côté, et l'Union soviétique et ses protégés, de l'autre, s'est caractérisée par une neutralisation mutuelle, les deux blocs possédant l'arme nucléaire et s'en servant à titre dissuasif.

Entre périodes de répit et crises majeures, notamment celle des missiles de Cuba en 1962, l'hostilité de ces systèmes économiques et politiques a toutefois imprégné l'ensemble des relations internationales de l'après-guerre. Dominée par la communication de masse visant à conquérir les esprits, la Guerre froide



a finalement laissé un monde marqué par l'hégémonie économique et culturelle des Etats-Unis.

Avec plus de 130 illustrations (photographies, affiches, cartes...), l'ouvrage offre un texte riche et accessible, rythmé par de nombreux encadrés consacrés à des personnalités, des lieux ou des événements.

En outre, il contient une pochette de fac-similés : affiche de propagande soviétique, carte de membre du parti communiste de l'URSS, discours du président Truman devant le Congrès... Autant de documents qui apportent une nouvelle dimension au récit historique.

Dans la même collection, les amateurs d'histoire pourront retrouver «Les Grandes Découvertes», «Le Commerce des esclaves», «La Russie des tsars» et «La Guerre d'Algérie». ■

Collection «Les dossiers de l'Histoire», éditions Prisma /GEO, 144 pages, à partir de 19,95 € le volume. Disponible en librairie.

QUIZ

Voyagez dans le temps

Grandes découvertes, batailles marquantes, personnages célèbres, inventions, dates, citations ayant marqué leur époque... Cette nouvelle boîte «défi» vous invite à parcourir l'Histoire dans un jeu de questions/réponses à partager entre amis ou en famille. Au total, 150 questions réparties en 6 catégories. Un livret accompagne l'ensemble et permet d'approfondir ses connaissances grâce à une série d'indices donnés pour chaque question... au cas où la réponse tarderait à se faire connaître. Prêts à relever le défi ? ■

«La boîte qui vous met au défi - 150 questions pour voyager dans le temps», éditions GEO, 15 €. Disponible en librairie.



HISTOIRE

Les grandes figures

De l'Egypte ancienne à aujourd'hui, découvrez à chaque double page le portrait illustré d'un des grands hommes de l'Histoire : Alexandre le Grand, Galilée, Napoléon, Albert Einstein, Neil Armstrong ou encore Jean-Paul II. Une lecture passionnante, divisée en six grandes périodes, avec, pour chaque personnage, une frise chronologique qui le replace dans son contexte historique. ■

«Les Grands Personnages de l'Histoire», éditions Prisma/GEO, 320 pages, 20,25 €. Disponible en librairie.



Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 29 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 69,90 €.

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20- Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bougeries. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburgh New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local).

Par Internet : www.prismashop.fr

L'index de tous les articles parus dans GEO

Sur le site internet GEO : www.geo.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barouger (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)

Chefs de rubrique : Balthazar Gibiat (6072)

et Jean-Christophe Servant (6055)

Secrétaire de rédaction unique : François Chauvin (6162)

Maquette : Daniel Musch, chef de studio (6173),

Beatrice Gaulier, rédactrice graphiste (5943)

Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021),

Christine Laviotie, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Nicolas Chevassus-au-Louis, Etienne François, Cyril Guinet (chef de rubrique), Valérie Kubiak, Vincent Borel, Stephan Geifes, Patricia Lavaquene (rédactrice-graphiste), Jean-Baptiste Michel, Valérie Malek (secrétaire de rédaction), Roberto Neumiller, Volker Saux, Hélène Staes, Léonie Schlosser (cartographe), Nassera Zaid.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Jérôme Brotons (6282), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Magazine édité par

PI GROUPE PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication

GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Éditeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Audrey Boehly

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directrice exécutive Prisma Pub : Aurore Domont (6505)

Directrice commerciale adjointe : Chantal Follain de Saint Salvy (6448)

Directrice commerciale adjointe (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749)

Directrice de publicité : Virginie de Berne (4981)

Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Constance Dufour (6423), Alexandre Vilain (6980)

Responsable back office : Céline Baude (6467)

Responsable exécution : Paqui Lorenzo (6493)

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaillly Engelsen (5338)

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recut (5676). Secrétariat (5674)

Photogravure : Quat de Pouce, une division de

Made for Com, 5, rue Olof-Palme 92110 Clichy

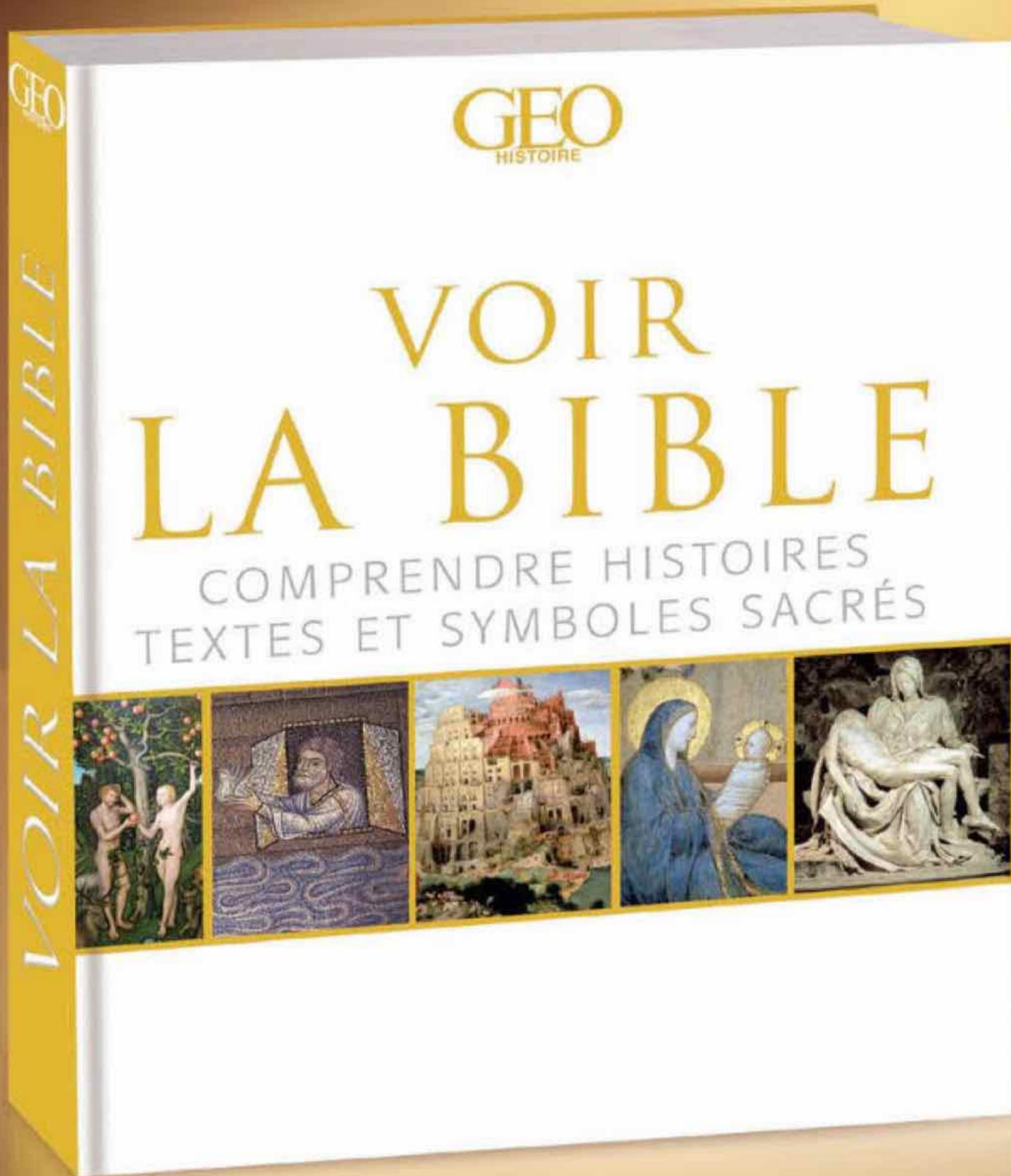
Imprimé en Allemagne : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh

© Prisma Média 2013. Dépôt légal : janvier 2013

Diffusion Prestalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012

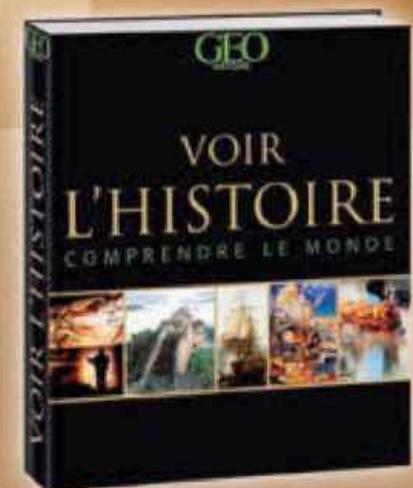
Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550

La Bible comme vous ne l'avez jamais vue...



L'histoire de la Bible racontée en images pour comprendre les textes sacrés

- Un livre illustré, **de la création du Monde à la naissance de l'Église**
- Une **richesse documentaire** : cartes, œuvres d'art, photographies d'objets et de sites archéologiques...
- Des **points de repère** pour relier les différentes périodes et comprendre les grandes évolutions : encadrés avant/après, chronologies détaillées, références croisées...



Dans la même collection



LES VRAIS COUPLES SURMONTENT LES CRISES.

© BODOP & FILS
®

ÉVÈNEMENT

DU 15 AU 22
JANVIER

ARTE CÉLÈBRE L'AMITIÉ FRANCO-ALLEMANDE
À L'OCCASION DES 50 ANS DU TRAITÉ DE L'ELYSEE
AVEC UNE PROGRAMMATION EXCEPTIONNELLE.

arte
LA TÉLÉ QUI VOUS ALLUME